

L'épouvanteur T14

Joseph Delaney

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

XIV

THOMAS WARD L'ÉPOUVANTEUR



JOSEPH
DELANEY

bayard jeunesse

THOMAS WARD L'ÉPOUVANTEUR

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Marie-Hélène Delval



JOSEPH
DELANEY

bayard jeunesse

Joseph Delaney vit en Angleterre, dans le Lancashire. Il a trois enfants et sept petits-enfants. Sa maison est située sur le territoire des gobelins. Dans son village, l'un d'eux, surnommé le frappeur, est enterré sous l'escalier d'une maison, près de l'église.

À Marie

Ouvrage publié originellement par The Bodley Head,
un département de Random House Children's Books
sous le titre *Spook's – A New Darkness*

Texte © 2014, Joseph Delaney

Illustrations intérieures et de couverture © 2014, David Wyatt

Pour la traduction française

© 2017, Bayard Éditions

18, rue Barbès 92128 Montrouge Cedex

ISBN : 978-2-7470-9059-9

Dépôt légal : novembre 2017

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse
Reproduction, même partielle, interdite

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de copyright

1 - Une mort mystérieuse

2 - La fille aux cheveux châains

3 - La cloche sonne au carrefour

4 - Une sale bestiole

5 - Les purrai n'ont aucun droit

6 - Aide-moi !

7 - La Lame-Étoile

8 - Les apprentis de John Gregory

9 - Dans une touffe d'orties

10 - La maison hantée

11 - Un type rare et particulier

12 - Le glossaire de Nicholas Browne

13 - Le test de Tom Ward

14 - Mère et fille

15 - Une fille comme toi

16 - Des os de jeunes enfants

17 - Leçons pratiques

18 - Le vartek

19 - La poursuite

20 - Une lueur fanatique

21 - Les notes de Grimalkin

22 - Les temps changent

23 - Le cri du gobelin

24 - Le début de la chevauchée

25 - L'assassin Shaiksa

26 - Le signe

27 - Le prince Stanislaw

28 - Prémonition de mort

29 - La pire journée de ma vie

30 - Le chagrin de Grimalkin

31 - Toilette mortuaire

32 - Funérailles

Notes de Grimalkin

Glossaire du monde des Kobalos

Texte établi par Nicholas Browne Complété et annoté
par Tom Ward et Grimalkin

Une mort mystérieuse



THOMAS WARD

Était-ce un courant d'air qui faisait vaciller la flamme de la chandelle et projetait des ombres grotesques sur le mur ? Était-ce à cause des irrégularités du plancher que la porte s'ouvrait toute seule, comme si une créature invisible tentait d'en franchir le seuil ?

Non. Il n'y avait à cela aucune explication logique. Dès mon entrée dans la pièce, mon instinct m'avait signalé une présence maléfique. Et mon instinct me trompe rarement. Quelqu'un ou quelque chose hantait cette chambre d'auberge.

Je m'appelle Tom Ward. En tant qu'Épouvanteur de Chipenden, je me charge de chasser les spectres, fantômes, gobelins, sorcières et autres entités qui rôdent dans l'obscurité.

C'est un métier dangereux, mais il faut bien que quelqu'un le fasse.

Marchant jusqu'à la fenêtre à guillotine, je tirai sur le cordon pour relever la partie basse du châssis. Le soleil était couché depuis une heure, la lune montait déjà au-dessus des collines. Je découvris en contrebas un vaste cimetière à demi caché par les arbres, saules pleureurs et très vieux ormes. Sous la pâle clarté de la lune, les pierres tombales irradiaient une lumière spectrale. Et les ormes tordus semblaient d'énormes bêtes accroupies dans l'ombre.

Le village de Kirkby Lonsdale, à la frontière du Comté, n'était guère qu'à vingt miles au nord-est de Caster. C'était néanmoins un endroit isolé, à l'écart des routes fréquentées.

Je redescendis l'escalier et traversai la salle d'auberge où trois habitués buvaient une bière près de la cheminée. La conversation cessa à mon passage, et les regards se tournèrent vers moi. Personne ne me salua. N'importe quel étranger au village aurait reçu ce genre d'accueil : silence et curiosité, suivis de commentaires hostiles. Ajoutons à cela que j'étais un épouvanteur, un des rares individus du Comté capables d'affronter les menaces de l'obscur. Les gens avaient beau réclamer mon aide, ma seule présence les rendait nerveux. Beaucoup traversaient la rue pour m'éviter, au cas où j'aurais traîné un gobelin ou un fantôme dans mon sillage !

Et je pouvais parier que tous les habitants de ce village perdu étaient déjà au courant de ma présence ici.

À l'instant où je franchis la porte, une voix m'appela depuis la rue :

– Maître Ward, un mot, je vous prie !

L'aubergiste s'approcha. C'était un bonhomme trapu au teint fleuri, qui devait faire bonne chère afin de donner l'exemple à ses clients. Cependant, alors que j'allais passer la nuit dans l'une de ses chambres, il ne me traitait pas comme un hôte. Il montrait envers moi cette arrogance impatiente avec laquelle je l'avais vu parler à ses valets et à l'homme qui lui livrait des caisses de bière au moment de mon arrivée.

Il m'avait engagé pour régler cette histoire et comptait visiblement en avoir pour son argent. Ça m'agaçait. Après ce que j'avais vécu au cours des derniers mois, j'avais perdu ma patience coutumière et je prenais vite la mouche.

– Eh bien ? fit le bonhomme en arquant les sourcils. Avez-vous découvert quelque chose ?

Je haussai les épaules :

– Aucun doute, la chambre est hantée. Par quoi ? Je l'ignore encore. Vous m'aideriez en me résumant ce que vous savez. Quand ces manifestations ont-elles commencé ?

– C'est à vous de me le dire, mon jeune ami ! Je vous paye ; ne

comptez pas sur moi pour faire le travail à votre place. Je suis sûr que votre maître – Dieu ait son âme – aurait déjà résolu cette affaire.

Avec cette dernière phrase, l'aubergiste mettait le doigt sur le problème : l'année précédente, John Gregory avait participé au combat contre le Malin, le démon en personne, le prince de l'obscur, qui menaçait de plonger notre monde dans un nouvel âge de terreur. Il y avait laissé sa vie. Étant son apprenti, j'avais hérité de sa tâche. J'étais désormais l'Épouvanteur de Chipenden. Or, en vérité, j'avais encore beaucoup à apprendre. Et j'étais bien jeune pour exercer mon métier.

Depuis que je travaillais seul, j'avais observé cette défiance chez bon nombre de gens. J'avais appris l'importance de les remettre à leur place dès le début. De leur montrer qu'ils n'avaient pas à faire à un gamin mal débarbouillé. En dépit de ma jeunesse, j'avais reçu une solide instruction et j'étais doué pour ce travail.

– M. Gregory vous aurait posé cette question, soyez-en sûr, répliquai-je. Et sans réponse de votre part, il aurait ramassé son sac et serait reparti chez lui.

Le bonhomme me fixa. Apparemment, il n'avait pas l'habitude qu'on lui tienne tête. Mon père m'avait appris à rester poli et affable même devant un interlocuteur mal embouché. Aussi, sans le quitter du regard, je conservai une expression aimable et tins ma langue, attendant qu'il parle.

Il finit par se décider.

– Une fille est morte dans cette chambre il y a juste un mois. Je l'employais à la cuisine, et parfois, quand il y avait beaucoup de monde, elle servait au comptoir. Elle était capable et robuste. Un matin, elle ne s'est pas levée. On l'a trouvée morte dans son lit, une expression de terreur sur le visage, sa chemise de nuit imprégnée de sang. Or, son corps ne portait aucune trace de blessure. Depuis, son fantôme revient, et je ne peux plus louer cette chambre – ni aucune autre, d'ailleurs. On entend des pas sur le plancher de la salle du bas. J'ai perdu une grande partie de ma clientèle. Cette affaire affecte gravement mon commerce.

– Vous l'avez vu, ce fantôme ?

Certains signalent leur présence sans se montrer. Il me fallait savoir quelle était la puissance de cette manifestation.

– Personne ne l'a vu, ni en bas ni dans la cuisine. Les bruits viennent de la chambre. Je n'y suis jamais monté le soir, et je ne demanderais à personne d'y aller.

J'acquiesçai d'un air compréhensif.

– Et la cause de la mort ? Qu'en a pensé le docteur ?

– Il a paru aussi perplexe que nous. Il a évoqué une hémorragie interne dans les poumons, qui aurait provoqué un crachement de sang.

Cette hypothèse ne semblait guère convaincre l'aubergiste. D'ailleurs, il poursuivit :

– C'est l'expression d'horreur sur son visage qui nous a le plus impressionnés. Le docteur a prétendu que ces vomissements sanglants l'avaient terrifiée au point de causer l'arrêt du cœur. Ou que l'hémorragie interne avait continué. À mon avis, il n'avait aucune explication.

Ce cas était aussi étrange qu'effrayant. Il y avait là un mystère à creuser, et je savais par où commencer.

– J'espère être en mesure de vous en dire davantage demain matin, repris-je, quand j'aurais conversé avec le fantôme. Quel était son nom ?

– Elle s'appelait Myriam.

Sur ces mots, je saluai le bonhomme d'un signe de tête et descendis la rue. Contournant l'auberge, je gagnai le cimetière que j'avais vu depuis la fenêtre de la chambre. Je poussai la grille en fer forgé et suivis le sentier étroit, entre les tombes, qui menait à la petite église.

J'avais besoin de me dégourdir les jambes et de respirer un peu d'air pour m'éclaircir les idées. Et méditer tranquillement sur la situation.

C'était une chaude nuit de la fin d'août, sans doute une des dernières avant que l'automne apporte les prémices de l'hiver.

J'escaladai une pente qui m'offrit une vue spectaculaire sur la vallée. La ligne des collines, au loin, était baignée de lune. Ce paysage digne d'inspirer un peintre retint longuement mon attention.

J'avais beaucoup changé, depuis la mort de John Gregory. Il me manquait terriblement. À la souffrance que me causait sa perte se mêlait de la colère. On m'avait enlevé un ami autant qu'un maître. Passant la plupart de mes journées dans la solitude, j'avais le temps de broyer du noir. Il me restait au moins une source de consolation : je goûtais de plus en plus la beauté de la campagne, avec ses paysages de prairies, de bois, de landes et de marécages. La vue, à Kirkby Lonsdale, était particulièrement attrayante. Mes pensées revinrent aux causes de la mort de Myriam, et je m'assis sur une souche pour y réfléchir. La fille était jeune et en bonne santé ; on aurait pu soupçonner une supercherie. Il n'est pas rare qu'un meurtrier se défasse de son crime sur une sorcière ou quelque autre créature surnaturelle. Or, il n'y avait pas trace de blessure. La victime aurait-elle été empoisonnée ? À moins qu'il ne s'agisse d'un décès naturel, et

l'expression du visage n'aurait été due qu'à l'horreur d'une douloureuse agonie.

J'espérais découvrir rapidement la vérité. Tout dépendrait de ce que le fantôme se rappellerait de sa mort.

Je finis par faire demi-tour, quittai le cimetière et remontai à la chambre hantée. Je fermai les rideaux. Ayant suspendu mon manteau à une patère, au dos de la porte, j'ôtai mes bottes et m'étendis sur le lit, prêt à agir. J'étais un peu nerveux, comme à chaque fois que j'entreprenais ce genre de tâche, mais je n'avais pas peur. J'avais déjà eu affaire à quantité de fantômes.

J'ai toujours eu une bonne vision dans la demi-obscurité, et aussitôt mes yeux ajustés à la faible clarté lunaire qui filtrait à travers les rideaux, j'observai la chambre avec attention. Il y avait des ombres dans les coins – une particulièrement noire juste sous la fenêtre. Je me demandai un moment si elle était naturelle ou pas. Elle l'était. Ayant conclu qu'il n'y avait là rien qui puisse m'inquiéter, je tendis l'oreille. Il arrive qu'on entende les fantômes à leur insu : tapotements discrets sur les portes ou sur les murs, légers grincements de plancher.

Cette pièce-ci était parfaitement silencieuse. J'avais plusieurs heures devant moi. Je me détendis donc, fermai les yeux et m'abandonnai au sommeil, sachant que je m'éveillerais le moment venu.

C'est ce qui arriva. Tous les épouvanteurs, en tant que septièmes fils de septième fils, possèdent certains pouvoirs. L'un d'eux opérait à cet instant : le frisson glacé qui me parcourait le dos m'annonçait l'approche d'une créature de l'obscur. Avant même d'ouvrir les yeux, j'entendis des pleurs, un bruit de pas allant et venant à côté du lit.

Et je la vis. Elle n'avait sans doute pas plus de dix-sept ans. Ses cheveux étaient noués en chignon au sommet de sa tête. Comme la plupart des fantômes, elle était très pâle, la mort ayant effacé toutes ses couleurs.

Toutes sauf une.

Le devant de sa longue chemise de nuit blanche était imbibé d'un sang écarlate, depuis l'encolure jusqu'à l'ourlet du bas.

La fille aux cheveux châtons



Je m'assis sur le lit et adressai à l'apparition mon sourire le plus rassurant.

– Calme-toi, Myriam ! Calme-toi et regarde-moi !

Elle me dévisagea avec un sanglot, et ses yeux s'écarquillèrent de surprise.

Tu me vois ? Tu m'entends ?

Sa voix semblait venir de très loin, comme un écho léger.

– Oui, je te vois et je t'entends. Je suis un épouvanteur, je suis là pour t'aider.

Voilà des jours que j'appelle. Personne ne m'écoute. Personne ne me regarde.

– Tu veux dire ici ? Dans cette chambre ?

Non, en bas. Je descends à la cuisine, là où je travaillais avant. Les gens n'osent pas monter après la nuit tombée.

Si l'on rencontre parfois les fantômes à proximité de leur tombe, ils hantent le plus souvent les lieux où ils sont morts. Mais il faut être un septième fils de septième fils pour les voir.

– Tu sais pourquoi ? demandai-je avec douceur.

Parce que je suis morte.

Et elle se remit à sangloter.

C'était un bon début. La plupart des défunts n'ont pas conscience de leur état. Je n'aurais donc pas besoin de le lui faire admettre avant de la persuader de s'en aller.

– Oui, Myriam, tu es morte. Chacun de nous doit mourir un jour. À présent, tu peux aller vers la lumière, partir pour un monde meilleur. Je vais t'y aider, je te le promets. Il me faut d'abord te poser quelques questions. Sais-tu comment tu es morte et pourquoi ?

Une expression de terreur se répandit sur son visage.

Un être maléfique m'a tuée.

Je tâchai de rester impassible, en dépit de mon excitation. Quelle entité de l'obscur avait commis ce meurtre brutal ?

Une lourde masse m'a écrasé la poitrine. Je ne pouvais plus respirer. Des dents se sont enfoncées dans ma gorge, et la créature a aspiré mon sang bruyamment. Elle avait des yeux rouges. Elle portait un manteau, comme un humain ; pourtant, c'était une sorte de bête, avec des membres velus et une longue queue.

Cette description me laissa stupéfait. Voilà qui dépassait mes compétences ! Ce genre d'entité m'était totalement inconnu. Je dissimulai de mon mieux ma surprise pour ne pas troubler Myriam et tirer d'elle le plus d'informations possible.

Le docteur n'avait relevé sur son corps aucune trace de blessure – pas même à la gorge. L'expérience qu'elle me décrivait n'était-elle qu'un cauchemar lié à une violente douleur physique ?

Ça m'était déjà arrivé, poursuivit-elle. J'avais déjà senti ce poids sur ma poitrine, et je m'étais réveillée couverte de sueur. Quand je m'étais levée, j'avais titubé, prise de faiblesse. Cette fois, c'était pire. J'ai vu ces yeux rouges ! La bête semblait prise de frénésie ; elle a bu mon sang jusqu'à ce que les battements de mon cœur s'affolent et finissent par s'arrêter.

– Myriam, repris-je avec fermeté, je veux que tu me dises tout ce que tu sais sur cette créature. De quelle taille était-elle ?

Non ! Non !

Elle enfouit son visage dans ses mains, secouée de sanglots.

– Fais un effort, Myriam, je t'en prie ! Les informations que tu me fourniras me permettront peut-être, plus tard, de sauver une autre jeune fille.

Je ne peux pas, pardonne-moi. Je n'en ai pas la force. Je ne veux plus penser à ma mort. Tu as dit que tu étais là pour m'aider. Alors, aide-moi, s'il te plaît ! tout de suite !

J'en avais assez entendu. L'heure était venue d'apaiser son tourment.

Je lui parlai avec douceur :

– Écoute-moi ! Je voudrais que tu penses au moment le plus heureux de ta vie.

Elle resta muette et me fixa d'un air perplexe.

– Réfléchis bien ! Rappelle-toi du temps où tu étais une petite fille !

Le plus souvent, les meilleurs souvenirs que citent les morts viennent de leur enfance, quand ils se sentaient en sécurité auprès de leurs parents, quand la vie ne les avait pas encore meurtris.

Elle montra soudain une grande agitation.

Non ! Non ! J'étais très malheureuse, à cette époque !

Elle frissonna, sans s'expliquer davantage. Puis un sourire timide lui étira la bouche.

C'est quand je suis arrivée ici pour travailler. J'avais ma chambre à moi. Le premier matin, j'ai vu le soleil levant répandre sur les collines sa lumière dorée. Le cimetière, en dessous de ma fenêtre, m'avait paru effrayant, la veille au soir. Or, je découvrais un endroit paisible, soigneusement entretenu par ceux qui venaient fleurir la tombe d'un être cher. Et, au-delà, il y avait ce merveilleux paysage, la vallée et les collines, au loin. Quelle chance j'avais de vivre dans un si bel endroit ! Oui, je me suis sentie vraiment heureuse, à ce moment-là.

– Retourne à ce moment ! Retrouve ce bonheur en toi ! Le soleil se lève, il illumine les pentes boisées. Tu le vois ?

Oui ! Oui ! Oh, que c'est beau !

– Alors, marche vers cette lumière ! Tu peux le faire. Quelques pas, et tu y seras !

La jeune fille fantôme souriait, à présent. Elle s'approcha lentement de la fenêtre. Et elle disparut.

Elle était partie vers la lumière, et j'en conçus un profond contentement. Trop souvent, dans sa lutte contre l'obscur, un

épouvanteur ne rencontre que peur et violence. Aider une âme en détresse comme celle de Myriam était autrement gratifiant. Le travail avait été plus facile que d'ordinaire. Ma tâche n'était pas achevée pour autant.

Cet être pesant qui s'était assis sur la fille... En d'autres temps, j'aurais mis cette sensation sur le compte de l'agonie et ne m'en serais peut-être pas inquiété. Mais c'était la troisième jeune fille du Comté qui mourait dans des circonstances semblables au cours des trois derniers mois. Et chaque fantôme avait mentionné une sensation de poids sur sa poitrine. Myriam était la seule à s'être réveillée et à avoir vu la créature qui buvait son sang.

J'avais affaire à un phénomène très inhabituel, qu'il me faudrait comprendre et régler.

Je retournai à Chipenden. Ayant hérité de la maison de mon maître, j'étais en droit d'y habiter tant que je serais épouvanteur. Cette clause me convenait parfaitement. En ce qui me concernait, j'avais la ferme intention d'exercer ce métier jusqu'à mon dernier jour.

Le lendemain, je me levai à l'aube, pris mon bâton et gagnai le jardin. Il y avait là une souche que nous avions toujours utilisée, mon maître et moi, pour pratiquer les gestes du combat.

Je m'appliquai à enfoncer la lame de mon bâton dans le bois encore et encore, jusqu'à en perdre haleine et à ruisseler de sueur. Je n'étais pas au mieux de ma forme, j'avais trop négligé mon entraînement.

Le bâton, avec sa lame rétractable en alliage d'argent conçue pour vaincre les sorcières, était l'arme favorite des épouvanteurs. Je devais retrouver ma dextérité au plus vite.

Je testai la technique consistant à passer le bâton d'une main à l'autre avant de planter la lame dans la souche. Je me trouvai maladroit ; je recommençai encore et encore jusqu'à ce que je sois satisfait.

Depuis la mort de mon maître, presque dix mois plus tôt, j'avais affronté l'obscur de mon mieux. Mais je n'avais pas eu le courage de m'exercer, tant cela me rappelait les jours où John Gregory et moi nous entraînions ensemble. Je sentais à présent la nécessité de cette routine quotidienne. La mort de la troisième jeune fille me rappelait l'obligation de rester au mieux de ma forme et de mon art, et de continuer à amasser des connaissances. Il y avait tant de choses que j'ignorais !

Avant de regagner la maison, je travaillai un moment avec ma chaîne d'argent – l'autre arme spécifique des épouvanteurs. Je la

lançai et la relançai contre le poteau du jardin. Je fus heureux de constater que je n'avais rien perdu de mon habileté. Je ne ratai pas ma cible une seule fois. Le maniement de chaîne avait toujours été mon point fort. Je pouvais ligoter une sorcière en pleine course.

Content de moi, je rentrai prendre le petit déjeuner. L'exercice m'avait donné faim.

Je m'assis seul à table, devant une large portion d'œufs au jambon. À une certaine époque, j'aurais vidé mon assiette en trois bouchées avant de me resservir. Ces derniers temps, mon appétit n'était plus ce qu'il était.

Au cours du petit déjeuner, mon maître et moi discussions des derniers évènements et du programme de la journée. Ces moments me manquaient, même si, en vérité, je n'étais pas vraiment seul.

J'entendais un léger ronronnement.

C'était Kratch, le gobelin.

Il existe dans l'obscur de nombreuses entités de ce type, qu'un épouvanteur est habituellement appelé à combattre. Les éventreurs, par exemple, boivent le sang des bêtes et parfois celui des humains, tandis que les lance-cailloux jettent des pierres. Les uns et les autres sont des tueurs, il faut donc les entraver ou les détruire. Certains gobelins se contentent de jouer des tours aux gens pour leur faire peur. Ceux-là, on les envoie simplement s'installer ailleurs – de préférence dans un lieu isolé, loin de toute habitation humaine. Kratch, lui, était un gobelin-chat. John Gregory le savait dangereux ; il avait néanmoins établi avec lui un accord particulier.

Le gobelin préparait le petit déjeuner, il gardait la maison et le jardin. En échange, après avoir lancé aux intrus trois avertissements, il était autorisé à les tuer et à boire leur sang. Tel était le pacte que mon maître avait conclu avec lui, et que j'avais renouvelé. Lorsque la créature se montrait – ce qui était rare –, elle prenait l'apparence d'un chat roux, dont la taille variait selon son humeur. Son ronronnement s'atténua, et je sentis qu'il s'éloignait. Quelques instants plus tard, il apparut sur le tapis, roulé en boule devant le foyer où rougeoyaient les braises. Je me demandai si ce n'était pas une espèce de gobelin qui avait tué les filles. J'écartai presque aussitôt cette hypothèse. D'une part, la mystérieuse entité était habillée d'un manteau, et les gobelins ne portent pas de vêtements. D'autre part, aucun des endroits où les meurtres avaient été commis n'était situé sur un ley, les sentiers souterrains invisibles qui permettent à ces créatures de circuler.

Ayant terminé mon repas, je descendis au village pour y prendre mes provisions de la semaine. Je fis le tour des boutiques : la boucherie, l'épicerie et enfin la boulangerie.

Depuis plusieurs mois, l'obscur se tenait tranquille. La cloche du carrefour des saules, qui m'avertissait d'une demande, ne sonnait que rarement. Cela me laissait le loisir de réfléchir à ces morts mystérieuses. Car, pour le moment, je n'y comprenais rien.

Comme je marchais dans la rue, j'eus droit aux habituels regards en coin, et plusieurs personnes changèrent de trottoir pour éviter de me croiser. Cette attitude n'avait rien d'anormal. Or, ce jour-là, je remarquai un fait nouveau : on chuchotait derrière mon dos. Dissimulant mon malaise, je fis mine de ne pas m'en apercevoir et vaquai à mes occupations.

Mon sac plein sur l'épaule, je poursuivis ma route. Presque en haut de la pente, quelqu'un m'attendait.

Une fille était assise sur la barrière du champ. Un mélange de colère et de chagrin fit bondir mon cœur dans ma poitrine. C'était Alice ! Alice, élevée pour être sorcière, qui était pourtant devenue mon amie et avait habité avec nous. Elle était partie, et elle me manquait toujours autant. Puis je compris que ce n'était pas elle. Alice avait à peu près mon âge – dix-sept ans – alors que cette fille paraissait bien deux ans de moins. Son visage aimable encadré de cheveux châains était piqueté de taches de rousseur. Sa robe proprette, bleu foncé, lui descendait sous les genoux, et elle portait de solides chaussures de marche. Au premier coup d'œil, on pouvait la prendre pour une jeune paysanne pleine de santé. Sauf qu'il y avait dans son regard quelque chose d'incongru.

Son œil gauche était bleu et le droit était brun. De plus, leur expression donnait un sentiment d'étrangeté que je n'arrivais pas à définir. Je sus à l'instant que cette fille n'était pas ordinaire. Ce n'était pas une sorcière – je ne ressentais aucune sensation de froid –, mais elle éveillait ma méfiance.

– Bonjour, dit-elle en me voyant. Tu es Thomas Ward ?

– C'est moi, répondis-je. Tu cherches de l'aide ? On ne t'a pas renseignée au village ? Tu aurais dû te rendre au carrefour des saules et tirer la cloche. Je serais venu aussitôt, et tu n'aurais pas eu à m'attendre ici.

– Je n'ai pas besoin d'aide, répliqua-t-elle en sautant à terre. Tu es le nouvel épouvanteur, hein ? Tu auras donc besoin d'un apprenti. Je suis candidate.

Posant mon sac, je la regardai en souriant :

– Désolé, je ne cherche pas d'apprenti. D'ailleurs, tu ne conviendrais pas. Il faut certaines capacités innées, un don particulier pour combattre l'obscur. Je suis moi-même débutant dans ce métier. Mon

propre apprentissage s'est terminé trop tôt, et je vais devoir étudier encore plusieurs années. Je ne suis pas vraiment en position de former qui que ce soit.

– Ce n'est pas un problème, déclara-t-elle avec jovialité. On progresse toute sa vie, et je sais que tu as déjà beaucoup à m'apprendre. De plus, je peux m'occuper des tâches ménagères : faire tes courses, par exemple, ce qui t'épargnerait du temps et de la fatigue. Et maman dit que je prépare les meilleurs des petits déjeuners.

– Je n'ai pas besoin qu'on me prépare mon petit déjeuner, dis-je, sans expliquer qu'un gobelin s'en chargeait. Comment savais-tu que j'étais descendu au village ?

– Je t'ai vu aller de boutique en boutique. Quand tu es entré dans la dernière, j'ai couru jusqu'ici pour t'attendre.

– Et comment savais-tu que c'était la dernière ? Tu m'espionnes ?

– Je n'appellerais pas ça « espionner », mais, oui, je t'observe depuis plusieurs semaines et je connais tes habitudes. Tu vas d'abord chez le boucher, puis chez l'épicier pour terminer par le boulanger. J'en ai vu assez pour comprendre que tu es celui qui pourrait me former.

– Écoute, je vais parler net, ça t'évitera des désillusions. Pour devenir l'apprenti d'un épouvanteur, il faut être le septième fils d'un septième fils. Cela te protège en partie du pouvoir des sorcières, te rend capable de voir les morts et de leur parler. C'est la première condition. Or, tu es une fille ; tu n'es pas faite pour ça.

Je ramassai mon sac et m'apprêtai à franchir l'échalier.

– Je suis la septième fille d'une septième fille, déclara-t-elle. Et je peux voir les morts. Parfois, ils me parlent.

Je fis volte-face et la dévisageai. La septième fille d'une septième fille posséderait ces pouvoirs ? Première nouvelle !

– Je te crois volontiers, dis-je. Mais je n'ai pas besoin d'un apprenti, c'est clair ?

Je regagnai la maison à grands pas et chassai cette rencontre de mon esprit.

La cloche sonne au carrefour



Je passai l'après-midi dans la bibliothèque. La maison avait brûlé deux ans plus tôt, et l'importante collection de livres de John Gregory, dont la plupart avaient été écrits par des générations d'épouvanteurs, avait été détruite.

Cette collection était difficile à reconstituer. Les étagères neuves restaient presque vides, peu de volumes y ayant encore été disposés. On y trouvait surtout les cahiers de notes prises par moi et par mon maître, ainsi que son Bestiaire. Il y avait recensé les diverses entités auxquelles il s'était affronté à l'époque où il défendait le Comté contre l'obscur.

Assis au bureau, je commençai par inscrire les événements de la veille dans mon cahier. John Gregory aurait certainement eu beaucoup à dire à leur sujet. Dorénavant, j'étais seul ; c'était à moi de leur donner un sens. Aucun ouvrage de la bibliothèque ne pouvant m'y aider, je tâtonnais. Il me fallait établir un plan.

Je me réveillai le lendemain matin sans la moindre réponse en tête ; le mystère demeurait entier. Il était encore trop tôt pour que je descende prendre le petit déjeuner. Le gobelin se montrait furieux si

on entraît dans la cuisine avant que le repas soit prêt, et il valait mieux ne pas irriter une créature aussi imprévisible.

Je sortis donc pour gagner le jardin ouest. Je le trouvais favorable à la réflexion. Le temps avait changé, et je fus surpris de voir l'herbe couverte d'une mince pellicule de givre. Il faisait étrangement froid, en ces derniers jours d'août. Même dans le Comté, réputé pour ses frimas, les premières gelées n'arrivent que fin septembre ou début octobre. Voilà qui promettait un hiver précoce et particulièrement rigoureux.

Assis sur le banc, je laissai mon regard errer sur l'horizon de landes en écoutant le chant des oiseaux et le bourdonnement des insectes. C'était là que mon maître me donnait la plupart de ses leçons. Je prenais des notes tandis qu'il marchait de long en large.

Sa tombe était toute proche, l'herbe avait déjà recouvert le monticule de terre. Je lus l'építaphe gravée sur la stèle ; j'en avais choisi chaque mot :

CI-GÎT

JOHN GREGORY DE CHIPENDEN,

LE PLUS GRAND ÉPOUVANTEUR

DU COMTÉ

Oui, il avait bien servi le Comté. Il avait été un bon maître. À ce souvenir, mes yeux s'emplirent de larmes.

Je revoyais ces longues années où il m'avait formé, je me rappelais ses mises en garde contre l'obscur, ses instructions pour y faire face. Nous avions affronté quantité d'adversaires, et les sorcières pernicieuses avaient été nos ennemies les plus redoutables. Nous en avions combattu, nous en avions capturé, nous en avions enfermé dans des fosses creusées dans le jardin.

Puis les conditions avaient changé. Nos forces n'étant plus suffisantes, nous avons dû accepter un compromis, dans l'espoir de détruire définitivement le Malin. C'est ainsi qu'en dépit des réticences de mon maître, nous avons conclu une alliance avec Grimalkin, la tueur du clan Malkin.

Grimalkin nous avait aidés à maintes occasions, je ne l'oubliais pas. Elle avait forgé une épée spécialement conçue pour moi, et je m'en étais servi lors de notre ultime combat contre le Malin ; cette épée, dès

que je la tenais, me protégeait des effets de la magie noire. Grimalkin l'avait nommée la Lame-Étoile, parce qu'elle avait été façonnée à partir d'un météorite.

Je l'avais portée avec reconnaissance pendant la bataille. Après quoi, écoeuré par tant de tueries et accablé par la mort de John Gregory, j'avais juré de ne plus l'utiliser. Je deviendrais Épouvanteur selon les principes de mon maître et n'aurais d'autres armes que celles de notre profession.

Le tintement de la cloche, au carrefour des saules, me tira soudain de mes pensées. Je retournai à la maison et enfilai mon manteau. Ayant pris au passage mon bâton, appuyé au mur près de la porte, je partis à grands pas.

À l'instant où je quittais le soleil du matin et pénétrais sous l'ombre des arbres, la cloche se tut. Cela se produisait parfois. Les gens perdaient patience et repartaient chez eux. Ou alors, trop nerveux à l'idée de rencontrer un épouvanteur, ils se persuadaient que personne ne viendrait et fichaient le camp avant notre arrivée.

Je crus d'abord que c'était le cas. La corde dansait encore, et la cloche finissait de se balancer. Le bruit de mes pas sur le sentier avait peut-être dissuadé le visiteur. Néanmoins, quoi que ce soit, il avait besoin d'aide ; je me mis donc à sa poursuite.

J'examinai l'herbe aplatie, cherchant une trace quelconque.

– J'allais m'en aller ! lança une voix derrière mon dos. J'ai cru que tu étais parti ailleurs.

Je fis volte-face, agacé. La fille de la veille me dévisageait en souriant, les bras croisés, fermement campée sur ses jambes.

– Je pensais m'être exprimé clairement, rétorquai-je. Tu perds ton temps et tu me fais perdre le mien. Je n'ai ni désir ni besoin d'un apprenti.

– Un homme ne sait pas ce qu'il veut tant qu'il ne l'a pas. Après quoi, il se demande comment il a pu s'en passer.

Résistant à son sourire contagieux, je tentai une autre approche :

– Écoute ! C'est un métier extrêmement dangereux. Beaucoup de ceux qui s'y préparent n'achèvent pas leur formation. J'ai été le dernier apprenti de mon maître, et il en avait eu vingt-neuf avant moi. Un tiers d'entre eux a péri de mort violente. Celui qui m'a précédé, Billy Bradley, a eu la main prise sous la dalle qu'il abaissait pour enfermer un éventreur. Le gobelin lui a tranché les doigts d'un coup de dents ; le choc et l'hémorragie l'ont tué.

– Ce sont des choses qui arrivent, commenta-t-elle, la mine grave. J'avais un cousin cultivateur. Il a été écrasé par un tombereau. Il a mis

presque une semaine à mourir. Ses cris empêchaient tout le village de dormir.

– Je suis désolé pour ton cousin, mais c'était un simple accident. Ma charge est une lutte permanente contre les créatures de l'obscur ; elles ne manquent aucune occasion de tuer. Le propre maître de John Gregory, Henry Horrocks, traquait une fois un gobelin du type briseur d'os. Alors qu'il traversait un champ en compagnie de son apprenti, le gobelin a surgi sans crier gare et a arraché la main du garçon. Il était manipulé par une sorcière, qui voulait récupérer les os du pouce. Le pauvre garçon est mort, Horrocks n'a pas pu le sauver. Si tu deviens mon apprentie, tu ne survivras peut-être pas six mois.

Le visage de la fille s'illumina :

– Donc, tu envisages cette possibilité ?

Je secouai la tête, regrettant mes paroles. Ma patience s'émoussait ; toutefois, me rappelant les conseils de mon père, je m'efforçai de rester poli mais ferme :

– Comme je te l'ai dit hier, tu es une fille ; tu n'es pas faite pour ce métier. D'autre part, je n'avais que douze ans quand mon maître a entamé ma formation. Quel âge as-tu ?

– J'ai l'âge de ma langue et suis un peu plus vieille que mes dents, rétorqua-t-elle.

Je lui tournai le dos, exaspéré, prêt à la planter là.

– John Gregory a d'abord été au séminaire pour devenir prêtre, me lança-t-elle. Il avait presque vingt ans quand Henry Horrocks l'a accepté comme apprenti, et il est devenu un excellent épouvanteur. Je suis encore assez jeune pour apprendre le métier.

Je pivotai sur mes talons :

– Comment sais-tu ça ? Qui t'a parlé de John Gregory ?

Avec un sourire énigmatique, elle répondit à ma première question :

– J'ai quinze ans, deux ans de moins que toi. Et nous sommes nés tous les deux un 3 août.

– Ça, tu viens de l'inventer, répliquai-je sèchement. Comment connaissait-elle la date de mon anniversaire ? Avait-elle mené sa petite enquête ?

– Pourquoi je l'inventerais ? s'étonna-t-elle. J'aime l'étrangeté, et la vérité est souvent plus étrange que la fiction. C'est ce que ma mère m'a dit un jour. Tu n'es pas d'accord ?

Elle commençait vraiment à m'échauffer les oreilles. Je repris le chemin de la maison sans plus m'occuper d'elle.

Le gobelin avait frit le bacon à la perfection, ce matin-là, et mes œufs étaient cuits comme je les aime, encore un peu coulants. Je me coupai une large tranche de pain et la beurrai avant de la tremper dans le jaune d'œuf. Je me sentais un peu plus d'appétit, même si auparavant un tel repas aurait à peine réussi à calmer ma faim.

– Mes compliments au cuisinier, lançai-je.

Un ronronnement me répondit, de dessous la table. Kratch appréciait les remerciements. Pendant quelques secondes, il se matérialisa. Il léchait sa queue rousse.

Cela me rappela ce que la malheureuse Myriam avait dit de l'être qui l'avait tuée.

Il portait un manteau, comme un humain ; pourtant, c'était une sorte de bête, avec des membres velus et une longue queue.

Marchait-il sur deux jambes ? Pas forcément, puisqu'il s'était couché sur sa poitrine. Il ne m'évoquait aucune créature dont j'avais lu la description, au temps où j'étudiais dans la bibliothèque de mon maître. Je me dis soudain qu'il avait pu laisser des traces de son passage. Ça valait le coup d'aller jeter un œil.

Aussi, le petit déjeuner terminé, chargé de mon sac et de mon bâton, je repris la route de Caster. J'aurais pu me rendre à Broughton ou à Penwortham, où j'avais envoyé les deux autres filles assassinées vers la lumière. Il me semblait toutefois préférable de retourner là où les empreintes seraient les plus fraîches, à Kirkby Lonsdale, au nord-est de Caster, où l'esprit de la jeune morte avait gardé le souvenir de son meurtrier. J'allais examiner les lieux une seconde fois.

J'allais traquer la bête qui portait un manteau.

Une sale bestiole



La marche à travers la lande était agréable ; de cette hauteur, j'avais une vue étendue sur le Comté. À l'ouest, la mer lointaine scintillait. Si l'air était frisquet pour la saison, le soleil donnait un peu de tiédeur, et c'était bon de se sentir vivant. Ayant trouvé une combe abritée à cinq miles de Kirkby Lonsdale, je capturai une paire de lapins et les fit rôtir. L'exercice m'avait donné de l'appétit ; c'était mon premier repas depuis le petit déjeuner, et j'en savourai chaque bouchée avant de m'installer pour la nuit. Je m'endormis rapidement en dépit de la température, qui avait baissé après le coucher du soleil.

Je m'éveillai en sursaut au milieu de la nuit. Je m'assis, le cœur battant, avec la vive impression d'être épié. Quelque chose était là, dans le noir, qui me surveillait.

Retenant mon souffle, je prêtai l'oreille. Je n'entendis que les soupirs du vent dans les herbes. Aucune sensation de froid ne m'annonçait l'approche d'une créature de l'obscur. Ce n'était sans doute qu'un renard espérant dérober les restes de mon souper.

Néanmoins, cette alerte m'avait perturbé, et j'eus du mal à me

rendormir.

Au matin, les nuages étaient montés de l'ouest, la pluie menaçait. Je grignotai un morceau de fromage en guise de petit déjeuner. Il est toujours préférable de jeûner avant d'affronter l'obscur. Un peu de fromage suffirait à préserver mes forces. Tant pis si mon estomac protestait ! Je refusais d'écouter ses gargouillements. Je pouvais me trouver bientôt face à la créature meurtrière.

Trois jeunes filles étaient mortes, et, à chaque nouvelle mort, ma colère avait grandi, augmentée d'un cruel sentiment d'échec. Une, c'était déjà trop ! En tant qu'épouvanteur, j'étais censé protéger le Comté, et je désespérais d'y réussir.

Je marchai vers Kirkby Lonsdale aussi vite que je pus. Au lieu d'entrer dans le village, j'en fis deux fois le tour, à la recherche d'une piste quelconque. Mon maître m'avait enseigné la patience et l'attention envers les plus petits indices. Je passai la majeure partie de la journée à explorer consciencieusement les principaux accès au village.

En fin d'après-midi, ma persévérance fut récompensée. Quelqu'un avait quitté le sentier pour s'approcher d'un ruisseau : on voyait clairement des traces dans la boue. Je les crus d'abord sans réelle signification. D'après leur taille, elles appartenaient à un enfant de sept ou huit ans. Or, il n'y avait aucun pas d'adulte à côté. Je notai alors leur forme anormale : elles étaient trop longues et trop étroites pour un pied humain. Autre détail révélateur : à certains endroits, elles étaient en partie effacées. Comme si une sorte de serpent avait glissé dessus. Ou une queue.

Peu après, je découvris des marques fraîches. Elles se dirigeaient droit vers Caster. J'accélérai le pas. Malheureusement, au bout d'une heure, mon optimisme disparut en même temps que les empreintes.

J'avais perdu la piste.

En plus des capacités que me conférait mon statut de septième fils d'un septième fils, j'avais également hérité des dons de ma mère. Elle avait été une bonne épouse et une tendre mère. Mais elle était aussi la première des sorcières lamias. Et elle m'avait transmis certains de ses pouvoirs.

L'un d'eux faisait de moi un traqueur très particulier : je *savais* d'instinct où trouver la personne que je cherchais. Cela m'avait rendu service dans le passé, bien que cette aptitude ne soit pas toujours fiable. Et, à cet instant, j'avais beau me concentrer, je ne sentais aucune trace de la créature que je poursuivais.

Déçu, j'abandonnai et retournai à la maison.

Je parvins à Chipenden une heure avant le crépuscule, épuisé et affamé. À mon grand agacement, je découvris la fille qui m'attendait, perchée sur la barrière du jardin.

– Tu as l'air de mauvais poil, constata-t-elle. Tu as eu une rude journée ?

Je passai devant elle sans daigner lui répondre. J'avais presque atteint la lisière des arbres quand elle me lança :

– Je sais où se terre la sale bestiole qui a tué ces filles !

Je fis volte-face et lui criai avec colère :

– Qui t'a dit que des filles étaient mortes ? Tu ne sais rien ! Tu mens !

Me regardant droit dans les yeux, elle rétorqua :

– Jamais je ne mentirais quand il s'agit de victimes innocentes ! Tout le monde est au courant. On en parle dans chaque village alentour. Les gens ont peur pour leurs familles. Certains disent que John Gregory, lui, aurait déjà résolu le problème.

Ces mots me firent l'effet d'une gifle. Blessé et furieux, je dus inspirer profondément pour me calmer. Elle disait vrai, et me dérober n'aurait servi à rien.

Je pris conscience de mon isolement. Tel est le sort d'un épouvanteur : il n'est pas au courant des ragots, il ignore ce que pensent les gens. C'était encore pire maintenant que je travaillais seul. Je n'avais personne avec qui partager mon fardeau, discuter de mes inquiétudes et de mes problèmes.

– Donc, tu sais qui est le meurtrier ? Alors, s'il te plaît, éclaire ma lanterne ! déclarai-je, sarcastique.

– Je ne sais pas exactement ce qu'il est. C'est un être velu qui peut changer de taille et vit à l'intérieur d'un arbre. Il en sort la nuit pour s'introduire dans les maisons. Dans l'une d'elles, une fille est morte. J'ai entendu parler d'autres morts. À mon avis, c'est l'œuvre de la créature.

– Tu as traqué cette bête velue ? Eh bien, explique-moi : comment se fait-il que la créature ne t'ait pas vue quand tu l'as suivie ?

– Pour la même raison que j'ai pu te suivre sans que tu me voies ! J'étais tout près de toi, pourtant.

– Tu peux te rendre invisible ? demandai-je, sceptique.

Les sourcils froncés, j'ajoutai :

– Quel genre de fille es-tu ? Une sorcière ? Je devrais peut-être

t'enfermer dans une fosse...

En vérité, je savais qu'elle n'était pas sorcière ; je tentais seulement de lui faire peur. À peine avais-je prononcé ces mots que je le regrettais.

– Non, je suis la septième fille d'une septième fille, comme je te l'ai dit, répliqua-t-elle. Je suis née avec ce don. Je peux me rendre invisible. Je ne saurais pas disparaître devant tes yeux. Mais si tu ignores où je suis et que je reste parfaitement immobile, tu ne me verras pas.

Lors de notre première rencontre, le fait qu'elle soit la septième fille d'une septième fille m'avait laissé indifférent. Dans son Bestiaire, l'Épouvanteur ne faisait aucune référence à un tel cas, et je n'avais rien lu de semblable dans les livres de sa bibliothèque avant qu'elle disparaisse dans l'incendie.

– Je n'ai jamais entendu parler de ça ! m'exclamai-je.

– Et après ? cria-t-elle avec colère. Que tu n'en aies pas entendu parler ne signifie pas que ça n'existe pas ! Pourquoi la septième fille d'une septième fille ne naîtrait-elle pas avec la capacité de combattre l'obscur ?

Sa détermination et son assurance m'ébranlèrent. Je compris soudain que mon esprit refusait simplement cette possibilité. Les épouvanteurs avaient toujours été des hommes. Probablement parce que les hommes tiennent de tout temps les postes de pouvoir et de décision.

J'inspirai profondément et tâchai d'ignorer ma contrariété. Si cette fille savait où trouver la bête, je devais l'écouter. D'autres vies en dépendaient. La bête tuerait encore si je ne mettais pas fin à ses agissements.

Je dus m'obliger à formuler ma question d'une voix égale :

– Tu me montrerais l'arbre où gîte cette créature ?

– Si je le fais, tu me prendras comme apprentie ? demanda-t-elle aussitôt.

Je n'en avais nulle intention. D'un autre côté, si elle détenait vraiment des informations sur ces morts mystérieuses, il était de mon devoir d'en profiter.

– Je ne te promets rien, dis-je. Mais j'y réfléchirai. On ne peut pas laisser les choses continuer ainsi. Tiens-tu à avoir une autre mort sur la conscience, alors que tu sais comment l'empêcher ?

Pour la première fois, elle perdit un peu de sa superbe et baissa les yeux.

– L'arbre est à moins d'une heure de marche. Je peux t'y conduire, si tu veux. En nous dépêchant, nous y serons avant la nuit.

J'acquiesçai :

– J'aurai besoin de quelques affaires. Attends-moi ici, je reviens dans dix minutes.

Je retournai à la maison pour y prendre ma chaîne d'argent. Je remplis également ma poche gauche de sel et la droite de limaille de fer. J'emballai enfin une part de fromage comme provisions de voyage.

De retour à la barrière, je constatai à ma grande colère que la fille n'y était plus. Je l'attendis un moment en marchant de long en large. Au bout de cinq minutes, je perdis patience. M'avait-elle menti ? Était-ce une sorte de plaisanterie ?

J'observai les alentours avec un reniflement de mépris, furieux de lui avoir fait confiance, et me préparai à rentrer. J'allais m'accorder un peu de sommeil, et je repartirais à l'aube à la recherche de la créature.

Du coin de l'œil, je perçus soudain un mouvement. Je me retournai. La fille était devant moi. Elle semblait sortir du tronc d'un arbre. Elle pouvait se rendre invisible ; sur ce point au moins, elle n'avait pas menti...

Elle attendait sans doute un commentaire sur sa soudaine réapparition. Ne voulant pas lui accorder cette satisfaction, je me contentai d'un bref signe de tête :

– Comment t'appelle-t-on ?

– Jennifer. Si ça ne t'ennuie pas, je préfère Jenny.

À ce nom, mon cœur s'accéléra. Je m'efforçai de dissimuler ma stupéfaction.

Je n'y réussis pas, car elle me lança un coup d'œil interloqué :

– Tu en fais, une tête ! Quelqu'un a marché sur ta tombe ?

– Allons-y, décidai-je sans répondre. Et préviens-moi avant qu'on arrive en vue de cet arbre.

En chemin, je me rappelai les visions qu'un mage noir m'avait un jour imposées, concernant un futur possible. L'une d'elles m'avait montré la maison de Chipenden vide et délabrée, où aucun épouvanteur n'habitait plus. J'étais monté à ma chambre, et sur le mur où tous les apprentis – moi compris – avaient gravé leur nom, il y avait une nouvelle inscription :

Jenny.

Était-ce une simple coïncidence ?

La fille venait d'employer cette vieille expression du Comté : « Quelqu'un a marché sur ta tombe. » Elle sonnait pour moi de façon sinistre. Car je ne quitterais en aucun cas la demeure que mon maître m'avait laissée tant que je serais en vie.

Notre avenir n'est pas définitivement établi. Chacune de nos décisions le modifie. Je n'avais aucune intention de prendre cette fille comme apprentie. Si je le faisais, cela hâterait-il l'heure de ma mort, entraînant l'abandon de la maison ?

Comme nous approchions d'un bois, je ramenai mon esprit à l'instant présent.

– La bête habite là, chuchota Jenny en désignant le plus grand arbre, en face de nous.

C'était un chêne d'une circonférence colossale, qui devait avoir au moins cinq cents ans.

Le soleil se couchait et la lumière baissait. Aucun frisson ne me signalait la proximité d'une créature de l'obscur, mais je ressentis de nouveau cette impression d'être observé, comme lorsque je m'étais réveillé en sursaut dans la nuit, au sud de Kikby Lonsdale.

La bête me regardait-elle depuis son repaire ?

Il s'agissait d'une entité inconnue, et tout était possible. Instinctivement, je saisis ma chaîne d'argent. Me servirait-elle ici ?

D'après la fille, la créature quittait habituellement son antre à cette heure. J'espérais seulement que nous n'arrivions pas trop tard et qu'elle n'était pas déjà partie. Je voulais la voir de mes yeux.

Je fis signe à Jenny de s'accroupir, et nous nous dissimulâmes derrière un bosquet de jeunes frênes. Cinq minutes s'écoulèrent sans qu'il se passe rien. Une chouette hululait au loin, et mes nerfs se tendaient à chaque fois que les herbes bruissaient au passage d'un animal nocturne.

Soudain, ce fut le silence. Ce silence absolu annonçant l'approche d'un dangereux prédateur. Puis je perçus un son très particulier, une sorte de glissement, comme si un serpent s'enroulait autour d'une branche. Il fut suivi d'un raclement, et quelque chose sauta du sommet de l'arbre.

Malgré l'obscurité, une silhouette se découpa contre le ciel. La créature m'évoqua un énorme écureuil avec une longue queue.

Quoique tombée de haut, elle n'avait fait presque aucun bruit en touchant le sol. Elle partit aussitôt au galop vers le nord, en direction du village.

Et maintenant ? Devais-je la suivre ? Ce faisant, je sauverais peut-être une vie. Mais elle courait vite et serait difficile à traquer.

– Reste là ! soufflai-je à Jenny. Si je ne suis pas de retour dans une heure, rentre chez toi !

Et, sans attendre sa réponse, je me lançai à la poursuite de la bête. C'était risqué ; si elle se sentait suivie, je perdrais l'effet de surprise. Seulement, je n'avais guère le choix. Je devais l'empêcher de tuer encore, tel était mon devoir envers les habitants du Comté. Au bout de dix minutes, ainsi que je le craignais, j'avais perdu sa trace. Je passais une demi-heure à la chercher en vain. Une fois de plus, je voulus me servir du don de ma mère pour la localiser ; une fois de plus, je n'y réussis pas.

Furieux et frustré, je rejoignis Jenny et décidai aussitôt d'une autre tactique.

Les purrai n'ont aucun droit



– **J**e vais grimper dans l'arbre et y attendre le retour de la créature, dis-je à Jenny.

– Très bonne idée, approuva-t-elle, enthousiaste. Et on l'aura par surprise.

– J'ai dit *je*, pas *on* ! C'est dangereux. J'ignore à quoi nous avons affaire.

– Et alors ? rétorqua la fille. Tu m'as déjà prévenue des risques à courir si je veux être l'apprentie d'un épouvanteur. Autant m'y habituer tout de suite !

Quelle raisonneuse ! Je me demandais comment John Gregory se serait comporté avec elle. En tout cas, c'était à moi de m'en débrouiller. Et je décidai qu'elle me serait plus utile hors de l'arbre.

– Écoute, repris-je, tu vas faire le guet ici et me prévenir du retour de la créature. Sinon c'est moi qui risque d'être pris par surprise. Tu sais imiter le cri de la chouette effraie ?

Jenny sourit et me fournit une imitation parfaite – presque trop

parfaite. J'avais entendu un de ces rapaces quelques minutes plus tôt. Je ne distinguerais pas l'appel de la fille d'un véritable hululement.

– Et le cri du vultracé ?

– Non. Mais je réussis assez bien celui de l'engoulevent.

Le son qu'elle émit emplît l'obscurité et me donna la chair de poule. Néanmoins, ce n'était pas aussi exact que son imitation de la chouette. Ça conviendrait.

– Donc, quand la bête reviendra, tu lanceras deux cris brefs, et tu compteras jusqu'à trois avant d'en lancer un autre. Tu sauras faire ça ?

– Évidemment, je saurais ! Sois prudent, s'il te plaît ! J'ai déjà rencontré deux épouvanteurs : l'un d'eux était sale comme un cochon, le deuxième avait les oreilles velues et un fichu caractère. S'il t'arrive quelque chose, qui me formera ? Certainement pas eux !

Comment connaissait-elle ces autres épouvanteurs ? Elle les avait espionnés, eux aussi ?

N'ayant pas le temps de l'interroger, j'enchaînai :

– Je serai prudent. Tâche de l'être aussi ! Cache-toi et reste à distance de l'arbre. Compris ? Et garde ça pour moi !

Je lui tendis mon bâton.

Elle le prit, l'inspecta et hocha la tête en souriant.

Je m'approchai du chêne avec mille précautions, contournai lentement l'énorme tronc, au cas où je trouverais le moyen d'y pénétrer. C'était peu probable ; je devrais sans doute grimper dans l'arbre et chercher une entrée parmi les hautes branches. La créature s'était vraiment laissée tomber de haut !

J'avais confié mon bâton à Jenny parce qu'il m'aurait encombré. Mes seules autres armes étaient le sel et la limaille de fer dans mes poches, ainsi que ma chaîne d'argent.

J'entamai l'escalade.

Je dus faire trois fois le tour de l'arbre à différentes hauteurs avant de localiser l'entrée de l'ancre. Elle était parfaitement camouflée. Un humain aurait fabriqué une porte carrée, ovale ou ronde. Celle-ci, recouverte d'écorce, était d'autant plus difficile à repérer qu'elle était de forme irrégulière. Dès que je l'eus trouvée, je n'eus aucun mal à l'ouvrir avec mes ongles. Elle tourna sans bruit sur des gonds fraîchement huilés.

Le problème était sa taille. La créature devait être plus petite que moi. Il ne serait pas facile de m'y faufiler ; et plus difficile encore, une fois dedans, de m'en extirper en cas d'urgence. Je m'introduisis la tête la première en me tortillant et en poussant sur mes mains. J'étais

quasiment pris au piège. Il me faudrait pourtant entraver cette créature. Je m'en sentais capable, j'étais fier de mon habileté au lancer de chaîne.

Je fus étonné de ce que l'intérieur me réservait. Je n'avais pas vu la créature en pleine lumière ; de loin, elle m'avait évoqué un écureuil, et Jenny l'avait qualifiée de « bête ». Je m'attendais à un repaire de prédateur, au sol couvert d'ossements, de paille ou de feuilles.

J'eus donc un choc en découvrant des rangées d'étagères, une table, des chaises et des tapis en peau de mouton teints en rouge écarlate. C'était une habitation élégante et totalement inattendue. Quelle espèce d'entité étais-je en train de traquer ? Des étagères étaient couvertes de livres. Sur d'autres s'alignaient des bocaux en verre qui contenaient soit des herbes, soit d'étranges objets flottant dans un liquide clair ou pris dans une gelée jaunâtre. Chaque bocal portait une étiquette rédigée dans une langue étrangère.

Puis je remarquai un détail intéressant : deux bouteilles de vin rouge posées sur la table. Elles étaient d'origine humaine, car je reconnaissais leur marque.

Je pris un livre sur un rayonnage et l'ouvris. Le texte ne me rappelait aucun langage connu. Cette créature savait lire ; or, elle venait visiblement d'un pays fort éloigné du Comté.

À quoi allais-je m'affronter ?

Comme je reposais le volume sur l'étagère, quelque chose parla derrière moi. Je dis « quelque chose » parce que, si la voix s'exprimait dans notre langue, elle était gutturale, râpeuse, trop étrange pour appartenir à un être de notre espèce.

– C'est aimable à toi de me rendre visite, petit humain. J'ai faim, et ta présence m'évite de partir à la chasse.

Je me figeai sur place, la bouche sèche, le cœur palpitant. J'étais piégé. J'avais cru contrôler la situation, prendre la créature par surprise. Et elle savait probablement depuis le début que nous observions son arbre. Elle avait fait mine de s'en aller et avait rebroussé chemin dès que j'étais entré dans son antre. Je n'avais entendu aucun cri d'alarme lancé par Jenny. Elle ne l'avait sans doute pas vu revenir.

Je pivotai pour lui faire face. J'eus d'abord du mal à déterminer ce qui était devant moi. La créature était vêtue d'un long manteau noir fermé par des boutons blancs, probablement en os. Ses mains étaient recouvertes d'une fourrure sombre, sa face évoquant celle d'un loup était rasée, ce qui lui donnait une apparence vaguement humaine, malgré le mufle allongé et les crocs pointus. Ses yeux brillaient

d'intelligence, et son expression – un mélange d'amusement, de mépris et d'arrogance – était également humaine.

En tout cas, elle n'avait rien à voir avec un écureuil ; elle était aussi grande que moi. Je me rappelai alors un détail que Jenny m'avait signalé et que j'avais oublié.

La bête pouvait changer de taille.

Et j'étais enfermé avec elle.

Je la fixai, ma belle assurance envolée. De la salive coulait de sa gueule, comme si elle anticipait la saveur d'un repas appétissant. Et je figurais au menu. Elle allait me vider de mon sang si je ne réagissais pas.

– Je suis ici pour mettre un terme à tes meurtres, déclarai-je, tentant de prendre l'initiative. Mais ma voix tremblante trahissait ma peur.

– *Meurtres*, petit humain ? Qu'entends-tu par là ? Je n'ai encore tué personne, ici. Tu seras le premier.

– Tu as tué trois jeunes filles, ne prétends pas le contraire.

– Ah, tu veux dire des *purrai* ? Ce ne sont pas des meurtres. Ces femelles n'existent que pour obéir, et on peut prendre leur vie à volonté. Je suis surpris que tu ne sois pas d'accord. J'avais très soif, j'ai bu leur sang. C'est mon droit, c'est ainsi. Les *purrai* n'ont aucun droit.

La créature me gratifia d'un sourire hideux qui retroussa ses babines et découvrit ses dents :

– Ton pays appartiendra bientôt à mon peuple. Vos femmes seront soumises à nos lois. Quant aux mâles, hommes et garçons, ils mourront.

J'enregistrai l'avertissement dans l'intention d'y penser plus tard. Pour le moment, j'avais mieux à faire. Fourrant vivement les mains dans mes poches, je saisis une poignée de sel, une de limaille de fer. Le sel brûle les êtres venus de l'obscur et le fer leur ôte leurs forces.

Je jetai les deux poignées à la tête de la créature. Et les deux nuages, l'un blanc, l'autre gris, retombèrent exactement sur sa tête. Cela suffisait généralement à détruire un gobelin, et ça affaiblissait assez les sorcières pour nous permettre de les ligoter avec la chaîne d'argent. Or, ma cible eut une réaction tout à fait inattendue.

Elle éternua, puis elle s'ébroua. Et, tandis que les grains de sel et de fer retombaient à ses pieds, elle m'adressa son sourire bestial.

– Voilà qui est intéressant, petit humain, coassa-t-elle. C'est la première fois que je subis une attaque aussi étrange qu'inefficace. Nous perdons là un temps précieux, car nous allons avoir beaucoup à

faire, tous les deux. Je vais prendre, et tu vas donner. J'en tirerai du plaisir, et toi de la souffrance, jusqu'à ce qu'il ne te reste plus une seule goutte de sang.

J'avais d'abord été déstabilisé ; à présent, je contrôlais ma peur. Je pris une profonde inspiration et me préparai à agir autrement.

J'enroulai vivement ma chaîne d'argent autour de mon poignet gauche. Puis, d'un geste sûr, je la projetai vers la créature.

Mon lancer avait été parfait. La chaîne tournoya autour de sa tête avant de la ligoter de haut en bas en lui fermant la gueule. Si, comme les sorcières, la bête était capable d'articuler des formules de magie noire, elle en serait empêchée.

Je crus l'affaire terminée.

Je crus ma victoire assurée, et la créature solidement entravée.

Je souris à l'idée de la traîner jusqu'au jardin de Chipenden pour l'enfermer dans une fosse.

J'avais gravement sous-estimé mon adversaire.

Et je venais de commettre une des plus grosses erreurs de ma vie.

La bête se débarrassa de la chaîne à la manière d'un skelt. Ces gros prédateurs aquatiques savent replier leurs longs membres osseux de façon à se glisser dans de minces crevasses d'où ils guettent leurs proies. Un skelt, en contractant son corps, échappe à n'importe quels liens.

Or, je ne m'attendais pas à ça. À ma grande terreur, je vis soudain la créature rétrécir. La chaîne glissa sur le sol en un petit tas inutile. Deux secondes plus tard, j'avais devant moi une masse de neuf pieds de haut, aux yeux rougeoyants de rage, aux mâchoires largement ouvertes.

La « sale bestiole » de Jenny s'était métamorphosée en monstre !

Je reculai, paniqué. Elle m'avait déjà attrapé par l'épaule pour me tirer vers son énorme gueule. Je résistai avec l'énergie du désespoir, en vain. La salive lui coulait de nouveau sur le menton. Je crus qu'elle allait s'abreuver de mon sang. Au lieu de ça, elle me souffla en pleine figure. Une forte senteur épicee m'enveloppa. Le monde autour de moi se mit à tourner. Et je sombrai dans les ténèbres.

Ma dernière pensée, avant de perdre conscience, fut que si la bête avait su que j'étais là, elle savait probablement où se tenait Jenny. La fille courait un grand danger.

Aide-moi !



Je revins à moi dans une autre pièce, sans doute encore à l'intérieur de l'arbre, car la paroi la plus proche était incurvée, et une odeur de bois humide me montait aux narines.

C'était bien l'ancre de la bête.

Il n'y avait ni table, ni chaise, ni tapis en peau de mouton. Des ossements étaient entassés dans un coin, et ça sentait vaguement le sang.

L'endroit avait tout d'un cachot. Des chaînes pendaient du plafond. J'étais couché sur le côté, et je perçus un mouvement à ma gauche. C'était une impression étrange que je n'arrivais pas à identifier. Que se passait-il ?

L'esprit confus, les tempes douloureuses, la vision floue, je mis longtemps à comprendre ce que je voyais. Enfin la scène se dessina devant mes yeux, et je tressaillis d'horreur.

Jenny était ligotée, pendue au plafond par les pieds. Son visage me

faisait face. La créature me tournait le dos. Assise sur le plancher, elle tenait dans sa gueule un tube transparent dont l'extrémité perçait le cou de sa proie.

Le tube était rouge. Il servait à aspirer le sang.

J'essayai de bouger. Mais, totalement paralysé, je ne pouvais qu'assister à l'effroyable festin.

Jenny ouvrit alors les yeux et me fixa, le visage tordu par la terreur. Elle était consciente. Elle savait exactement ce qui lui arrivait.

Sa bouche articula des mots que je ne compris pas.

Elle recommença :

Aide-moi ! Aide-moi !

Mu par la force du désespoir, je tentai de me relever. Mon corps ne répondit pas ; il n'obéissait plus à mon cerveau. Je luttais vainement contre ce qui me retenait au sol, en sueur, comme plongé dans un cauchemar interminable. Jenny frissonna et gémit. La bête continuait de s'abreuver. Et j'étais impuissant.

Heureusement, tous les cauchemars ont une fin – à moins qu'ils ne s'achèvent dans la mort.

Peu à peu, je retrouvai ma sensibilité. Des picotements m'envahirent les mains, une sensation de brûlure remonta le long de mes bras et de mon torse, comme si un feu les consumait.

Au bout de quelques instants, la souffrance s'atténua, et je pus remuer les doigts. Je me sentais à présent capable de bouger.

Que faire ? Je ne pouvais pas laisser cette bête vider Jenny de son sang ! Je n'avais aucune arme, et les forces de mon adversaire étaient considérables, sans parler de ses capacités magiques. Son souffle avait suffi à me neutraliser.

Que faire ? Que faire ?

Si nous avions été sur un ley, j'aurais appelé Kratch. Le pacte entre nous spécifiait qu'il répondrait à mon appel si j'avais besoin d'aide. En récompense, il prendrait le sang de mes ennemis. Il n'aurait fait qu'une bouchée de la bête, j'en étais sûr. Malheureusement, d'après ma connaissance de la région, aucune ligne de pouvoir ne passait à proximité.

Je regardai autour de moi. Près du tas d'ossements, je remarquai une dizaine de bouteilles vides ; elles pourraient me servir d'arme. J'étais ankylosé d'être resté ainsi, inerte, sur le plancher. Et la créature ne se laisserait sûrement pas abattre par un coup de bouteille sur le crâne.

Quels que soient les risques, je devais pourtant agir. Jenny ne

résisterait pas indéfiniment à ce traitement. Le sang finirait par manquer dans ses veines, son cœur ralentirait et cesserait de battre.

À l'instant où j'allais me décider à bouger, la créature retira le tuyau du cou de sa victime et se releva. Jenny était-elle morte ? Je l'observai anxieusement et fus soulagé de voir qu'elle respirait encore. Elle ouvrit les yeux et elle articula les mêmes mots silencieux :

Aide-moi ! Aide-moi, s'il te plaît !

Sans un regard vers moi, la bête traversa la pièce, poussa la porte et sortit. Probablement me croyait-elle encore inconscient. La porte devait donner sur l'extérieur, car j'entendais le bruit du vent dans les arbres.

C'était le moment ou jamais de libérer Jenny et de fuir avec elle avant le retour du monstre. À moins que... Peut-être la bête s'amusait-elle avec moi ? Ayant compris que je pouvais bouger, peut-être me guettait-elle au-dehors, savourant à l'avance le plaisir d'anéantir mes espoirs d'évasion.

J'eus à peine le temps d'y penser qu'elle était de retour. Par la porte restée un peu entrouverte, je distinguais une pâle ligne verticale : la lune s'était levée.

La bête revint s'asseoir près de Jenny, prête à enfoncer de nouveau le mince tuyau dans son cou.

Je me creusais désespérément la cervelle, pesant chaque possibilité et les rejetant les unes après les autres. J'en conclus qu'il me restait une chance de sauver Jenny, une seule, et tant pis si cette solution ne me plaisait pas. C'était ça, ou la laisser mourir.

Je me mis péniblement sur mes pieds et gagnai la porte d'un pas vacillant. Je la poussai et m'élançai dans la nuit. À la dernière seconde, je me retournai. Jenny me lança un regard de supplication. Elle croyait que je l'abandonnais !

Rassemblant tout mon courage, je partis au galop, sans cesser de jeter des coups d'œil anxieux derrière moi. À mon grand soulagement, la bête ne me poursuivit pas.

Heureusement ! J'avais les jambes molles, le souffle rauque. La magie de la créature avait sapé mes forces. Ayant atteint un ruisseau, j'y apaisai rapidement ma soif. Cette eau claire me ragaillardit, et je sentis l'énergie me revenir peu à peu. Je pris une allure plus régulière. La lune avait disparu derrière un nuage, mais je connaissais le chemin, et l'obscurité ne me gênait guère.

Je traversai enfin le jardin de Chipenden et courus vers la maison. Je n'avais pas besoin d'y entrer. Il me fallait seulement une lanterne et une bêche, que je trouvai dans l'appentis. Puis je me dirigeai vers le

jardin ouest.

Là où se tenait la tombe de mon maître.

En dépit de ma répulsion, je devais le faire.

Je devais déterrer le cercueil.

La Lame-Étoile



Après la mort de mon maître au cours de la bataille à la Pierre des Ward, Grimalkin aurait voulu que je conserve la Lame-Étoile. Elle avait perçu par scrutation une nouvelle menace venue du nord et comptait sur moi pour affronter un peuple sauvage appelé les Kobalos. Écœuré par tant de combats, je lui avais offert l'épée ; elle l'avait refusée. Cependant, j'avais fait en sorte qu'elle ne tombe pas entre de mauvaises mains. Si la protection contre la magie noire ne marchait que pour moi, le minerai était rare et précieux, et n'importe qui aurait pu l'utiliser pour forger une arme différente. J'avais donc caché l'épée dans un endroit où seul quelqu'un capable d'échapper au gobelin pourrait l'atteindre : sous le cercueil de John Gregory. À ce moment-là, je ne m'étais jamais imaginé violer un jour sa tombe pour l'en retirer !

Or, à présent, j'en avais un besoin urgent. Ayant allumé la lanterne, je la suspendis à une branche basse. Puis, les larmes aux yeux, je m'attaquai à la fosse, envoyant de grandes pelletées de terre par-

dessus mon épaule.

– Pardonnez-moi, pardonnez-moi ! répétais-je, comme si mon défunt maître avait pu m'entendre.

Que j'avais été stupide ! J'aurais dû prévoir une telle situation, sachant que je serais sans cesse aux prises avec la magie noire !

La Lame-Étoile me donnerait une chance contre la bête. Une chance de sauver Jenny.

Enfin, le métal de ma bêche sonna contre du bois. En dépit de ma hâte, je ralentis mes mouvements. Je ne voulais pas endommager le cercueil dans lequel reposait le corps de mon maître.

Je dégageai un de ses côtés, et quand j'atteignis le fond de la tombe, je jetai la bêche et retirai la terre avec mes mains en creusant par en dessous. J'y allai d'abord avec précaution : la lame de l'épée était tranchante. Puis, voyant que je perdais de précieuses minutes, j'abandonnai toute prudence.

L'épée n'était plus là !

Une sueur froide me coula le long du dos. Quelqu'un l'avait-il volée ? Alors que le goblin gardait le jardin ? C'était impossible !

Grimalkin l'avait peut-être emportée, en fin de compte. La nuit où nous avons enterré mon maître, elle avait usé de magie pour atténuer la cicatrice qui me défigurait, suite à la blessure que m'avait infligée le mage Lukraste. Nous avions dormi un peu. Après quoi, Grimalkin était partie. Elle avait eu le temps d'ôter la terre et de la remettre en place. D'ailleurs, je lui avais proposé l'épée, elle était en droit de la reprendre. Mais que cela me coûtait cher ! Sans cette arme, j'allais être terriblement vulnérable face à la magie de la créature.

Je continuais pourtant de gratter sous le cercueil. Et je sentis le froid du métal. Retirer l'épée de sa cachette ne fut pas tâche facile. Mes doigts avaient à peine frôlé la lame que le sang jaillissait de la coupure. Je tirai désespérément sur le pommeau, conscient que chaque seconde écoulée emportait un peu de la vie de Jenny. Enfin, je dégageai l'épée. L'instant d'après, je repartis au pas de course vers l'ancre de la bête, hanté par la peur que Jenny ne soit déjà morte.

La lune avait réapparu, et je vis à cent pas de là le chêne colossal dont la cime dominait tous les arbres de la forêt. J'avançai alors avec circonspection, soucieux de ne pas avertir la créature de mon arrivée. L'effet de surprise pouvait faire toute la différence.

Les alentours étaient totalement silencieux. Rien ne bougeait dans le sous-bois. Aucun bruit ne me parvenait de l'arbre.

Serrant l'épée dans ma main droite, j'approchai du tronc massif, cherchant des yeux la porte située au ras du sol. Je m'attendais à la

trouver fermée et impossible à ouvrir. Auquel cas, je devrais tambouriner sur l'écorce. Si je perdais l'élément de surprise, j'attirerais au moins la bête au-dehors, loin de Jenny. La porte était restée entrouverte, juste assez pour que j'insère les doigts de ma main gauche dans la fente. Retenant mon souffle, je tirai très lentement sur le battant. Jenny était toujours pendue par les pieds, et la bête me tournait le dos. Les mâchoires refermées sur l'épaule de sa proie, elle ronflait si fort que le corps de la fille en tremblait. Il était couvert de morsures.

La rage m'envahit. Je bondis, l'épée levée, prêt à frapper.

Soudain, la créature lâcha Jenny, et sans se retourner, elle me parla de sa voix râpeuse. Elle savait depuis le début que je pénétrais dans son antre.

– Tu es fou d'être revenu, petit humain. Tu tiens donc tellement à une simple purra ? Au point de sacrifier ta vie dans une tentative inutile pour la sauver ? Tu es essoufflé. Tu as couru ? Tu avais peur de ne pas la retrouver en vie ? Son sang est délicieux, et j'en savoure chaque gorgée. Elle vivra encore plusieurs jours avant que je finisse par la vider complètement.

Sautant sur ses pieds, la bête se retourna. Elle avait rétréci et n'était à présent guère plus grande que moi. Quand elle parla, je vis que ses dents étaient teintées de rouge.

– Une fois repu, je t'aurais poursuivi et t'aurais tué, de toute façon. Ton retour ne fait que hâter ton trépas. Je t'avoue cependant ma perplexité. Pour te rendre inconscient, j'ai utilisé la *boska*, une magie à qui personne ne résiste. Quand je t'ai soufflé mon haleine au visage, elle m'a paru aussi efficace que d'ordinaire. À moins d'un antidote, elle aurait dû faire effet plusieurs jours. Comment as-tu pu reprendre connaissance à peine une heure après ?

Je compris à ces mots que j'avais frôlé le désastre. Or, curieusement, j'avais survécu ; mieux encore, ma récupération rapide avait déstabilisé mon adversaire. Était-ce aussi un don hérité de ma mère ? Mon sang de lamia me rendait-il résistant à ce type de sortilège, quel qu'il soit ?

Sans répondre à la question, je fis un pas en avant, prêt à frapper. La bête sourit, marmonna quelques mots et s'avança vers moi avec assurance, persuadée que sa magie allait m'ôter instantanément mes forces.

L'espace d'une seconde, je le crus aussi. Le sel et le fer s'étaient révélés inefficaces contre cette créature, ma chaîne d'argent aussi. En serait-il de même avec l'épée de Grimalkin ? L'être que j'affrontais n'avait rien d'un mage humain. D'une façon ou d'une autre, je n'allais

pas tarder à être fixé...

Je me fendis, visant la tête.

La bête bondit en arrière ; la pointe de ma lame l'atteignit cependant au-dessus de l'œil gauche. Le sang lui coula le long de la joue. L'étonnement s'afficha sur son visage, et elle marmonna de nouveau. Je renforçai donc ma prise sur la Lame-Étoile, espérant que sa magie saurait contrer ce sortilège inconnu.

L'arme n'avait rien de particulier. Aucun motif n'en ornait le pommeau, et sa lame d'un brun sombre avait l'air rouillée. Mais son équilibre était parfait, et Grimalkin m'avait assuré qu'elle resterait toujours affûtée.

– Ton épée, petit humain ! s'exclama la créature. Je n'en ai jamais vu de telle !

Elle fit alors la dernière chose à laquelle je m'attendais : elle tourna les talons et partit en courant. Allait-elle chercher une arme ?

J'hésitai une seconde. Ne devais-je pas d'abord décrocher Jenny et l'étendre sur le plancher ? Je conclus qu'il valait mieux en finir d'abord avec la bête. Puisque je ne pouvais pas l'entraver, je la tuerais, mettant ainsi un terme à ses agissements. Qui sait quels sortilèges elle utiliserait contre moi si je tardais ? Je montai donc à sa suite dans un escalier en colimaçon taillé à l'intérieur du chêne.

Il me mena dans la vaste pièce que j'avais vue à mon arrivée, avec son mobilier et ses étagères de livres. Une fois encore, je me demandai si le tapis en peau de mouton était teint avec du sang. Du sang resterait-il aussi rouge ?

La créature surgit d'une porte sur ma droite, un sabre à lame courbe dans la main gauche, un long poignard dans la droite.

Je l'attaquai sans attendre, l'obligeant à reculer. Elle était très agile. Son sabre contrait chacun de mes coups, et le bruit du métal contre le métal résonna dans toute la salle.

Je me méfiais du poignard, que la bête tenait près de son flanc, attendant le meilleur moment pour frapper. Je gardais donc soigneusement mes distances.

Il y a deux façons de combattre. Soit on demeure impassible, on calcule chaque geste, on observe en détail la technique de l'adversaire, on évalue ses forces et ses faiblesses avant d'asséner le coup fatal. Soit on se fie à ses connaissances physiques et mentales, on fonctionne à l'instinct, et les armes, devenues des extensions de son propre corps, agissent plus vite que la pensée.

Il en existe une troisième, nettement plus dangereuse : se laisser guider par la rage. C'est ainsi que je combattis. La créature avait

suspendu Jenny au plafond comme un animal qu'on va égorger pour aspirer son sang, elle l'avait cruellement mordue au dos et aux épaules. Et elle avait tué trois autres filles. Son arrogance, son cynisme... L'idée qu'elle puisse s'installer dans le Comté, que je protégeais des méfaits de l'obscur, traiter les femmes en esclaves, user de leur vie sans leur reconnaître aucune valeur... Tout cela nourrissait ma colère.

Tel un fou furieux, je me jetai sur mon adversaire jusqu'à l'acculer contre la lourde table. Je fis alors un geste que je n'avais pas prévu. Je m'emparai d'une bouteille et l'abattis sur le crâne de la bête.

La bouteille se brisa, l'inondant de vin rouge. Elle secoua la tête et tituba, étourdie. Profitant de mon avantage, je contournai sa garde et lui enfonçai ma lame en pleine poitrine.

– Ce n'est pas possible ! croassa-t-elle.

Je retirai ma lame, et elle tomba sur les genoux.

Elle me regarda, de la douleur et de la surprise dans les yeux. Elle voulut ajouter quelque chose, mais quand elle ouvrit la bouche, le flot de sang qui en jaillit trempa le devant de son manteau. Puis elle s'affaissa lentement, face contre terre, eut un dernier sursaut et ne bougea plus.

Je frissonnai à l'idée de ce que je devais faire, à présent ; pourtant, c'était nécessaire. Un être de cette sorte avait peut-être des pouvoirs de régénération. Abattant mon épée à deux mains, je lui tranchai la tête.

Je dévalai l'escalier pour retrouver Jenny. Je la décrochai et l'étendis sur le sol avec précaution, craignant de la trouver morte. Elle ne respirait plus, et je ne sentais pas son pouls.

Désespéré, je la portai à travers bois jusqu'au ruisseau. Je la déposai sur l'herbe de la rive. M'étant débarrassé de mon manteau, j'ôtai ma chemise. Je la mouillai dans l'eau glacée pour lui laver le visage et nettoyer le sang qui maculait ses épaules, sans cesser de chuchoter son nom.

– Jenny, Jenny, Jenny... C'est fini. Tu es sauvée. Ouvre les yeux ! S'il te plaît, ouvre les yeux !

Les apprentis de John Gregory



J'appelai Jenny par son nom pendant de longues minutes, dans l'espoir de la ranimer. Jusqu'à ce que je me souvienne d'une histoire que papa m'avait racontée : il y avait un vieil homme qui travaillait autrefois à la ferme. Quand il était trop essoufflé, il disait que son « palpitant allait lâcher ». Il se plongeait la tête dans un tonneau d'eau glacée. Après quoi, il se sentait de nouveau « frais comme un gardon ».

Nul doute que, si vous n'étiez pas déjà mort, un tel choc pouvait aussi bien vous tuer que vous guérir ! Seulement, j'étais aux abois, et je n'avais aucune autre idée.

Je fis rouler Jenny dans le courant et m'agenouillai auprès d'elle, soutenant sa tête à deux mains, tandis que son corps était immergé.

Elle eut un brusque sursaut, ouvrit les yeux et me fixa.

– Respire ! lui ordonnai-je. Respire profondément !

Elle tenta de dire quelque chose, n'émit qu'une toux rauque. Quand la quinte se calma, je fis une coupe de ma main gauche pour lui verser

de l'eau dans la bouche.

Après six ou sept gorgées, Jenny réussit à articuler :

– La bête... ?

Je lus la terreur dans ses yeux.

– La bête est morte, lui assurai-je. Concentre-toi sur toi-même !

– J'ai froid, fit-elle. J'ai si froid...

Je la sortis de l'eau et la déposai sur l'herbe.

– Enlève tes vêtements ! ordonnai-je. Tu mettras mon manteau en attendant qu'ils sèchent.

Je lui tournai le dos pour ne pas la gêner. Au bout d'un instant, elle gémit :

– J'ai les doigts trop gourds.

Elle triturait son corsage, incapable de le déboutonner. Ce n'était pas le moment de se montrer prude. Je lui vins donc en aide. Enfin, je l'enveloppai de mon manteau.

– Me voilà costumée en épouvanteur, plaisanta-t-elle d'une voix enrouée avec un petit sourire.

J'allumai un feu sur la rive et posai quelques pièges pour prendre des lapins. Au lever du soleil, je la forçai à avaler de la graisse et de petits morceaux de viande. Je constatai avec soulagement qu'elle reprenait des forces.

– J'ai cru que tu m'abandonnais, dit-elle enfin, après avoir avalé la dernière bouchée. Je n'avais jamais rien vécu d'aussi terrifiant. J'étais si sûre que tu allais trouver un moyen de me sauver. Quand je t'ai vu partir en courant, j'ai connu un moment de désespoir affreux. Et puis tu es revenu. Je te dois la vie...

– Je suis désolé d'avoir dû te laisser. Je suis retourné à Chipenden pour y prendre cette épée. Elle a été forgée par Grimalkin, la tueuse du clan Malkin. Tu as entendu parler d'elle ?

Jenny secoua la tête.

– Elle fabrique ses propres armes. Celle-ci, elle l'a conçue spécialement pour moi. Quand je la tiens, aucune magie ne peut m'atteindre. Les armes traditionnelles des épouvanteurs sont sans effet sur la bête. C'était le seul moyen de la vaincre.

Jenny examina la lame :

– Elle ne paye pas de mine. Elle est toute rouillée.

Non, cette arme ne payait pas de mine. Mais je l'avais parfaitement en main. Et elle ne pouvait ni se briser ni s'émousser.

Tandis que Jenny se reposait, je retournai au grand chêne et y pénétrai avec prudence. J'avais beau être sûr d'avoir tué la bête, elle avait démontré ses pouvoirs, et je ne voulais prendre aucun risque.

Certaines sorcières de Pendle, quoique mortes, chassent encore de petits animaux ; quelques-unes traquent même les humains. L'une d'elles était capable de courir en tenant sa tête sous son bras. Aussi, je me méfiais.

Qu'allais-je faire du corps ? L'emporter dans le jardin et l'enterrer dans une fosse fermée par des barres de fer, comme pour une sorcière ?

J'avais eu tort de m'inquiéter. Je fus accueilli par un essaim de mouches et par la puanteur du cadavre. La créature gisait dans la position où je l'avais laissée. Pas de doute, elle était morte.

Je pris le temps d'inspecter la salle où nous avions combattu et le cachot en dessous. Les bocaliers m'intriguaient. J'en examinai un de près. Il contenait une gelée jaune dans laquelle flottaient des sortes de graines. Ou des œufs minuscules.

Il y avait d'autres pièces en haut, dont les entrées étaient trop étroites. Moi, je ne savais pas changer de taille.

Qu'était donc cette créature ? Brusquement, un mot jaillit dans ma mémoire :

Kobalos !

Lors de notre premier affrontement, la bête avait dit :

Ton pays appartiendra bientôt à mon peuple. Vos femmes seront soumises à nos lois. Quant aux mâles, hommes et garçons, ils mourront.

Sur le moment, je n'avais pas intégré ces paroles tant j'avais peur. Soudain, elles faisaient sens. Grimalkin avait rencontré ces êtres lors de son voyage dans le Nord l'année précédente. La description qu'elle en avait faite correspondait. Elle m'avait appris que les Kobalos s'apprêtaient à partir en guerre contre les humains ; elle m'avait demandé de l'accompagner pour contrer cette menace. L'individu que j'avais tué était peut-être un espion chargé d'évaluer nos forces et nos faiblesses avant l'attaque ? Dans ce cas, pourquoi avoir commis ces trois meurtres, qui avaient attiré l'attention sur lui ?

Je n'avais qu'un moyen de m'en assurer : contacter la tueuse. Pendant mes recherches, j'avais trouvé une brève mention de ces créatures dans le Bestiaire de mon maître. À ce moment-là, je n'avais pas fait le lien. Grimalkin était allée sur leurs terres, elle en saurait davantage.

Je revins auprès de Jenny, imaginant déjà ce que serait mon prochain voyage.

Vers le soir, elle se sentit assez forte pour marcher. Nous regagnâmes sans hâte Chipenden, où nous arrivâmes au crépuscule. Je fis halte à la lisière du jardin et lançai d'une voix forte :

– Écoute-moi ! Cette fille est sous ma protection. Ne touche pas un seul de ses cheveux !

Après avoir averti Jenny de la présence du gobelin, je la conduisis jusqu'à la maison en faisant un détour pour qu'elle ne voie pas la tombe ouverte de mon maître. Je n'étais pas d'humeur à lui fournir des explications. Quel imbécile j'avais été d'enterrer ainsi la Lame-Étoile ! Le lendemain, il me faudrait combler la fosse pour la deuxième fois.

Une fois entré, je tirai de l'armoire des draps propres et une couverture. Puis j'allumai une chandelle que je donnai à la fille. À l'étage, je la fis entrer dans mon ancienne chambre :

– Tu dormiras ici. Demain matin, tu entendras une cloche sonner : ce sera l'heure du petit déjeuner. Ne descends pas avant ! En aucun cas ! Le gobelin prépare le repas et il n'aime pas être dérangé quand il cuisine. C'est compris ?

Jenny approuva de la tête.

– Bon, tu dois être exténuée. Je vais faire ton lit.

Elle protesta en souriant :

– Toi aussi, tu es fatigué. Je saurai me débrouiller, merci !

Elle remarqua alors les noms gravés sur le mur, derrière le lit.

– Qui étaient ces gens ?

– Les apprentis de John Gregory. Mon nom est là, quelque part.

Il me restait une dernière chose à dire avant de la laisser :

– Tu pourras graver le tien à la fin du mois... Si tu réussis le test prouvant que tu es apte à ce travail.

Dans une touffe d'orties



Je ne m'installai dans l'ancienne chambre de mon maître qu'à contrecœur. Il me semblait lui manquer de respect. Toutefois, maintenant que Jenny occupait ma propre chambre, le temps était venu pour moi d'en disposer. J'y dormis bien, même si je m'éveillai avant l'aube. Je montai à la bibliothèque et plaçai un miroir sur la table de travail.

Je frappai trois coups contre la paroi de verre en articulant :

– Grimalkin !

D'abord, la tueuse ne répondit pas, et je crus qu'elle allait ignorer mon appel.

Dix mois plus tôt, après la mort de mon maître, nous nous étions séparés en relativement bons termes. Puis je l'avais déçue. J'avais refusé de l'accompagner dans son voyage vers le nord et le pays des Kobalos. J'avais opté pour la vie d'épouvanteur et préféré à l'épée

qu'elle m'avait offerte les instruments de ma profession – bâton, chaîne, sel et limaille de fer. Depuis ce jour, je ne l'avais pas revue ; tant de choses avaient pu se passer ! Elle était peut-être hors d'atteinte, au-delà des mers.

J'étais sur le point de renoncer quand le miroir se mit à luire, et le visage de Grimalkin apparut. Un sourire découvrit ses dents limées en pointe, qui lui servaient parfois d'armes.

– J'ai ici quelque chose que je voudrais vous montrer, articulai-je avec soin, pour qu'elle lise sur mes lèvres.

À force d'entraînement, je lisais aisément sur les siennes.

Grimalkin secoua la tête :

– Je ne peux pas venir à Chipenden. Je suis trop occupée.

– Vous pourriez bien changer d'avis, insistai-je. Une bête bizarre a tué des jeunes filles. Je l'ai abattue, et je crois qu'il s'agit d'un Kobalos. Sans doute un de leurs mages. La créature marche sur ses pattes de derrière, elle a un corps velu, une face rasée, et porte un long manteau noir. Cela correspond à la description que j'ai trouvée dans le Bestiaire de l'Épouvanteur. Vous devriez vraiment voir ça.

La sorcière me fixa quelques instants. Puis elle hocha la tête :

– Que l'un d'eux se soit aventuré aussi loin dans le Comté est extrêmement préoccupant. Je serai là dans trois jours.

Et le miroir s'obscurcit.

Où pouvait-elle être ? Si elle voyageait à cheval, trois jours représentaient une longue distance. Enfin, ça aurait pu être pire : le pays des Kobalos s'étendait de l'autre côté de la mer du Nord, à des semaines de chevauchée de ses rives.

Je gagnai ensuite le jardin ouest et rebouchai la tombe de mon maître, aplatissant la terre de mon mieux. Puis je m'agenouillai et lui répétai longuement à quel point j'étais désolé.

Je savais qu'il ne pouvait pas m'entendre. Il avait dû traverser les Limbes, à présent, pour partir vers la lumière. Mais lui parler me réconfortait un peu.

J'étais déjà à table quand Jenny entra dans la cuisine. Le couvert était mis pour deux, et de généreuses portions d'œufs au bacon nous attendaient sur un plat, accompagnées d'épaisses tranches de pain beurré.

– Tu es en retard, lui fis-je remarquer. Voilà cinq bonnes minutes que la cloche a sonné.

– Désolée, dit-elle avec un sourire effronté. Je ne le ferai plus.

– Bah, ça vaut mieux que d'arriver trop tôt. J'ai commis cette erreur, à mon premier matin dans cette maison, et le gobelin m'a frotté les oreilles.

Elle hocha la tête, s'assit et se servit. Puis, avant de commencer à manger, elle me regarda droit dans les yeux, la mine grave :

– Je serai encore ici demain, n'est-ce pas ? Tu m'acceptes vraiment comme apprentie ?

– Oui, je te l'ai dit. Je te prends à l'essai pour un mois. Je te ferai passer un test pour m'assurer de tes aptitudes.

J'avais décidé de la traiter comme mon maître m'avait traité, ainsi que ses précédents apprentis. Il nous avait mis à l'épreuve pendant un mois. Et, avec ce test, il avait évalué notre courage face à l'obscur.

– Tu vas me conduire à la maison hantée ?

– Comment as-tu appris ça ? demandai-je, stupéfait.

– Facile ! répliqua-t-elle avec malice. Des tas de garçons ont échoué. J'ai bavardé avec l'un d'eux – c'est un homme, maintenant, qui a des fils à son tour. Il ne se rappelait plus l'endroit exact – une ville quelque part au sud, non ?

– Elle s'appelle Horshaw. Mais, avant, je dois m'entretenir avec tes parents.

Son visage s'assombrit :

– Tu veux vraiment les rencontrer ?

– C'est nécessaire. Je dois faire les choses dans les règles et leur expliquer ce à quoi tu t'engages en devenant mon apprentie.

Jenny n'ajouta rien ; elle se contenta de pousser un soupir exaspéré. Sans comprendre pourquoi une visite à ses parents la troublait à ce point, je n'insistai pas.

– Quel est ton nom de famille ? m'enquis-je.

– Calder.

– Et où habites-tu ?

– Près de Grimsargh.

C'était à environ cinq miles au sud de la Long Ridge. On pouvait aller et revenir avant la nuit. Ce serait une balade agréable, et je voulais régler la question avant d'entamer la formation de Jenny.

Tout en marchant, je réfléchissais à quoi je m'engageai. Prendre cette fille comme apprentie allait me changer la vie de façon significative. En mettant fin à ma solitude, cela m'imposerait une plus

grande charge de travail et de nouvelles responsabilités.

Nous arrivâmes en fin de matinée. La maison des Calder était une ferme typique de la région, en pierre grise, aux murs percés d'étroites fenêtres, et dont la porte ouvrait sur la salle principale.

Jenny entra sans frapper, et je la suivis. La pièce était sombre ; un couple se chauffait devant un maigre feu qui crépitait dans l'âtre. L'homme était chauve, à part deux touffes de cheveux blancs de chaque côté des oreilles. La femme était coiffée d'un bonnet à la propreté douteuse. De grosses veines bleues parcouraient ses mains ridées. Ils paraissaient tous deux fort âgés.

– Papa ! Maman ! s'écria Jenny sans préambule. Voici Maître Ward, l'Épouvanteur de Chipenden ! Il va me prendre comme apprentie.

Son père continua de fixer le feu. Sans m'adresser aucune parole de bienvenue, la mère désigna Jenny d'un mouvement de menton :

– Une sauvage, celle-là ! Ça cavale du matin au soir à travers le Comté sans s'occuper de ses vieux parents ! Quels tracas elle nous a donnés ! J'aurais voulu avoir un gars, pas une folle comme elle !

– Assez, la mère ! la rabroua le vieil homme avec colère.

Il fit pivoter sa chaise et me regarda pour la première fois :

– Eh bien, Maître Ward ! Si vous arrivez à en faire quelque chose, quelle somme nous donnerez-vous en paiement de ses services ?

– C'est habituellement le contraire, M. Calder, répondis-je en souriant. Lorsque mon propre maître m'a pris comme apprenti, mon père lui a versé deux guinées en guise d'acompte. Puis dix autres à la fin de ma période d'essai. Voyez-vous, je lui offre une formation qui lui fournira plus tard un bon gagne-pain. De plus, elle sera nourrie et logée. Le prix demandé fait partie du contrat et sera loin de couvrir les frais que je devrais engager.

– Elle va travailler dur et vous simplifier la vie. Ça mérite paiement, sinon ce ne serait pas juste. Je tâchai de garder mon calme pour expliquer :

– C'est la règle. Au début, les apprentis ne nous aident guère. Même après sept ans de formation, ils sont rarement capables de travailler seuls.

Évidemment, je ne connaissais que la façon de faire de John Gregory, mais je n'avais pas l'intention de le révéler à ce bonhomme.

– Ah oui ? Et pourquoi ça ?

– Parce que c'est un travail dangereux, M. Calder. Certaines créatures de l'obscur peuvent vous tuer – en particulier les gobelins.

– Les gobelins ! ricana-t-il. Un tissu de fadaises ! Fantômes,

gobelins..., rien que des histoires pour effrayer les nigauds et leur prendre leur bon argent ! Cela dit, si ça vous permet de gagner votre vie, je ne vous blâme pas. Les gens sont crédules ; vous les rassurez, je vous l'accorde.

Je ne voyais pas l'intérêt de polémiquer. Si la plupart des gens craignent les épouvanteurs, on en rencontre parfois qui ne croient pas à l'obscur. Sans doute n'ont-ils pas le sens du surnaturel. Quoi qu'il en soit, ils sont sûrs d'avoir raison, et il est inutile d'essayer de les convaincre.

– Payer douze guinées ! Votre père devait être riche, grommela le vieux.

Je secouai la tête :

– Non, il n'était pas riche. Il travaillait dur à sa ferme et il avait sept fils à élever.

– Moi, je travaille sur les terres des autres, et ils me payent une misère, croyez-moi !

Jenny semblait souhaiter que le sol s'ouvre sous ses pieds pour disparaître.

Il y eut un long silence, que je finis par briser en demandant :

– Vos autres filles n'habitent plus avec vous ?

– C'étaient de bonnes filles, caqueta la vieille. On n'a pas eu de mal à les marier, ça non ! Elles ont toutes les deux des enfants, à présent.

Réprimant une exclamation, j'acquiesçai avec un sourire forcé. Voilà qui ne cadrerait pas avec l'affirmation de Jenny d'être la septième fille d'une septième fille ! M'avait-elle menti, supposant que je ne rendrais pas visite à sa famille ?

– Toutes les deux ? repris-je. Et vos autres filles, madame Calder ?

– Nous n'avons pas d'autres filles. On ne pouvait pas se permettre d'avoir beaucoup d'enfants. Celle-là, on l'a adoptée.

J'étais contrarié. Je serais volontiers reparti directement à Chipenden. Pourtant, une part de moi *voulait* croire Jenny. Si elle avait été adoptée, peut-être avait-elle dit la vérité.

– Qui étaient ses parents ?

– Dieu seul le sait. J'ai trouvé le bébé abandonné dans une touffe d'orties, derrière la grange. Elle poussait des cris à réveiller un mort. Son petit derrière était rouge de piqûres ! On n'était plus jeunes. Mais on avait bon cœur, et on avait toujours désiré un troisième enfant. Alors, on l'a gardée.

Jenny devint aussi rouge qu'une pivoine.

– Malheureusement, elle n’a pas tourné comme on aurait voulu, poursuivit la femme. La touffe d’orties était juste au centre d’un cercle de lutins, fait des boutons-d’or les plus hauts et les plus jaunes qu’on puisse imaginer. Il paraît que ça apporte la fortune à quiconque ose y pénétrer. Bah ! La fortune, on n’en a pas vu la couleur !

Les soi-disant cercles de lutins n’étaient que des superstitions, je ne gaspillai pas ma salive à le lui expliquer. Je les avais assez vus, ces deux-là ! Il était clair que je pouvais tirer un trait sur mes guinées. D’ailleurs, ils étaient certainement trop pauvres pour payer ne serait-ce qu’une contribution symbolique aux frais de formation de leur fille.

– En ce cas, dis-je, je dois reconsidérer la situation. Jenny va d’abord passer un test ; si elle prouve son aptitude, je reviendrai vous voir.

Ceci mit fin à notre conversation, et, après avoir salué les deux vieux, je repris lentement la route de Chipenden, Jenny marchant derrière moi.

– Tu m’as menti, l’accusai-je. Tu n’es pas la septième fille d’une septième fille.

– Si, je le suis ! protesta-t-elle.

– Comment peux-tu prétendre une chose pareille ? aboyai-je. Tu ne sais même pas qui sont tes vrais parents !

– Mes vrais parents sont morts, reprit-elle en baissant la tête. Mais je sais qui était ma mère. Et je sais que j’avais six sœurs.

– Tu voudrais me faire croire que tu sais ça, tandis que tes parents adoptifs l’ignorent ?

– Oui. Ma vraie mère est venue me parler il y a trois ans. Elle m’a expliqué pourquoi elle m’avait abandonnée.

Je fixai Jenny d’un air sévère. Disait-elle la vérité ?

– Et pourquoi ?

– Parce que mon père était mort subitement et qu’elle vivait dans la pauvreté, avec toutes ces bouches à nourrir et aucun espoir de voir les choses s’arranger. Trop fière pour demander à quelqu’un de m’adopter, elle m’a déposée en un endroit où elle était sûre qu’on me trouverait.

– Pourquoi t’a-t-elle recherchée après tant de temps ?

– Parce qu’elle était mourante. D’après le docteur, il ne lui restait que quelques semaines à vivre. Alors, elle a voulu m’apprendre que j’étais la septième fille d’une septième fille. Pour que je sois préparée le jour où je verrais des morts. Elle était elle aussi la septième fille d’une septième fille, et personne ne l’avait prévenue de ce qui lui

arriverait. Elle a failli devenir folle. Elle voulait que je sache à quoi m'attendre.

– Moi, dis-je, je voyais les morts dès mon plus jeune âge. Tu as quinze ans, tu en avais donc douze quand ta mère t'a contactée. Et tu n'avais encore rien remarqué d'inhabituel ?

– J'entendais des chuchotements dans le noir ; une fois, j'ai senti le contact d'un doigt froid. Je mettais ça sur le compte de mon imagination. Ma mère m'a expliqué que ces phénomènes ne commençaient que vers treize ans. C'est peut-être différent pour un septième fils.

C'était une possibilité. Je devais pourtant être sûr. Si la mère était morte, je pouvais vérifier les dires de Jenny en interrogeant ses sœurs. Comme j'aurais aimé avoir quelqu'un pour me conseiller !

– Quel était le nom de ta mère, et où habitait-elle ? demandai-je.

– Elle ne me l'a pas dit.

Je lâchai un soupir exaspéré. Localiser les six autres filles serait comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Leur ancienne demeure aurait de nouveaux occupants, et les aînées auraient sans doute fondé leur propre famille.

Pouvais-je lui faire confiance ?

Je haussai les épaules : je finirais bien par le savoir. Si elle était vraiment la septième fille d'une septième fille, elle réussirait le test de la maison hantée. Là où des personnes ordinaires ne ressentent qu'un vague malaise, l'impression d'être observées ou perçoivent des bruits bizarres, le septième fils d'un septième fils est réellement confronté au surnaturel. Si Jenny avait reçu ce type de pouvoir, il en serait de même pour elle.

– Allons à Horshaw ! décidai-je. Tu vas passer le test que mon maître m'a imposé, et à ses autres apprentis avant moi.

– Je mentirais en disant que je n'attends que ça, soupira Jenny. Enfin, je ferai de mon mieux. Ce ne sera pas pire que d'être suspendue par les pieds dans l'ancre de cette bête, pendant qu'elle s'abreuvait de mon sang !

Sur ce point, elle avait raison. Cependant, dans l'arbre, elle était ligotée et incapable de s'enfuir. Et je devais d'abord vérifier qu'elle entendait effectivement les spectres. Après quoi, si elle partait en courant... On n'engage pas un apprenti qui détale au premier signe de danger.

La maison hantée



Je tendis mon sac à Jenny :

– À partir de maintenant, tu t'en chargeras. C'est l'une des premières tâches d'un apprenti.

J'étais tout à fait capable de porter mes affaires, mais je mettais mes pas dans ceux de mon maître, respectant ainsi la tradition qu'il tenait de son propre maître, Henry Horrocks.

Son sourire se changea en moue de dépit quand elle soupesa le sac.

– Qu'est-ce que tu as fourré là-dedans ? Une cuisinière en fonte ? Quand est-ce que j'aurai un bâton et un sac à moi ?

– Réussis le test, et je te donnerai un bâton provisoire, jusqu'à ce qu'on en taille un spécialement pour toi.

Non sans une certaine malice, j'ajoutai :

– Au fait, un épouvanteur se réserve le droit de donner un nouveau nom à son apprenti. J'en ai trois à te proposer : Lutin, Bouton-d'or ou Ortie ? Lequel préfères-tu ?

Elle ne répondit pas. Apparemment, elle n'appréciait pas mon

humour.

Je pris donc ma voix la plus ferme :

– Maintenant, suis-moi et ne lambine pas ! On a plusieurs miles à parcourir avant le coucher du soleil. Jenny me jeta un regard noir. Qu'on lui parle sur ce ton blessait sa fierté. Néanmoins, elle ne protesta pas. Je lui avais enjoint de « ne pas lambiner », et l'idée m'amusa, car c'était une des expressions préférées de John Gregory.

Jenny ne vit pas mon sourire. J'étais parti à vive allure, la laissant tituber sous le poids de mon sac plusieurs pas en arrière. Encore une de ces choses dont l'Épouvanteur était coutumier. Sans doute le faisait-il pour me montrer sa hâte, mais j'avais du mal à le suivre, chargé comme je l'étais !

J'avais agi ainsi presque sans y penser, me contentant d'appliquer les règles de mon maître. Il me faudrait maintenant trouver ma propre façon de faire.

C'était forcément difficile avec le premier apprenti. Après, cela me viendrait naturellement.

Du moins, je l'espérais !

Le soir tombait quand nous atteignîmes le village minier de Horshaw. J'avais adapté mon rythme de marche pour arriver au crépuscule. C'était certainement ce que John Gregory avait fait pour chacun de ses apprentis.

Un monceau de scories dominait le paysage, ainsi qu'une grande roue de bois cerclée de fer. Elle servait à contrôler la descente de la plateforme dans le puits qui conduisait les mineurs jusqu'aux galeries. Lorsque j'étais venu là avec mon maître, nous avions croisé l'équipe de nuit qui gravissait la colline. Les hommes s'étaient tus en voyant un épouvanteur et son apprenti, et avaient traversé la rue pour nous éviter.

Ce soir, les étroites voies pavées étaient désertes. Arrivés dans la partie basse de la ville, nous tournâmes dans une rue encore plus sinistre, où les fenêtres étaient brisées ou condamnées par des planches. L'endroit était tel que dans mon souvenir. Sauf qu'à l'époque, un panneau maintenu par un unique rivet rouillé indiquait *Watery Lane*. Il avait à présent disparu.

La dernière maison, accolée à l'entrepôt abandonné d'un marchand de grains, portait encore le numéro 13, cloué sur la porte.

– C'est là, dis-je en introduisant la clé dans la serrure.

Une fois entré, j'allumai une chandelle et la tendit à Jenny. Rien

n'avait changé dans la petite pièce. Elle était vide, à part un tas de paille sale sur le carrelage, près de la fenêtre. Des lambeaux de rideaux jaunis pendaient devant les carreaux, mêlés à d'épaisses toiles d'araignées.

Jenny déposa le sac sur le sol et regarda autour d'elle avec de grands yeux.

Soudain, un frisson me parcourut l'échine, m'avertissant qu'une créature de l'obscur était à proximité. Le spectre allait s'éveiller. Jenny serait-elle capable de le voir et de l'entendre ? Aurait-elle le courage d'affronter cette terrible entité ?

Je désignai une porte entrouverte :

– Là-bas, c'est la cuisine. Au fond à droite, un escalier de pierre mène à la cave.

Je me revoyais sur ces marches, m'efforçant d'être brave, me préparant au face-à-face avec ce qui m'attendait en bas, dans les ténèbres.

– Tu sauras l'heure qu'il est en entendant sonner la cloche de l'église, repris-je. Ce que tu as à faire est simple. Descends à la cave à minuit et affronte ce qui s'y trouve. Fais ça, Jenny, et je te prendrai comme apprentie pour un mois. Je mesurerai ainsi ton courage en présence de l'obscur. Tu as compris ?

Elle hocha la tête, la mine sombre. Elle frissonnait ; sa belle assurance l'avait abandonnée. Tremblait-elle de froid ou de peur, dans cette pièce glacée ? Sans doute les deux. Je ne me rappelais que trop bien la terreur que j'avais ressentie en me retrouvant seul ici ! Sa réaction était des plus naturelles.

Je me souvins alors d'une autre recommandation que l'Épouvanteur m'avait faite :

– N'ouvre la porte d'entrée à personne ! En aucun cas ! Quelle que soit l'insistance avec laquelle on frappe ! C'est important.

Le spectre qui marchait dans la rue était encore plus dangereux que les deux qui hantaient la maison. L'Épouvanteur me l'avait expliqué le lendemain. Il y avait autrefois au village une vieille femme, une « toqueuse », que les mineurs payaient pour qu'elle les réveille à l'heure de leur service en frappant à leur porte. Or, elle avait pris l'habitude de s'introduire dans les habitations pour voler. Un jour, une ménagère l'avait prise sur le fait. La vieille l'avait tuée d'un coup de couteau, et elle avait été pendue pour ce crime. Depuis, à la nuit tombée, son fantôme parcourait la rue, tâchant encore de pénétrer dans les demeures abandonnées.

Ce genre de spectre se nourrit de la peur qu'il inspire. Certes, il est

incapable de tuer. Mais si on se laisse aller à la terreur, il peut vous conduire au bord de la folie.

Jenny avait du caractère. J'étais sûr qu'elle résisterait à ce type de rencontre. J'espérais malgré tout qu'elle n'ouvrirait pas la porte.

– Autre chose, ajoutai-je. Veille à ce que la chandelle reste allumée !

La mienne s'était éteinte. Par chance, j'avais dans ma poche un briquet à amadou, cadeau de mon père le jour de mon départ avec l'Épouvanteur. Jenny, elle, risquait de se retrouver dans le noir. Aussi, dans un soudain mouvement de générosité, je tirai le briquet de mon sac et le lui donnai :

– Tiens, je te le prête. Prends-en soin ; c'est un cadeau de mon père, et j'y tiens beaucoup.

Puis, sans m'attarder davantage, je franchis le seuil, la laissant seule dans la maison hantée.

Je savais ce qu'il me restait à faire. Comme mon maître avec chacun de ses apprentis – ainsi qu'il me l'avait expliqué par la suite –, j'allais contourner le bâtiment, me glisser sans bruit dans la cuisine par la porte de derrière et gagner la cave.

C'est ce que je fis. Deux minutes plus tard, j'étais accroupi dans un coin, le dos appuyé à un tonneau. Il ne me restait qu'à attendre Jenny, qui devrait descendre à minuit. À cet instant, je me redresserais et lui annoncerais qu'elle avait réussi le test. Avant cela, elle devrait vivre quelques expériences fort éprouvantes.

La maison était hantée par des ombres, et non par des fantômes. Les manifestations n'étaient donc pas conscientes de ce qui les entourait. Elles n'étaient que les traces d'âmes en peine ayant laissé derrière elles une part d'elles-mêmes avant de partir vers la lumière. Elles rejouaient indéfiniment l'instant de leur vie qui les avait traumatisées – comme Jenny ne tarderait pas à le découvrir.

J'attendis. J'espérais que la fille aurait le bon sens de m'obéir et qu'elle n'ouvrirait pas la porte au spectre le plus dangereux. Moi, il avait essayé de me tromper en imitant la voix de ma mère, qu'il avait tirée de mon esprit. Les intonations étaient si parfaites que j'avais eu du mal à ignorer ses supplications. Je me demandais quelle voix le spectre utiliserait pour tromper Jenny. Sûrement celle d'un être cher à qui elle faisait confiance. J'étais sûr que si elle ouvrait la porte, elle se trouverait face à une vision d'horreur : une vieille femme, un couteau à la main et le meurtre dans les yeux.

Puis les ombres se manifestèrent.

Cela commença dans le fond de la cave, avec le bruit régulier d'une pelle s'enfonçant dans la terre dure. Le froid provoqué par l'approche

d'une créature de l'obscur s'intensifia. Je savais que ce devait être bien pire pour la fille, et je souhaitai vivement que tout soit vite terminé. Même si je n'avais pas peur, c'était très désagréable.

L'histoire de cette ombre était tragique. Un mineur, persuadé que sa femme fréquentait un autre homme en secret, était devenu fou de jalousie. Une nuit, dans un accès de rage, il lui avait fendu le crâne avec un bloc de charbon. Il avait ensuite creusé une fosse dans la cave. Le pire, c'est qu'elle n'était pas encore morte quand il l'avait mise en terre. Il l'avait enterrée vivante. Après quoi, il s'était suicidé.

C'était ce que j'entendais à présent, l'ombre du mineur creusant la tombe de sa femme. Si Jenny avait vraiment les pouvoirs qu'elle prétendait, elle devait l'entendre aussi, et c'était terrifiant.

John Gregory avait trouvé là un bon moyen de tester ses futurs apprentis. Car, à quoi aurait servi de former des garçons pendant des semaines pour qu'ils décampent à la première manifestation surnaturelle ? C'était un dur métier ; il fallait être fort pour l'entreprendre.

Soudain, le bruit de pelle cessa, et le silence qui emplît la cave sembla envahir la demeure. Puis des sons sourds retentirent : des bottes invisibles montaient les marches de pierre menant à la cuisine. L'ombre s'éloignait de moi.

Elle s'approchait de Jenny.

Une ombre tire ses forces de l'effroi qu'elle suscite. Plus Jenny aurait peur, plus la rencontre serait éprouvante.

Quelques instants plus tard, les lourdes bottes redescendirent l'escalier et traversèrent la cave, passant très près de l'endroit où j'étais accroupi.

J'entendis alors qu'on frappait à la porte de la rue. Cela dura longtemps. Jenny respecta ma consigne et ne répondit pas.

Quand la cloche de l'église sonna la demie de onze heures, l'ombre se remit à creuser. Or, cette fois, elle ne remonta pas l'escalier. J'en fus surpris. Cela signifiait que Jenny s'était comportée bravement. L'ombre, n'ayant trouvé aucune peur pour se nourrir, ne l'importunerait plus.

Le courage est indispensable au métier d'épouvanteur, et Jenny en avait à revendre. Du moins, si elle était réellement assez sensible pour éprouver l'horreur que produit la rencontre avec des ombres. La demi-heure suivante s'écoula lentement. Enfin, minuit sonna.

Je guettai les pas de Jenny dans l'escalier.

La maison resta silencieuse.

Peut-être s'était-elle endormie, et elle n'avait pas entendu l'heure sonner ? Sa terrible expérience aux mains du Kobalos l'avait épuisée. Je patientai donc. Trente minutes plus tard, je montai l'escalier.

La pièce de devant était vide, la porte de la rue grande ouverte.

Jenny avait fui dans la nuit.

Un type rare et particulier



Je partis à sa recherche. Elle n'avait pas pu aller bien loin.

Je remontai la rue principale en inspectant chaque ruelle, sur ma droite et sur ma gauche.

Le spectre de la vieille l'avait-il persuadée d'ouvrir la porte ? Je ne le pensais pas. Je l'avais mise en garde ; Jenny était intelligente, et elle aurait sûrement résisté, comme moi lorsque j'avais subi le test. Elle avait plutôt cédé à la panique et avait quitté les lieux en courant. Autrement dit, elle avait échoué.

Une heure plus tard, je contemplai le village depuis la pente herbeuse qui menait au terril. Rien ne bougeait. À part les sifflements du vent à travers la colline, tout était silencieux. Ceux qui ne travaillaient pas de nuit à la mine étaient au fond de leurs lits.

J'abandonnai et repartis dans la nuit vers Chipenden. Le doute m'assaillit aussitôt. En vérité, je n'étais pas prêt à former qui que ce soit. En dépit de mes années de pratique, avec un certain nombre de succès à mon actif, je n'étais encore guère plus qu'un apprenti. Il me faudrait au moins cinq ans de plus avant de posséder l'expérience et les connaissances nécessaires, et de savoir les transmettre.

De plus, Jenny était une fille, et je ne connaissais aucun précédent. Ce cas de figure serait problématique. Quel type de pouvoir pouvait bien posséder la septième fille d'une septième fille ? J'avais agi trop vite en m'engageant avec elle ; peut-être pour me racheter après l'avoir laissée entre les mains du Kobalos. Si elle savait se cacher et se rendre presque indétectable, quelle était sa résistance à la magie ? Était-elle réellement capable de voir les morts et de parler avec eux, ainsi qu'elle le prétendait ?

En vérité, j'étais partagé. Sans aucune preuve qu'elle soit vraiment la septième fille d'une septième fille, je m'étais pourtant attendu à ce qu'elle réussisse le test. Je m'étais fait à l'idée de la prendre comme apprentie. Je me sentais très seul. Certes, tel était le lot de tout épouvanteur ; mais depuis la mort de mon maître, j'en souffrais de plus en plus. Alice nous avait abandonnés pour partir définitivement vers l'obscur. J'aurais été heureux d'avoir quelqu'un avec qui habiter, avec qui travailler. Je me rappelais ce qu'Alice m'avait dit, au cours de ma première année d'apprentissage : « Un jour, Tom, cette maison nous appartiendra. Tu ne le sens pas ? »

Ma gorge se serra au souvenir de sa voix prononçant ces mots. Oui, la solitude était une chose terrible.

Quand Jenny m'avait dit son nom, j'étais resté stupéfait, ramené à cette vision du futur provoquée par le mage, à ce prénom ajouté sur le mur de ma chambre, à Chipenden.

Jenny.

Je repoussai cette pensée d'un haussement d'épaules. Aucune prédiction n'est parfaitement fiable. Chacun de nos pas, chacune de nos décisions, bonne ou mauvaise, modifie notre avenir.

Les pas de Jenny l'avaient emmenée dans la mauvaise direction, loin de la cave. Elle avait échoué au test, et son nom ne serait jamais gravé sur le mur.

Je me rappelai soudain avec dépit que la fille avait emporté mon briquet à amadou. Il n'était pas question que je le lui laisse ! Si elle ne revenait pas, c'est moi qui me rendrais à Grimsargh pour le récupérer.

Il ne se passa rien de notable pendant deux jours. Personne ne tira la cloche au carrefour des saules. Aussi, en attendant le retour de

Grimalkin, je m'occupai à mes tâches habituelles. Je m'entraînai de longues heures avec la chaîne et le bâton, bien décidé à retrouver mon meilleur niveau, et me vengeant sur la souche du jardin de la déception que m'avait causée Jenny.

Je me replongeai aussi dans les notes prises par l'Épouvanteur, au cas où j'aurais manqué quelque allusion aux Kobalos. Je ne découvris qu'un court chapitre dans le Bestiaire, mais cela me réconfortait de lire les mots de mon maître ; il me semblait entendre sa voix dans ma tête.

John Gregory avait rédigé et illustré cet ouvrage de sa main. Je lus enfin ses phrases de conclusion, où il rappelait la destruction de sa chère bibliothèque, ce précieux héritage laissé par les épouvanteurs du passé à ceux de l'avenir.

Depuis, j'ai eu le temps de repenser à tous ces évènements ; je me sens empli d'une force et d'une détermination nouvelles. Mon combat contre l'obscur continue. Un jour, je reconstituerai ma bibliothèque, et ce livre, mon Bestiaire, sera le premier à être replacé sur ses étagères.

*John Gregory
de Chipenden*

Avant d'être tué dans la bataille, mon maître avait tenu sa promesse. Il avait rebâti sa maison et sa bibliothèque. Malheureusement, peu de livres précieux garnissaient à présent les étagères. Cette tâche serait la mienne. Pendant les années où je combattrais l'obscur en tant qu'épouvanteur, je m'efforcerais de reconstituer la bibliothèque de Chipenden.

Ce fut à l'aube du troisième jour après la disparition de Jenny que Grimalkin se présenta. J'entendis son appel et la rejoignis à la lisière du jardin, prévenant le gobelin qu'elle était là avec ma permission.

Elle était arrivée à cheval, et après avoir ôté une grosse enveloppe de son sac de selle, elle laissa sa monture paître dans le jardin ouest. Elle me salua brièvement, et nous marchâmes vers la maison en silence.

La tueuse était telle que je l'avais toujours connue. Les fourreaux accrochés aux lanières de cuir entrecroisées autour de son corps contenaient ses nombreuses lames. Sa robe était tachée de sang, et je

doutais que ce soit le sien.

– Votre jambe vous cause des problèmes ? m'enquis-je.

Elle avait souffert d'une terrible fracture, suite à une attaque des serveurs du Malin. L'os avait été consolidé par une broche en argent qui, en lui rendant ses forces, lui causait une douleur perpétuelle.

– Pourquoi cette question ?

– Le cheval, dis-je. Autrefois, vous circuliez en marchant ou en courant.

Elle secoua la tête :

– Ma jambe fonctionne comme avant, même si elle me fait mal. J'ai pris un cheval parce qu'il m'a fallu couvrir de longues distances à grande vitesse.

J'acquiesçai de la tête, curieux de savoir où ses voyages avaient pu l'emmener. À mon grand regret, elle ne s'étendit pas sur ce point. Ses occupations de tueuse ne regardaient qu'elle.

Je la fis entrer dans la cuisine :

– Vous avez faim ?

– Un peu d'eau me suffira.

Je lui servis un grand verre, qu'elle avala d'un trait.

– Tu as enterré la créature ? demanda-t-elle.

– Non. J'ai pensé que vous souhaiteriez la voir. Je l'ai laissée dans son repaire.

– Tu as bien fait. Elle doit puer, à présent. Je veux tout de même l'examiner. C'est loin ?

– À quarante-cinq minutes de marche.

– Alors, ne perdons pas de temps. Comment l'as-tu tuée ?

– Avec l'épée que vous m'avez donnée. La bête dispose d'une magie puissante. Comme elle peut changer de taille, elle s'est libérée de ma chaîne en rétrécissant. Je me suis trouvé sans défense, et elle m'a paralysé. Ayant réussi à m'échapper, j'ai couru jusqu'ici pour prendre l'épée.

– Tu l'as sortie de la tombe de John Gregory ?

– Je n'avais pas le choix, reconnus-je, la tête basse. La créature tenait une fille captive et buvait son sang. Elle aurait fini par la tuer.

– Tu as donc eu besoin de l'épée pour survivre... Ce que tu me décris m'évoque une espèce particulière de Kobalos. Tu vois, c'était idiot d'enterrer cette épée ! J'attendais mieux de toi.

Je n'avais rien à dire pour ma défense. Elle avait raison.

– S’il s’agit de la créature à laquelle je pense, reprit Grimalkin, tu as eu de la chance de t’en tirer, même avec l’épée.

– Vous la connaissez ?

– Peut-être. Je ne tarderai pas à le savoir.

Déposant la grosse enveloppe sur la table, elle poursuivit :

– Tiens ! Voici la copie d’un document que ton maître avait autrefois en sa possession. C’est un glossaire des Kobalos, établi par un ancien épouvanteur appelé Nicholas Browne. Je te conseille de l’étudier attentivement.

Je connaissais ce nom. John Gregory le citait dans une note de son Bestiaire. C’est de lui qu’il tenait ses informations sur ce peuple étrange.

– Où avez-vous trouvé ces papiers ?

– Je suis tombée dessus au cours de mes recherches dans les pays du Nord, à la frontière des terres des Kobalos. Ces gens possédaient dans leurs archives une étude de leurs anciens ennemis, une description succincte mais fort utile de leurs coutumes. C’est un bon début. On y ajoutera nos propres données quand on en aura appris davantage.

Je remarquai ce « on ». Elle semblait considérer comme acquis que je me joindrais à elle dans son entreprise.

Comme je prenais l’enveloppe, elle secoua la tête :

– Tu étudieras ça plus tard. Allons plutôt explorer l’ancre de cette bête.

Je ne m’encombrai pas de mon bâton. En compagnie de Grimalkin, je n’en aurais pas besoin. À la place, je pris une pelle dans l’appentis et la portai sur mon épaule.

Tout en marchant, je racontai l’histoire en détail : la mort des trois filles, la rencontre avec Jenny qui savait où vivait la créature. Puis notre capture, mon évasion, mon retour avec l’épée juste à temps pour sauver la fille. En revanche, je ne lui dis rien de mon intention de prendre Jenny comme apprentie ni de sa fuite de la maison hantée. C’était un autre sujet.

Nous arrivâmes enfin devant l’énorme chêne. De loin, on entendait déjà le bourdonnement des mouches. Le bruit s’intensifia quand nous pénétrâmes dans le tronc. De grosses mouches bleues couraient sur le cadavre, et sa face grouillait d’asticots. La puanteur était telle que nous dûmes nous boucher le nez.

Grimalkin marmonna une formule, et le bourdonnement cessa. L’essaim de mouches s’affaissa sur le sol, tué par sa magie. Débarrassant le visage de la créature des insectes morts, elle l’examina

longuement.

– Que devrais-je faire si je capture une autre de ces entités ? demandai-je, brisant le silence. L'enfermer dans une fosse, comme une sorcière ?

– Tue-la à la première occasion ! décréta la tueuse. Le plus sage serait de lui trancher la langue et de lui coudre les lèvres pour faire bonne mesure. Ces créatures usent d'une magie redoutable. Changer de taille, par exemple, leur est naturel, elles n'ont pas besoin d'utiliser un sort. Et il leur suffit de te souffler au visage pour te rendre inconscient ou annihiler ta volonté.

– Oui, je l'ai appris à mes dépens, soupirai-je.

– Il s'agit d'un type rare et particulier de mage kobalos, reprit Grimalkin. J'en ai rencontré un, dans le Nord. Je suppose que celui-ci est un jeune, qui n'a pas terminé son noviciat, la première étape de leur formation. Néanmoins, garde-toi de les sous-estimer ! Ils sont extrêmement dangereux. Celui que j'ai connu s'appelait Sliter, et c'était un formidable guerrier. Lui, tu ne l'aurais pas tué aussi facilement. Je doute même que tu auras survécu à la rencontre.

À cette remarque, je me rembrunis.

Saisissant le mage kobalos par les cheveux, elle le tira à l'extérieur et le lâcha à quatre-vingts pas de l'arbre, assez loin des racines :

– Il sera aussi bien ici qu'ailleurs !

Puis elle m'ordonna :

– Toi, tu creuses la tombe. Moi, je vais examiner cette curieuse demeure. Mets la bête dans le trou, et attends pour le reboucher.

– Vous cherchez quelque chose en particulier ?

– Tout ce que je pourrai apprendre sur nos ennemis.

Le glossaire de Nicholas Browne



Ayant creusé une fosse et jeté le cadavre dedans, j'appuyai ma bêche contre le tronc de l'arbre et y pénétrai de nouveau. Grimalkin avait ôté le couvercle d'un bocal et reniflait son contenu, une espèce de gelée verdâtre parsemée de particules grises.

– Quelque chose d'intéressant ? demandai-je.

– Ce qui se trouve ici dépasse le plus souvent mes connaissances. Cette matière verte, par exemple, sert probablement à conserver des parcelles de tissu vivant. De quelle créature sont-elles tirées, et pourquoi sont-elles stockées, je n'en ai aucune idée. J'avais l'intention de reprendre dès demain la route du Nord, mais on a mis la main sur un trésor. Je vais rester ici le temps nécessaire – des jours ou des semaines s'il le faut – pour en tirer le maximum d'informations.

J'approuvai de la tête :

– Après avoir rebouché la fosse, je retournerai à la maison. Si vous

desirez prendre un repas, vous serez toujours la bienvenue à ma table. Quoi qu'il en soit, faites-moi signe avant de repartir. J'aimerais que vous me disiez ce que vous aurez appris.

– Je m'occuperai de la fosse, déclara Grimalkin. Je veux d'abord examiner le corps. Quant à mes découvertes, tu sauras ce que tu auras besoin de savoir. Même si tu es encore réticent à une alliance pour contrer une éventuelle attaque des Kobalos, tu as fait avancer notre cause de façon significative en m'amenant ici.

– Qui sont vos alliés ?

– Les sorcières de Pendle se joindront à moi pour faire face à la menace que j'ai vue par scrutation. Les peuples du Nord, de l'autre côté de la mer, ont déjà combattu les Kobalos. Eux aussi seront nos alliés. La période est critique. La naissance de Talkus, le dieu des Kobalos, a triplé le pouvoir de leurs mages et donné le signal de la guerre. Un de ces jours, ils sortiront en horde de leur cité, Valkarky, pour s'attaquer aux humains, en commençant par les pays qui bordent leur frontière.

– Ce mage était-il un espion ? demandai-je en désignant le corps.

– C'est plus que probable. Un mage installé sur une haizda – un territoire qu'il s'est approprié – vit généralement seul, à l'écart de ses congénères. Malgré tout, je ne m'attendais pas à en rencontrer un si loin dans le Sud.

Sur ces mots, nous nous séparâmes, et je repris la route de Chipenden. Une remarque de Grimalkin me laissait songeur, pour ne pas dire plus.

Tu sauras ce que tu auras besoin de savoir...

Cela signifiait qu'elle garderait pour elle les autres informations. Pourquoi ? Parce qu'il s'agissait de connaissances en magie noire qui augmenteraient ses propres forces ? Nous avons été proches, autrefois. En refusant de me joindre à sa quête pour détruire les Kobalos, l'année précédente, j'avais creusé un fossé entre nous. Je ne devais pas oublier qu'elle était d'abord une sorcière. En dépit de notre passé commun, nous n'étions pas des alliés naturels. Une autre pensée me tourmentait. Grimalkin avait visité Valkarky, la cité des Kobalos ; elle avait déjà une bonne connaissance de nos ennemis. Je m'étais peut-être désintéressé de la confrontation à venir un peu trop légèrement. Mon maître, lui, n'aurait-il pas tout laissé pour accompagner Grimalkin ?

De retour à la maison, je sortis le document rédigé par Nicholas Browne de son enveloppe.

Ce dictionnaire de la langue des Kobalos révélait beaucoup

d'éléments sur leur magie et leur culture. Je le parcourus avec intérêt. Mon maître en avait lu jadis une copie, qu'il avait estimée peu fiable. Il n'en faisait qu'une brève allusion dans son Bestiaire.

Je décidai d'en faire un double. Le texte n'était pas très long, ça ne me prendrait qu'une heure ou deux. Je pourrais en conserver ainsi un exemplaire dans la bibliothèque et travailler sur l'autre.

Je laissai des espaces dans ma version, de façon à pouvoir intégrer des éléments nouveaux ainsi que des commentaires, si les définitions de Browne nécessitaient des ajouts ou des corrections.

Ce travail terminé, je relus l'ensemble attentivement, du début à la fin.

Je revins alors sur l'article « Mages ».

Mages : les humains ont plusieurs sortes de mages ; il en est de même pour les Kobalos, bien que, pour un étranger, il soit difficile de les décrire, de les classer et de mesurer leurs pouvoirs. Le rang le plus élevé est sans conteste celui de Haut Mage. Les mages de haizda n'entrent pas dans cette hiérarchie, car ils vivent sur leurs propres territoires, loin de Valkarky.

Browne ne savait apparemment pas grand-chose sur les mages de haizda. Il ne me restait qu'à espérer que Grimalkin comblerait notre ignorance, au cas où j'en rencontrerais un autre. En tout cas, il était exclu d'affronter ce genre de créature sans la Lame-Étoile. Et l'idée qu'il existait beaucoup d'autres types de pouvoirs magiques n'avait rien de rassurant. Les Kobalos m'apparaissaient de plus en plus redoutables.

Je lus ensuite l'article « Boska ».

Boska : souffle d'un mage kobalos utilisé pour provoquer une brusque perte de conscience, la paralysie ou la terreur chez une victime humaine. Les mages varient les effets de la boska en modifiant la composition chimique de leur haleine. Elle peut aussi influencer sur le comportement d'un animal.

Je décidai d'entamer ici mes mises à jour en ajoutant mes propres observations.

Note : j'en ai été victime. J'ai été vidé de mes forces. Mais j'avais été pris par surprise. Il est prudent de ne jamais laisser un mage de haizda s'approcher trop près. Une écharpe sur la bouche et le nez ou des boules de cire dans les narines feraient peut-être des protections suffisantes. Tom Ward

Le lendemain, je me remis à mes activités coutumières, rongé par l'impatience. En dehors des trois spectres dont je m'étais occupé, suite à l'incursion du mage, il ne s'était rien passé ces derniers mois. Depuis la bataille de la Pierre des Ward qui avait entraîné la destruction du Malin, l'obscur accordait au Comté une tranquillité inhabituelle. Cependant, le dieu Talkus était né, et les Kobalos s'apprêtaient à partir en guerre pour nous anéantir. Voilà ce qui obsédait Grimalkin. Je doutais qu'elle ait poursuivi sa tâche de tueuse des Malkin : elle avait désormais à combattre d'autres ennemis que ceux de son clan ! Elle avait voyagé, rassemblé des informations sur les Kobalos ; elle examinait à présent l'ancre du mage mort. Je me réjouissais d'avoir apporté ma contribution sans cesser de m'interroger : devais-je ou non me mêler de cette affaire ?

En tant qu'Épouvanteur de Chipenden, aucune tâche urgente ne m'attendait, et je me sentais désœuvré. Je décidai donc de me rendre à Grimsargh et de réclamer mon briquet à Jenny. Cet objet qui représentait l'ultime lien avec mon père m'avait tiré plus d'une fois de situations périlleuses.

J'avais espéré encore un peu de chaleur et de soleil avant l'arrivée de l'hiver. Or, il faisait déjà froid pour cette période de l'année. Par chance, le temps était sec, et je me mis en route d'un bon pas.

Quand j'arrivai en vue de la ferme des Calder, Jenny en sortit et referma la porte derrière elle. À croire qu'elle m'attendait. M'avait-elle guetté derrière les rideaux ?

Elle vint vers moi et me tendit le briquet d'un air penaud, en évitant mon regard :

– Je suppose que tu viens chercher ça.

– Tout juste, répondis-je sèchement. Cet objet a pour moi une grande valeur sentimentale. C'est le dernier cadeau que mon père m'a fait avant sa mort.

Je le rangeai soigneusement dans mon sac avant de poursuivre :

- Pourquoi t'es-tu enfuie de la maison hantée ?
- Qu'est-ce que ça peut te faire ? lâcha-t-elle, amère.
- Je pensais que tu montrerais devant des spectres la même bravoure que face à la bête.
- Je n'avais pas le choix, j'étais sa prisonnière.
- Pas dans l'arbre, avant ! Tu as pris le risque de la suivre, tu as découvert son antre.

Elle haussa les épaules :

- À ce moment-là, j'ignorais à quel point la créature était dangereuse.

- Ah oui ? Tu savais qu'elle avait tué trois filles. Tu aurais pu être sa prochaine victime, et tu as persisté ?

- J'avais très peur. J'étais réellement terrifiée. C'était une tueuse, et je devinais qu'elle était très puissante. Je me suis obligée à le faire pour te persuader de me prendre comme apprentie.

- Et au moment où tu allais réussir, tu t'es enfuie de la maison hantée ? Tu as vraiment eu peur au point d'abandonner ton rêve ? Je me rappelle ma propre expérience en ces lieux. Moi aussi, j'étais terrifié. Pourtant, en aucun cas je n'aurais pris la fuite. J'aurais déçu ma mère, qui croyait en moi et voulait que je sois formé par John Gregory. J'ai affronté ma peur et je l'ai repoussée. Tu aurais pu en faire autant. Est-ce au moment où l'ombre est montée de la cave que tu es partie en courant ?

Jenny hocha la tête, et une larme coula le long de sa joue.

- Tu n'as pas combattu ta peur ? insistai-je sévèrement.

Elle se détourna, pas assez vite pour me cacher ses larmes.

- Pourquoi cette fuite ? Il doit y avoir une autre raison. Allons, Jenny, dis-moi tout !

Je me sentais soudain navré pour elle. Elle avait rêvé de devenir épouvanteur, et je comprenais sa souffrance d'avoir échoué à la première difficulté.

- Oui, j'avais peur, dit-elle, sans me faire face. Mais ce n'est pas pour ça que je me suis enfuie. C'est à cause de l'angoisse du mineur et de sa femme. Je savais exactement ce qu'ils ressentaient. Il l'avait tuée parce qu'il était fou de jalousie, et il l'avait aussitôt regretté. Il souffrait comme un damné en l'enterrant parce qu'il l'aimait profondément. Et il l'avait perdue à jamais. Quant à elle, paralysée et encore consciente, elle gisait là dans la terreur d'être enterrée vivante. Et le plus terrible, c'était qu'elle l'aimait aussi. Elle l'aimait autant qu'il l'aimait. Et elle n'avait pas été infidèle. Je vivais chaque instant

de son angoisse mortelle. Elle a été déposée vivante dans la fosse, elle a vu son propre mari jeter la terre sur elle jusqu'à ce que l'obscurité l'enveloppe et qu'elle ne puisse plus respirer... Vois-tu, c'est un de mes dons en tant que septième fille d'une septième fille. Je ressens une puissante empathie pour les autres. Je partage parfois leurs émotions si violemment qu'elles deviennent les miennes. Voilà pourquoi je me suis enfuie. Je ne supportais plus de rester près de ce mineur et de sa femme. Quand il est arrivé en haut des escaliers, j'ai dû quitter la maison.

Elle semblait parler avec son cœur, et mon instinct me disait qu'elle ne mentait pas. J'étais impressionné. L'empathie était une qualité très utile pour un apprenti épouvanteur. Elle avait partagé les tourments de ces ombres, ce que j'aurais été incapable de faire.

– Retourne-toi ! dis-je.

Elle obéit, les yeux gonflés, les joues trempées de larmes.

Je lui tendis mon sac :

– Porte ça ! C'est un des avantages d'être le maître : on n'a pas à se charger de son propre sac ! Voilà à quoi sert un apprenti.

Elle me fixa, la mine ahurie :

– Tu me donnes une autre chance ?

– Oui, une seconde chance. La dernière.

Il me restait néanmoins à évaluer ses vraies capacités. L'Épouvanteur imposait à tous ses apprentis le test de la maison hantée. Moi, j'en utiliserais un autre.

Le test de Tom Ward



Ainsi, ce n'était pas la manifestation des ombres de Watery Lane que Jenny n'avait pas supportée, mais son empathie envers elles. Saurait-elle surmonter la violence de ses émotions face à d'autres spectres ? Car je ne pourrais la prendre comme apprentie qu'à cette condition. Affronter les morts était une partie importante de notre travail.

Une guerre civile avait fait rage dans le Comté, autrefois, et l'armée victorieuse avait pendu des soldats sur une hauteur connue depuis sous le nom de colline du Pendu. Ses pentes commençaient à la lisière nord de la ferme où j'avais grandi. Lorsque les ombres y étaient particulièrement actives, je les entendais gémir en tournoyant au bout de leurs cordes. Ces phénomènes troublaient parfois le sommeil de mes frères ; sauf celui de l'aîné, Jack, qui a toujours dormi comme une souche.

Jack est l'être le plus réfractaire au surnaturel que je connaisse. Néanmoins, il refusait de se rendre dans ce pâturage quand ces manifestations se produisaient. Comme quoi chacun possède une certaine forme de sensibilité à l'obscur.

Que Jenny ait perçu la présence des ombres dans la maison hantée

ne lui donnait pas forcément les qualités requises pour devenir mon apprentie. Elle devait aussi prouver son courage. Sa soi-disant empathie n'était peut-être qu'une excuse, et c'était la peur qui l'avait fait fuir. Ce point restait à vérifier.

J'allais donc la confronter aux ombres de la colline du Pendu.

Nous y arrivâmes par la route du nord et pénétrâmes dans la demi-obscurité du sous-bois. Plus nous montions, plus le froid s'intensifiait, ce froid particulier annonçant la proximité de créatures de l'obscur.

Jenny y était-elle sensible ?

– Ça va ? demandai-je, comme nous arrivions au sommet.

– Je suis gelée...

Je ne fis aucun commentaire.

J'entendis les branches craquer et grincer avant de les voir. Les soldats morts étaient pendus aux branches, juste au-dessous de nous, encore bottés et vêtus de leurs uniformes. Certains se balançaient, inertes, le cou brisé et les yeux exorbités. D'autres lançaient des coups de pied, secoués de soubresauts. Ils étaient jeunes, à peine plus âgés que moi. Avec leurs mains liées dans le dos, ils offraient un spectacle pitoyable.

À mesure que nous approchions, la nature elle-même paraissait changée. Les branches nues avaient perdu leurs feuilles. Ce que je voyais appartenait au passé.

Le premier matin de mon apprentissage, à peine avais-je quitté la ferme que mon maître m'avait mené tout droit sur cette colline. Nous aurions pu prendre une autre route, mais il avait choisi celle-ci. Il voulait que ma première confrontation avec l'obscur ait lieu près de chez moi, que je me mesure à un phénomène qui m'avait terrorisé toute mon enfance.

Il m'avait conduit jusqu'à l'un des pendus. J'entendais encore sa voix dans ma tête, aussi claire que s'il s'était tenu à mes côtés :

Tu n'as aucune raison d'avoir peur. Il n'y a rien là qui puisse te faire du mal. Concentre-toi sur lui, pas sur toi. Qu'a-t-il éprouvé ? Quelle a été sa plus grande souffrance ?

Son conseil était judicieux. Je m'étais senti plus triste qu'effrayé. Et les ombres s'étaient effacées.

M'étant arrêté, j'interrogeai Jenny :

– Que vois-tu ?

– Deux soldats pendus aux arbres, murmura-t-elle. Ils sont si jeunes ! Bien trop jeunes pour faire la guerre ! Ce n'est pas juste.

– Tu as peur ?

– Oui... Non... Je suis plus triste qu’effrayée. Ils ne méritaient pas une telle mort.

– Tu vois celui-ci ?

Je désignai un garçon qui ne devait pas avoir plus de quinze ans. Il aspirait désespérément un peu d’air, la bouche ouverte, les yeux lui sortant de la tête.

– Va ! poursuivis-je. Je veux que tu t’approches assez près pour le toucher en étendant la main.

Jenny hocha la tête et s’avança, bien que chaque pas lui ait visiblement coûté. Je l’accompagnai.

– Il s’appelle George, déclara-t-elle soudain. Il n’a que quatorze ans. Il a menti sur son âge pour être enrôlé. À présent, il est terrifié et il souffre atrocement. Mais quelque chose ne va pas, on dirait qu’il n’est pas vraiment ici. L’horreur d’être pendu l’a peut-être rendu fou... Arrête ça, je t’en supplie ! Envoie-le dans la lumière !

J’étais stupéfait. Mon maître m’avait simplement demandé *d’imaginer* ce que ce serait d’être à la place d’un soldat mort. En m’identifiant à lui, j’avais surmonté ma peur. Cette fille, elle, semblait *savoir* ce qu’il ressentait, comme si elle lisait en lui. Et ça me dépassait.

– Ce n’est pas un fantôme, Jenny, c’est une ombre, repris-je doucement. Il est déjà presque entièrement parti dans la lumière. Ce que tu perçois n’est qu’un fragment de sa conscience, demeuré ici pour hanter la colline avec les autres. Les ombres sont la trace d’un esprit qui a connu une terrible souffrance ou commis des actes dont il ne supporte pas le souvenir, comme le mineur qui avait tué sa femme. Tu comprends ?

Elle acquiesça, et les ombres commencèrent à s’effacer. Presque aussitôt, les branches retrouvèrent leur feuillage. Jenny s’était comportée bravement. Elle n’avait pas pris la fuite.

Je lui souris.

– J’ai réussi le test, alors ? demanda-t-elle.

– Tu as réussi, ça ne fait aucun doute. Autant que je le sache, John Gregory ne conservait pas un apprenti qui avait échoué à l’épreuve de la maison hantée. Mais j’ai le droit d’agir selon mes propres règles. Pour lui, c’était une procédure de routine pour mesurer le courage d’un garçon. Et je crois que tu m’as dit la vérité : ce n’est pas la peur qui t’a fait fuir. Je te garde donc, au moins pour quelque temps. Si je me trompe, tout ce que je risque c’est de te voir déguerpir à la première occasion !

– Ça n'arrivera pas. Mais, une autre fois, si ce que j'éprouve est intolérable, je te préviendrai.

J'approuvai d'un hochement de tête.

– Alors, tu me prends comme apprentie ? C'est officiel ? Bien que je ne sois pas un garçon ?

– C'est officiel. À ma connaissance, tu seras la première fille à recevoir l'enseignement d'un épouvanteur. Voilà qui fait de toi une personne très spéciale ! L'image de mon défunt maître me revint en mémoire. Je l'imaginai secouant la tête d'un air désapprobateur. Lui, il n'aurait jamais accepté de former une fille.

– Mes parents, reprit-elle, ils ne te donneront pas un sou.

Je haussai les épaules.

– Ça t'est égal ?

En vérité, je n'avais pas vraiment de réponse à cette question. Travailler comme épouvanteur ne ferait pas de moi un homme riche. Tirer de l'argent de certaines personnes était plus difficile que faire saigner une pierre. C'était néanmoins un métier stable, qui permettait de manger à sa faim. Aussi, peu m'importait que les parents adoptifs de Jenny me payent ou non.

Seulement, je ne cessais de me comparer à mon maître. John Gregory, lui, n'aurait jamais accepté ça. En cédant devant les Calder, je me sentais affaibli, ce qui me troublait. J'écartai cette pensée d'un geste de la main. J'avais des affaires autrement plus sérieuses à régler.

– Tant pis, déclarai-je. L'argent n'est pas très important. Tout ce qui compte, maintenant, c'est de faire de toi un bon épouvanteur. J'aimerais que tu rencontres ma famille. Elle habite une ferme de l'autre côté de cette colline.

– Je parie que ton père et ta mère sont plus gentils que les miens !

– Ils sont morts tous les deux. C'est mon frère aîné, Jack, qui s'occupe de la ferme avec sa femme, Ellie. Ils ont une fille qui s'appelle Mary, et un garçon nouveau-né. Un autre de mes frères vit avec eux. James est forgeron, il a installé sa forge à la ferme.

– Qu'est-ce qui a abattu tous ces arbres ? s'étonna Jenny en désignant l'énorme tranchée ouverte le long de la pente. Une tempête ?

– Bien pire qu'une tempête ! Je te raconterai ça un jour. Ce sera une page de ton apprentissage.

Les arbres avaient été balayés par le Malin, qui me poursuivait, et j'avais trouvé refuge à la ferme. J'avais beaucoup de choses à dire à Jenny, mais la plupart pouvaient attendre.

Mon propre apprentissage s'était achevé abruptement. J'espérais qu'elle profiterait de ses cinq années. Et que je serais un maître à la hauteur.

Le rosier grimpant de maman poussait toujours contre le mur de la ferme ; ses fleurs rouges étaient déjà noircies par le gel. Habituellement, ça n'arrivait pas avant octobre.

Ellie apparut sur le seuil, s'essuyant les mains sur son tablier. Son visage s'éclaira et elle me serra dans ses bras :

– Oh, Tom ! Quel plaisir de te voir !

– Je suis heureux de te voir aussi, Ellie, dis-je. Je te présente Jenny, mon premier apprenti.

Ellie marqua sa surprise. Elle embrassa tout de même Jenny en souriant.

La petite Marie courut vers moi :

– Oncle Tom ! Oncle Tom ! Tu es venu tuer un autre gob ?

Sa question me fit rire :

– Pas cette fois, Marie !

Par « gob », la fillette désignait un gobelin. Lors de ma dernière visite, la façon dont j'avais chassé un dangereux lance-cailloux l'avait beaucoup intéressée.

– Venez voir le petit, nous invita Ellie.

Elle nous fit entrer dans la cuisine et nous conduisit à l'étage.

– Voici Matthew, dit-elle en sortant le bébé de son berceau. Jack est tellement heureux d'avoir un fils !

Si mon frère adorait sa fille, il avait toujours espéré avoir un garçon, qui l'aiderait un jour aux rudes tâches de la ferme, plus rudes encore lorsqu'on se fait vieux. Et le premier fils héritait de la ferme. Les suivants devaient faire un autre métier. Mon père craignait de ne pas trouver d'apprentissage pour son septième rejeton. Mais ma mère était intervenue. Elle avait toujours su que je deviendrais épouvanteur.

– Tu veux le prendre, Tom ?

Ellie remarqua mon bref mouvement de recul, car elle rit :

– Il ne se cassera pas, tu sais ! Les bébés ne sont pas fragiles.

Elle avait raison. Porter un bébé me rend toujours nerveux : ils sont si petits, leur tête ballotte. Certes, à quelques mois, Matthew était plus costaud que sa sœur quand je l'avais vue pour la première fois – elle n'avait que six jours. Je tins donc l'enfant dans mes bras un moment. Il me fixait de ses grands yeux bleus en émettant des gargouillements.

– Je peux le prendre, s'il vous plaît ? demanda Jenny.

– Bien sûr, chérie !

Ellie me retira le bébé pour le lui tendre.

– Où est Jack ? m'enquis-je.

– On est vendredi. Il est parti à Topley avec James.

Évidemment. C'était jour de marché. J'avais quitté la ferme depuis si longtemps que j'avais oublié ces rituels. Pourtant, l'expédition du vendredi matin après la traite avait fait partie de ma vie. Quoi qu'il en soit, ils seraient de retour avant midi. J'avais hâte qu'ils reviennent.

Nous nous rassemblâmes autour de la grande table pour le repas. Jack présidait. Ellie était assise à sa gauche, Marie sur une chaise haute près de sa mère, Jenny en face de moi. En bout de table, James, mon robuste forgeron de frère, se penchait déjà sur une énorme assiettée de ragoût.

Posant ses couverts, Jack regarda Jenny en fronçant ses sourcils broussailleux :

– Ce que je ne comprends pas, c'est ce qui pousse une jeune fille comme toi à se lancer dans un métier aussi dangereux. Ne devrais-tu pas trouver plutôt un gentil garçon et fonder une famille ?

– Oh, Jack, protesta Ellie, laisse Jenny tranquille ! Les femmes sont aussi bonnes que les hommes à des tas de métiers, et parfois meilleures ! Tu oublies que Tom vient en aide à quantité de gens et leur permet de vivre autrement que dans la peur. Une femme convient parfaitement à cette tâche !

– Moi aussi, je veux être épouvanteur ! s'écria la petite Marie. Je veux parler aux gobs !

Tout le monde éclata de rire, et je remerciai Ellie du regard. Leur vie avait été plus d'une fois menacée à cause de moi. C'était gentil à elle de parler ainsi de mon travail. Malgré tout, elle appréciait ce que je faisais.

– Pourquoi ne pas laisser cette demoiselle s'expliquer ? reprit Jack en saucant son assiette avec un morceau de pain.

– Une femme doit faire son chemin dans le monde aussi bien qu'un homme, déclara Jenny sans quitter Jack des yeux. Et il n'y a pas tant de professions qui lui permettront de gagner son pain. J'ai certaines dispositions, comme Tom, qui me rendent apte à ce type de tâche. Certes, j'aimerais avoir des enfants un jour. Mais ça n'empêche pas de travailler. Votre mère a élevé sept fils tout en étant guérisseuse et sage-femme, sans doute la meilleure du Comté. J'espère faire comme

elle.

Une fois de plus, les propos de Jenny me laissèrent pantois. Elle avait dû mener son enquête. Ou peut-être maman s'était-elle rendue dans son village ? Elle était connue et respectée dans toute la région.

Cette évocation nous rappelait son absence à la table familiale. Elle nous manquait terriblement.

Ce fut James qui rompit le silence :

– C'est un travail d'épouvanteur qui t'amène par ici, Tom ?

– Non, je passai dans le coin et j'en ai profité pour vous rendre visite. Vous avez entendu parler de problèmes, récemment ? De personnes disparues ?

Je ne voulais pas les alarmer, mais je craignais que d'autres mages kobalos se soient introduits dans le Comté.

Ces questions me valurent un regard noir de Jack. Mécontent que j'évoque ces sujets devant Ellie, il répondit sèchement :

– Il n'est rien arrivé de fâcheux, dernièrement.

– Ma forge attire des clients d'un peu partout, enchaîna James, et je suis au courant des moindres commérages. Je n'ai pas eu vent de quoi que ce soit. La seule chose qui tourmente les gens n'a rien à voir avec l'obscur : c'est le froid ! L'hiver est en avance, et il s'annonce rigoureux.

Il haussa les épaules :

– Simple caprice de Mère Nature ! Un épouvanteur n'y peut pas grand-chose.

J'approuvai d'un signe de tête, malgré un sombre pressentiment. Jusqu'alors, je n'avais guère prêté attention à ces frimas précoces. Mais je me rappelai soudain que les Kobalos venaient d'une terre de neige et de glace, très loin au nord. Ces conditions leur étaient favorables. Leur dieu, Talkus, était né, et son pouvoir allait grandir, renforçant celui de leurs mages. Était-ce leur magie qui modifiait le climat ?

Nous reprîmes la route de Chipenden l'après-midi même. Ellie nous accompagna jusqu'au portail.

– J'étais heureuse de te revoir, Tom, et de faire ta connaissance, Jenny, s'exclama-t-elle. Je te souhaite bon succès dans tes nouvelles activités. Tom a bien fait de te prendre comme apprentie ; c'est une sage décision.

Jenny eut un sourire qui lui étira la bouche d'une oreille à l'autre.

Sur ces mots, nous nous dirigeâmes vers la colline. La fille marchait sur mes talons, portant mon sac.

En chemin, je listais dans ma tête les tâches qui m'attendaient. Je devais entamer sérieusement la formation de Jenny – je lui fournirais un bâton provisoire et un cahier. Elle pourrait prendre mon vieux sac. J'utilisais maintenant celui de John Gregory : taillé dans un cuir de bonne qualité, il durerait encore des années, et il avait pour moi une valeur sentimentale. Elle aurait aussi besoin d'un manteau ; je le commanderais au tailleur du village.

Avec Jenny pour participer aux tâches ménagères – et s'occuper de l'approvisionnement –, j'aurais davantage de temps libre. J'écrirais peut-être un ouvrage à ajouter à la bibliothèque, mon rapport sur nos connaissances et mon legs personnel aux futurs épouvanteurs...

C'était une idée à creuser.

Mère et fille



JENNY CALDER

J'en rêvais depuis plus d'un an ; c'est fait.

Je suis enfin l'apprentie d'un épouvanteur !

Mon maître m'a remis un cahier, sur lequel je noterai la théorie qu'il m'enseignera, ainsi que les exercices pratiques qu'exige la lutte contre l'obscur.

Il m'a également donné un carnet. J'y raconterai les étapes de ma formation, les dangers que nous aurons affrontés. C'est ce qu'il faisait quand il étudiait sous la direction de John Gregory. Trop de choses s'effacent de notre mémoire au fil des jours ; conserver la trace de tous

les évènements permet de s'y référer plus tard. On apprend beaucoup de nos erreurs passées et on évite ainsi de les répéter.

Voici donc mon premier récit. Je raconterai comment je me suis trouvée embarquée dans ce que Tom Ward appelle « le boulot d'épouvanteur ».

J'ai choisi cette voie le lendemain du jour qui a bouleversé ma vie : celui où j'ai rencontré ma vraie mère.

Je n'oublierai jamais cet après-midi-là. Je rentrais du marché quand une vieille femme s'est approchée de moi. Un châle lui couvrait la tête malgré la chaleur, elle marchait d'un pas traînant et respirait avec bruit.

– Bonjour, ma fille, a-t-elle dit en me fixant dans les yeux. Tu veux bien m'écouter un instant ?

Je lui ai souri, cherchant comment lui échapper sans l'offenser. J'avais hâte de rentrer pour préparer le souper. J'avais trop traîné parmi les étals, et mon père se mettait en rage quand le repas n'était pas prêt à l'heure. Il ne me frappait plus, pourtant il me faisait toujours peur. La semaine précédente, il avait serré les poings à s'en faire pêter les veines parce que j'avais laissé tomber une cuillère.

– Tu n'es pas trop grande pour tâter de ma ceinture, gamine ! avait-il vociféré.

J'avais décidé que s'il me battait encore une fois, je quitterais la maison, ce qui était plus facile à dire qu'à faire. Où aurais-je pu aller ? Je n'avais aucune famille chez qui chercher refuge. Et comment aurais-je gagné ma vie ?

– Je suis désolée, je dois rentrer chez moi, ai-je répondu à la vieille. Si vous voulez, on discutera au prochain marché.

– Au prochain marché, je ne serais peut-être plus là, ma fille, a-t-elle soufflé. Mieux vaut parler maintenant, c'est sans doute notre dernière chance.

Je l'ai dévisagée alors pour la première fois, et j'ai eu un choc en découvrant que nous avions la même particularité : un œil bleu et un œil brun. Je me suis demandé si elle avait droit, comme moi, aux regards appuyés et aux réflexions malveillantes. Les gens n'aiment pas qu'on soit différent.

Ses traits étaient jaunes et tirés, et j'ai compris soudain que ce n'était pas un effet de l'âge. Cette femme était simplement très malade.

Elle a désigné un banc, contre le mur de l'église, à l'abri d'un vieil orme :

– Allons-nous asseoir au frais, si tu veux bien !

Malgré la peur du châtiment qui m’attendait si j’arrivais en retard à la maison, j’ai acquiescé et l’ai suivie. Quelque chose en elle m’attirait étrangement.

Nous nous sommes assises côte à côte. Nos yeux se sont rencontrés de nouveau, et j’ai frissonné. Dans l’ombre de l’arbre, je me suis soudain sentie glacée.

– Voilà deux fois que je t’appelle « ma fille », a repris la femme. Ce n’est pas seulement une façon amicale de m’adresser à une jeune personne comme toi. Tu es réellement ma fille. Et je suis ta mère. Tu es la chair de ma chair. Mon sang coule dans tes veines.

Je l’ai fixée, éberluée, et j’ai su qu’elle disait la vérité. Aussitôt, la colère m’a envahie.

– Vous êtes ma mère ? ai-je sifflé. La mère qui m’a abandonnée ? Qui a laissé un bébé sans défense exposé aux intempéries ?

Elle a hoché la tête, tandis que deux larmes roulaient sur ses joues.

– Je n’avais pas le choix, mon enfant. Ton père était mort, et j’avais déjà six filles, que je pouvais à peine nourrir. Je connaissais le couple qui t’a adopté. Je connaissais leur désir d’une grande famille. Je t’ai donc déposée en un lieu où ils te trouveraient, sûre qu’ils mettraient un toit au-dessus de ta tête et te rempliraient l’estomac. Je t’aimais, mon enfant. Je t’aimais de tout mon cœur, et me séparer de toi était un déchirement. Pourtant, je devais le faire, pour ton intérêt et le mien.

Sa démarche était compréhensible. Néanmoins, ça me faisait mal. Bien sûr, elle ne pouvait pas deviner que l’homme qu’elle m’avait choisi comme père adoptif allait devenir violent.

Elle a enfoui son visage dans ses mains, le corps secoué de sanglots.

Pleurant moi aussi, j’ai lancé :

– Pourquoi me chercher maintenant ? Après toutes ces années ?

Elle m’a regardée de nouveau en face :

– Parce que je suis mourante. Un mal me ronge de l’intérieur, qui me brûle les entrailles et me flétrit la peau. Je n’ai plus que quelques semaines à vivre. Je suis donc venue te révéler qui tu étais, quand j’en avais encore la force.

– Que voulez-vous dire ? me suis-je écriée, effrayée.

Était-ce vraiment ma mère ou une pauvre démente ?

– Le sang des Samhadre court dans les veines de notre famille. Chez la plupart, il est faible et inopérant. Mais la septième fille d’une

septième fille le sent s'éveiller à l'époque de son treizième anniversaire. Je suis ce genre de fille, et toi aussi. Ta mère adoptive t'a prénommée Jennifer. Ce n'est pas le nom que je t'ai donné. Celui-là, tu dois ne le révéler à personne.

– Comment m'avez-vous appelée ? Et qui sont les Samhadre ?

Ce nom m'était totalement inconnu.

– Ce sont les Anciens, ma fille. Ces êtres qui peuplaient la terre au temps où les humains n'étaient encore que de grossiers animaux pataugeant dans leurs excréments. Les Anciens étaient puissants, sages, agiles et compatissants, quoique mortels. Tu vas hériter d'une petite partie de leurs particularités. Tu découvriras bientôt tes dons. Je désirais préparer ton esprit à les recevoir. Moi, personne ne m'avait prévenue de ce qui m'attendait ; j'ai cru devenir folle. Je veux que tu acceptes cette réalité. C'est le premier pas à faire, qui te permettra de survivre.

Il me semblait entendre une de ces histoires que les aïeules racontent le soir au coin du feu pour émerveiller les enfants, tandis que la nuit répand ses ombres au-dehors. Cependant, j'étais intriguée. Je n'arrivais pas à me détacher du visage de cette femme qui se prétendait ma mère.

– La septième fille d'une septième fille reçoit des talents particuliers, a-t-elle poursuivi. L'un d'eux est l'empathie, la capacité de ressentir les émotions des autres, de partager leurs joies ou leurs chagrins. Parfois, cela peut aller bien au-delà...

Je n'avais encore rien expérimenté de semblable. Mais je n'avais que douze ans. Allais-je vraiment vivre un tel changement à mon treizième anniversaire ?

– Vous avez dit que ça vous était tombé dessus sans crier gare, et que vous aviez cru devenir folle. Votre propre mère ne vous avait pas prévenue ?

– Elle n'était qu'une septième fille ; elle ne possédait ni ces pouvoirs ni ce savoir. Finalement, après des années de tourments, j'ai rencontré une de mes semblables. Grâce à ce don d'empathie, elle a compris mon angoisse et m'a révélé ce que j'étais.

– Comment m'avez-vous appelée ? ai-je demandé.

La femme – ma mère – s'est penchée pour me chuchoter mon vrai nom à l'oreille. Elle m'a recommandé à nouveau de le tenir secret : certaines créatures de l'obscur pouvaient dominer la septième fille d'une septième fille rien qu'en l'utilisant.

Je ne l'écrirai donc pas ici. Je le garde pour moi. Tom Ward m'a dit que mon journal enrichirait un jour la bibliothèque, tel un legs destiné

aux futurs épouvanteurs. Je ne noterai donc rien que je ne voudrais pas confier à d'autres.

Ce jour-là, nous avons passé une heure à discuter, ma mère et moi, et elle m'a parlé des autres dons que je développerais peut-être. Puis nous avons décidé de nous retrouver au prochain marché, si sa santé le lui permettait.

Au moment de nous séparer, nous sommes restées longtemps enlacées, en larmes. Puis j'ai regagné la maison en courant avec mon panier.

Je n'ai pas couru assez vite. Mon père adoptif a retiré sa ceinture et m'a fouettée pour la première fois depuis un an.

En dépit de la douleur cuisante, j'ai retenu mes cris.

Cela n'a fait qu'attiser sa colère.

Une fille comme toi



Ma mère n'est pas venue au marché, la semaine suivante.

Je ne l'ai jamais revue.

Sans doute son état de santé s'était-il aggravé, l'empêchant de se déplacer. Je l'imaginais mourant lentement, mais encore capable de parler. Je désirais désespérément en apprendre davantage sur ce qui m'attendait. Je savais maintenant qu'elle était ma vraie mère, et toute l'amertume que j'avais ressentie à l'idée qu'elle m'avait abandonnée m'avait quittée. Je comprenais ses raisons d'avoir agir ainsi ; je voulais seulement la revoir une dernière fois avant que nous soyons séparées pour toujours.

J'ai alors entamé mes vagabondages. Je l'ai cherchée dans les villages alentour, en commençant par les rives de la Long Ridge. J'ai parcouru ensuite les villes, m'aventurant à l'extrême sud de Priestown et à l'extrême nord de Caster. Je m'absentais parfois plusieurs jours ; à chaque retour, je recevais une correction.

Bien que peu à peu résignée à l'idée de ne jamais la revoir, je

poursuivais pourtant ma quête. Je préférais être dehors dans le froid de l'hiver plutôt que dans une maison détestée, auprès d'un père adoptif violent et d'une mère adoptive terrifiée par son mari.

Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi il se comportait ainsi. Plus mes absences étaient longues, plus ses corrections étaient féroces. Espérait-il ainsi me soumettre à sa volonté ? Auquel cas, il ne faisait qu'augmenter ma détermination. Il agissait comme une bête qui ne raisonne pas. Malgré la peur que j'avais de lui, je ne changeais pas de comportement. Et il ne me tirait pas une larme.

Puis, la veille de mon treizième anniversaire, tout a changé. Je me suis réveillée en sursaut au milieu de la nuit, et j'ai découvert mon premier fantôme. La lune était pleine, et un vif rayon de lumière jaune illuminait le pied de mon lit. Une vieille femme, assise sur mes jambes, m'écrasait de tout son poids. Elle était si lourde que j'ai craint de sentir mon sommier s'effondrer. Elle m'a regardée, a ouvert la bouche et a émis un gloussement. Ses gencives dépourvues de dents dégouлинаient de salive, et l'un de ses yeux, d'un blanc laiteux, était aveugle.

À mon cri de terreur, le fantôme s'est élevé dans les airs et a disparu à travers le plafond.

Mon hurlement avait réveillé mon père, et il m'a battue encore une fois.

La dernière.

Avant la fin de la semaine, je disposais d'un nouveau don – le premier que ma mère m'avait annoncé : l'empathie. Je ne suis pas prête d'oublier le moment où je l'ai reçu !

Je traversais la place du village quand j'ai vu un jeune homme affalé sur un banc, en face de l'épicerie, les yeux fixés sur la porte de la boutique. Son visage était inexpressif, mais je me suis arrêtée, soudain consciente de son extrême tristesse. Il luttait pour ne pas pleurer.

Ce qui émanait de lui était si puissant qu'une boule s'est formée dans ma gorge et que mes yeux se sont emplis de larmes. C'était bien plus qu'un simple sentiment : je savais ce qu'il *pensait*. Il se rappelait comment, petit enfant, il s'était assis sur ce même banc en attendant que sa mère sorte de l'épicerie. Elle était apparue et, souriante, elle avait posé son sac et ouvert les bras. Il avait couru l'embrasser.

À présent, il était presque adulte, et sa mère était morte l'hiver précédent. Il se concentrait sur ce souvenir heureux, tentant désespérément de ressusciter le passé.

Je pouvais presque lire dans sa tête, et c'était si douloureux que je

me suis vite éloignée.

C'était une expérience dont je ne pouvais parler à personne. Qui aimerait l'idée que quelqu'un s'introduise ainsi dans ses pensées ?

Riche de ce nouveau don, j'ai pu comprendre les humeurs de mon père, et aussi celles de ma mère. Jeunes mariés, ils avaient été heureux. Ils l'étaient encore au temps où ils élevaient leurs filles. Puis, quand mes deux sœurs avaient quitté la maison pour fonder leur propre foyer, l'amour s'était tari entre eux, ne laissant que le vide et l'ennui. Mon adoption les avait réconfortés un moment ; malheureusement, ça n'avait pas duré.

Je savais enfin pourquoi mon père adoptif me battait. Je ressentais sa souffrance. Il avait été battu par son propre père ; cette expérience l'avait traumatisé, et il était furieux de n'être pas devenu quelqu'un d'important. Il avait rêvé de posséder une terre, et il devait se louer à des fermiers pour gagner sa vie. L'idée qu'il ne réaliserait jamais son rêve l'emplissait d'amertume.

Il n'était qu'un gros porc vautré dans son égoïsme, qui se vengeait sur les autres de son infortune. Je voyais aussi à quel point il était lâche. Il n'aurait pas osé s'attaquer à un homme. J'étais une victime idéale – comme ma mère adoptive, qu'il battait aussi à l'occasion. J'entendais parfois des éclats de voix venus de leur chambre, et, au matin, elle préparait le petit déjeuner en baissant la tête pour cacher ses bleus.

Puis j'ai découvert mon troisième don.

Je le possédais sûrement bien avant d'en prendre conscience. J'avais remarqué depuis plusieurs années que, en route pour le marché, lorsque je souriais à des gens à la mine abattue, ils se déridaient. Plusieurs heures après, sur le chemin du retour, ils semblaient encore de bonne humeur.

Après ma rencontre avec ma vraie mère, j'ai commencé à me demander si j'avais une quelconque influence sur eux.

J'en ai bientôt eu la preuve. Il y avait un marchand qui paraissait toujours si triste que j'avais grand désir de le réconforter. D'autant que je savais la cause de son chagrin.

Sa femme était morte subitement un an plus tôt, et ses enfants avaient tous quitté la maison. Sa vie était morne et sans espoir. Il avait été autrefois un excellent jardinier, qui cultivait des légumes et des fleurs. Par les chaudes soirées d'été, sa femme et lui restaient assis côte à côte au jardin en regardant le soleil se coucher. C'était un de leurs plus grands plaisirs.

J'ai donc planté une graine de bonheur dans son esprit.

Quelques jours plus tard, c'était lui qui semait ses propres graines. À la fin de l'été, son jardin était en pleine floraison, et, à l'automne, il vendait de nouveau sa production au marché. Il avait retrouvé le sourire.

Cette réussite m'avait donné une idée... Au lieu de continuer à répondre à la colère par de la colère, j'ai entrepris d'aider mon père adoptif, espérant qu'il changerait d'attitude envers moi. Ou qu'au moins il me laisserait tranquille.

Quelques semaines plus tard, au crépuscule, je l'ai trouvé adossé contre le mur, au fond du jardin.

– Quelle belle soirée, hein, papa ! me suis-je écriée.

– Qu'est-ce qu'elle a de belle ? a-t-il marmonné hargneusement.

Afin de le mettre de meilleure humeur, j'ai tâché de pénétrer son esprit et d'introduire mon idée dans sa tête :

– Le jardin est grand. Tu pourrais cultiver des légumes que maman vendrait au marché.

Il a haussé les épaules d'un air découragé :

– Il n'y a pas assez de terre pour que ça vaille le coup.

– Alors, pourquoi tu ne prends pas une de ces parcelles que la commune offre aux villageois ? ai-je insisté. Le loyer est modéré. Au bout de quelques années, tu aurais peut-être gagné assez d'argent avec ta production pour t'acheter un petit champ.

Un fermier récemment décédé avait légué à la commune une large surface de terre. Le conseil communal avait décidé de le diviser en lots qui seraient loués à qui voudrait.

– Foutaises ! a-t-il ricané. Tu crois que j'aurais la force de faire ça après m'être usé les bras pour les autres toute la journée ?

– Maman pourrait t'aider. Et moi aussi. À la morte saison, il n'y a plus guère de travail dans les fermes. Ça te donnerait la possibilité d'acquérir ton propre bout de terre, tu ne crois pas ?

Il a ricané de nouveau et il est rentré à la maison sans un mot. J'avais pourtant senti un changement. Mon idée faisait son chemin. À la fin de la semaine, il avait loué une parcelle.

J'y travaillais de temps à autre, comme je l'avais promis. Cette nouvelle situation l'avait rasséréiné. S'il restait un vieux bougon, il avait enfin un projet. Un rêve. Un espoir.

C'est ce dont la plupart des gens ont besoin.

Il ne m'a plus jamais battue.

À mesure que mes pouvoirs se développaient, je m'interrogeais sur

la façon de les utiliser. Me permettraient-ils de gagner ma vie ?

Je désirais avant tout mon indépendance. Je voulais tracer ma route dans le monde, pas seulement épouser un homme qui conviendrait à mes parents adoptifs.

Cependant, je craignais qu'en utilisant mes dons pour aider les gens, on ne me prenne pour une sorcière. On pendait ces femmes-là, à Castle. Pire encore, des chasseurs de sorcières parcouraient le Comté et les torturaient. Ils les jetaient dans des mares. Celles qui coulaient étaient déclarées innocentes. Celles qui flottaient, considérées comme coupables, étaient brûlées vives. Dans les deux cas, c'était la mort assurée. Vendre mon savoir-faire me semblait décidément trop dangereux.

Or, un après-midi, environ huit mois après ma rencontre avec ma vraie mère, j'ai assisté à une scène qui résolvait mon problème.

Mes pérégrinations me menaient un peu partout dans le Comté, bien plus loin que lors de mes premiers vagabondages. Je m'absentais parfois plus d'une semaine. Au sud de Priestown, dans une petite ville appelée Salfort, j'ai vu un grand costaud traîner une petite femme maigre à travers le marché en la tirant par les cheveux. Malgré ses cris perçants, les gens s'occupaient de leurs affaires, et personne n'intervenait.

J'ai demandé à l'un des marchands ce qui se passait.

– C'est une sorcière, m'a-t-il répondu avec une grimace, tout en polissant une pomme sur son tablier. Lui, c'est Johnson, l'Épouvanteur. Il a déjà enfermé au moins quinze de ces créatures dans ses fosses. Il possède un grand terrain, et il va bientôt être à court d'espace ! Il fait du bon travail. Grâce à lui, on ne craint pas le mauvais œil.

J'avais entendu parler des épouvanteurs. Mais ce Johnson était le premier que je rencontrais. Je savais qu'ils combattaient l'obscur et protégeaient les fermes et les villages des sorcières, fantômes et gobelins. Mon père adoptif, monsieur Je-sais-tout, les traitait de charlatans ; il ne croyait pas à l'existence de l'obscur. Moi si. J'avais déjà vu trois fantômes et plus d'une fois senti la présence d'êtres invisibles dans les coins sombres.

Regarder Johnson travailler m'horrifiait et me fascinait à la fois, et une idée a commencé à germer dans ma tête. J'ai traîné quelques jours dans Salfort et j'ai fini par découvrir où il habitait. J'avais appris qu'il possédait une grande maison dans les faubourgs de la ville, et je l'observai à distance. Elle était bâtie en vilaine pierre brune, et le jardin, fermé par une clôture en fer rouillée, était entouré d'une épaisse haie d'aubépines qui empêchait de voir ce qu'il y avait

derrière. Mais j'entendais des bruits : de faibles grognements entrecoupés de cris.

C'est alors que j'ai commis une erreur. Une grosse erreur.

Je me suis laissé surprendre par Johnson.

Il a foncé sur moi à travers les arbres avec un mugissement de taureau, m'a saisie par l'épaule et m'a fusillée du regard.

– Qu'est-ce que tu fiches ici, gamine ? a-t-il tonné. Tu m'espionnes, c'est ça ? Ne me dis pas le contraire ! Je t'ai vue !

Son air mauvais m'a terrifiée. Il avait la tête d'un type qui ne sait pas sourire. Et pour couronner le tout, des touffes de poils bruns dépassaient de ses énormes oreilles. Certaines personnes ont la phobie des araignées. Moi, j'ai celle des oreilles poilues. Ça me révolte.

– Je regardais seulement par curiosité, ai-je balbutié.

– Par *curiosité* ? On ne t'a jamais dit que c'est un vilain défaut ? Eh bien, petite fouineuse, tu as deux minutes pour t'expliquer. Et si tu n'es pas convaincante, tu iras dans une fosse. Tu es probablement sorcière ou parente avec une de ces créatures que je garde entravées dans mon jardin. Tu cherches à les faire évader, hein ? Allons, parle !

J'étais déjà en train de m'infiltrer dans son esprit pour tenter d'adoucir son humeur. Je n'y réussis pas avec tout le monde, et il était plus réfractaire à ma tentative que n'importe qui. Puis, soudain, j'ai senti sa colère s'apaiser un peu. Et le projet qui tournait dans ma tête depuis des jours s'est exprimé d'un coup :

– Je veux devenir épouvanteur ! Je veux que vous me formiez !

Il a accueilli ma requête avec un rugissement de rire :

– Tu n'es qu'une gamine qui sent encore le lait ! Pour devenir l'apprenti d'un épouvanteur, il faut être le septième fils d'un septième fils. Va-t'en ! Retourne chez ta mère ! Apprends la couture et deviens une bonne épouse obéissante, c'est ce qui convient à une fille comme toi. Allez, fiche le camp, avant que je change d'avis et te fourre au fond d'un puits !

J'ai donc filé et j'ai couru jusqu'à Grimsargh, furieuse d'avoir été traitée de la sorte. Cet homme était un porc ! Mais j'étais déterminée, je deviendrais l'apprentie d'un épouvanteur.

Ce métier me convenait parfaitement. Je voyais les morts, et, avec un peu d'entraînement, j'apprendrais à leur parler. J'étais certaine que mes dons faisaient de moi la candidate idéale, surtout si la condition était d'être le septième fils d'un septième fils !

Mon rêve me semblait soudain à portée de main. J'étais la septième fille d'une septième fille, moi aussi. Cela me donnait sûrement les

aptitudes nécessaires. Fille ou garçon, quelle importance ? Je comprenais bien qu'étant fille, j'allais avoir du mal à trouver un maître. Seulement, je ne suis pas du genre à renoncer. Je détestais l'idée que le pouvoir appartienne aux hommes et qu'ils soient seuls à décider de la marche du monde. Les choses peuvent changer, non ? Je les *fais* changer ! J'exercerais un métier qui assurerait mon indépendance ; je tracerais ma propre route sans avoir à chercher la protection d'un mari.

Peu après ma rencontre avec l'épouvanteur Johnson, une nuit de pleine lune, j'ai pris conscience d'une nouvelle capacité – mon quatrième don. Je pouvais me rendre pratiquement invisible, si les conditions s'y prêtaient : dans une lumière faible où je ne faisais pas d'ombre, et en me tenant parfaitement immobile. Oui, c'était ma voie ! Tous les épouvanteurs ne ressemblaient pas à Johnson ! J'ai su alors que le meilleur épouvanteur du Comté était basé à Chipenden, à huit miles du village où je vivais.

Son nom était John Gregory.

Je me suis donc rendue à Chipenden et me suis renseignée. Il avait lui-même été formé par un certain Henry Horrocks, et travaillait depuis plus de soixante ans. Il avait beaucoup d'expérience, il était l'homme de la situation.

Puis j'ai eu une grosse déception.

Il avait déjà un apprenti, un garçon appelé Tom Ward.

Mon rêve s'éloignait. En reprenant mes pérégrinations à la recherche d'un maître, j'ai constaté que les épouvanteurs n'étaient guère nombreux. L'un d'eux, un certain Judd Brinscall, était installé au nord de Caster. J'ai discuté avec lui deux ou trois fois, il ne valait pas mieux que Johnson. Fatigué de mon insistance, il a fini par lâcher ses chiens sur moi.

J'avais presque perdu espoir lorsque j'ai appris, quelques mois plus tard, que John Gregory était mort. On ne parlait que de ça dans les chaumières ! Une importante troupe de sorcières avait envahi le Comté, semant la terreur sur son passage. Une grande bataille, à l'est de Caster, avait mis fin à leurs méfaits. Mais John Gregory avait été tué. On disait aussi que malgré ses dix-sept ans, son apprenti, Tom Ward, était maintenant le nouvel Épouvanteur de Chipenden.

Certains l'estimaient bien trop jeune pour cette tâche. D'autres le décrivaient comme un garçon poli, travailleur et courageux. On racontait à Chipenden qu'au début de son apprentissage, à treize ans tout juste, il avait tiré une fillette des griffes d'une redoutable sorcière.

Néanmoins, ça ne me paraissait pas très encourageant. Il n'était

encore guère plus qu'un apprenti, trop inexpérimenté pour former qui que ce soit. J'ai pourtant décidé de me faire ma propre idée.

Il m'a plu au premier regard.

Jeune, certes, et assez beau garçon – en dépit d'une balafre le long de la joue. Il avait l'air gentil, mais mon don d'empathie m'a révélé sa profonde tristesse depuis la mort de son maître ; et aussi sa colère : il avait été très épris d'une fille qui l'avait trahi.

J'ai rassemblé le plus d'informations possible avant de le rencontrer. J'ai été heureusement surprise en découvrant que nous étions nés, lui et moi, un 3 août. C'était un signe ! Il avait exactement deux ans de plus que moi. Cette fois, je me suis montrée plus prudente qu'avec Johnson : j'ai utilisé mon don d'invisibilité.

Après quelques hésitations, il a accepté de me former.

Ce dont je rêvais depuis des années va enfin se réaliser.

Je suis l'apprentie d'un épouvanteur !

Des os de jeunes enfants



Il y a deux jours, la cloche a sonné. Enfin de l'action ! Enfin un travail d'épouvanteur ! Le genre d'affaire sur laquelle des générations d'apprentis se sont fait les dents ! Ma formation avait commencé, et c'était intéressant. J'avais hâte de passer à la pratique.

Donc, vêtue de mon nouveau manteau, chargée de mon sac et de celui de Tom Ward, je l'ai suivi jusqu'au carrefour des saules, très excitée à l'idée de vivre une véritable aventure. Je n'avais aucune idée de ce qui nous attendait et de ce que ça changerait pour moi.

J'ai senti l'angoisse émanant de la jeune femme qui nous avait appelés bien avant d'arriver dans l'ombre des arbres. Elle était en grande détresse. Elle avait cessé de tirer la cloche et se tenait debout, appuyée à un tronc, en larmes, le visage hagard.

– Ma petite fille a été enlevée par une sorcière ! s'est-elle écriée dès qu'elle nous a vus.

– D'où venez-vous ? a demandé Tom Ward avec douceur.

– De Ribchester.

C'était un village au sud de la Long Ridge, à moins d'une demi-journée de marche. Je l'avais traversé plus d'une fois au cours de mes précédents périples.

– Depuis quand l'enfant a-t-elle disparu ? Elle s'est peut-être simplement égarée. Qu'est-ce qui vous fait penser à l'acte d'une sorcière ?

Mon excitation a diminué d'un cran. Tom avait raison. La petite avait pu partir en promenade et se perdre. Ce sont des choses banales et presque quotidiennes. Et il y a toujours dans un village une vieille femme qu'on accuse de sorcellerie parce qu'elle vit seule et tient des discours à son chat. Ça n'avait probablement rien à voir avec un travail d'épouvanteur.

– Je ne laisse jamais ma fille se promener seule, a répliqué la jeune femme avec colère. Hier soir, je suis sortie quelques minutes pour étendre du linge dans le jardin. Elle était assise sur son tabouret, devant la cheminée de la cuisine, occupée à manger un biscuit. Quand je suis rentrée, elle n'était plus là. La sorcière était entrée par-devant et l'avait emmenée. La porte battait au vent et cognait contre le mur. Pourtant, je l'avais verrouillée.

Tom l'a observée un moment en silence. Je sentais monter son inquiétude.

– Comment s'appelle votre fille ? a-t-il repris.

– Katie. Elle s'appelle Katie. Elle n'a que trois ans.

Je commençais à me demander si ce n'était pas l'œuvre d'un autre Kobalos. La réponse à la question suivante a confirmé qu'il s'agissait bien d'une sorcière.

– Je suppose que vous avez fouillé les alentours ?

La femme a hoché la tête, en larmes :

– On sait où elle est. Mais personne n'ose y aller, pas même les hommes. Ils ont trop peur. Cinq d'entre eux, menés par mon mari, sont partis à la recherche de Katie avec des chiens. Ils ont trouvé la maison de la sorcière ; ils n'ont rien pu faire. Ils entendaient les chiens hurler dans le noir comme si on les écorchait vifs. Quand ils se sont tus, les hommes ont été attaqués par une créature monstrueuse, une énorme bête invisible qui avait surgi d'entre les arbres. Ils ont dû porter mon mari jusqu'au village, scalpé, avec une triple fracture à la jambe. Il est infirme, à présent. Il ne pourra plus travailler à la ferme ; de quoi allons-nous vivre ?

J'avais attendu impatiemment mon premier travail, mais ce récit me flanquait la frousse.

– Qui est cette sorcière ? s’est enquis Tom, les sourcils froncés. A-t-elle un nom ?

– Elle se fait appeler Bibby Longue-Dent, et elle est arrivée il y a à peine un mois. Elle a un drôle d’accent. Certains pensent qu’elle vient du Sud, quelque part dans l’Essex.

Nous avons pris aussitôt la route de Ribchester avec la jeune femme, qui nous a dit s’appeler Margaret. Nous nous taisions, et elle ne cessait de sangloter. Elle était si perturbée qu’il m’était difficile de marcher près d’elle. Son angoisse s’infiltrait en moi. Je ressentais son désespoir comme s’il était le mien, je n’arrivais pas à l’écarter.

Arrivés au village, nous avons parlé à son mari. Lui-même ne pouvait retenir ses larmes. Je n’aime pas voir les hommes pleurer. En général, ils tâchent de se montrer forts, et quand ils s’effondrent ainsi, c’est que les choses vont très mal. Celui-ci se lamentait sur son enfant, qu’il craignait de ne jamais retrouver ; et aussi sur son propre sort et son avenir sans espoir.

C’était la première fois que j’observais Tom Ward à l’œuvre depuis qu’il m’avait sauvée des griffes de la bête : très professionnel, un peu froid peut-être. Je suppose qu’un épouvanteur doit ignorer sa colère ou sa peur pour faire ce qui doit être fait.

Le soleil descendait à l’horizon quand nous avons quitté la maison des parents éplorés. L’idée d’affronter cette sorcière me mettait les nerfs en pelote. Et quel genre de créature avait mutilé le père de la sorte ?

J’ai interrogé Tom.

– Il s’agit d’un *bompeur*, m’a-t-il expliqué. Il a probablement tué les chiens. C’est un élémental né dans l’obscur, moitié esprit moitié sortilège. La sorcière a dû user de magie noire pour le soumettre à sa volonté et renforcer ainsi ses propres pouvoirs. Il patrouille certainement aux alentours de la maison pour écarter les importuns. Il devrait être assez facile à maîtriser avec du sel et de la limaille de fer – et ça, j’en ai plein mes poches !

Avec un sourire sinistre, il a ajouté :

– Mais ne prends pas de risque ! Un bompeur est extrêmement dangereux. S’il m’arrive quelque chose, file aussi vite que tu pourras !

– Et la sorcière ?

– Ma chaîne d’argent en viendra à bout. Je ne rate jamais mon coup !

– L’assurance aussi, tu en as plein tes poches ?

À peine lancée, ma plaisanterie m’a paru stupide. Tom m’a

cependant accordé une ombre de sourire.

– Elle se servira de magie noire contre nous ? ai-je poursuivi.

– C'est plus que probable. Le septième fils d'un septième fils est en partie immunisé contre la sorcellerie. Espérons que c'est aussi le cas d'une septième fille ! On le saura bientôt, je suppose. Ne t'inquiète pas trop. Tu es ici en observatrice, alors, tu observes ! Ce sera fini en un clin d'œil.

Le temps qu'on arrive, il faisait nuit. Le vent sifflait, glacé, et les nuages qui couraient dans le ciel obscurcissaient la lune.

La maison de la sorcière était bâtie au sommet d'une butte aux pentes boisées – surtout des frênes et des sycomores. On devinait une petite lumière dansant derrière les carreaux.

Tom l'a désignée du doigt :

– Une chandelle brûle, la dame est au logis ! Il vaudrait mieux attendre l'aube pour intervenir, mais on a une faible chance que l'enfant soit encore vivante. On va courir le risque. Dans ce genre de situation, nos vies ne comptent plus, tu comprends ?

J'ai acquiescé, malgré les frissons qui me donnaient la chair de poule. Je sentais que Tom était nerveux, lui aussi, même si rien dans son attitude ne le laissait deviner. D'autres sentiments émanaient de lui : la détermination, ses craintes pour la fillette et son sens du devoir.

– Quoi qu'il arrive, Jenny, m'a-t-il ordonné, reste près de moi ! Je m'occuperai d'abord du bompeur, puis de la sorcière.

Il s'est engagé sous les arbres et je lui ai emboîté le pas, chargée de nos deux sacs et de nos deux bâtons. Ses poches emplies de sel et de limaille, sa chaîne d'argent enroulée à sa taille, Tom avait besoin de garder les mains libres.

Je grelottais, autant de froid que de peur. J'aurais voulu remonter mon capuchon pour me tenir les oreilles au chaud, seulement il aurait gêné ma vision, et je ne voulais pas être attaquée par surprise.

Soudain j'ai entendu le bompeur. Il portait bien son nom, car c'était exactement le bruit qu'il produisait : *bomp ! bomp !* des pas lourds qui ébranlaient le sol. Ils s'approchaient de plus en plus, et je sentais leur vibration sous la semelle de mes bottes. Tom s'est arrêté et a fourré les mains dans ses poches.

Je m'attendais à ce que la créature soit invisible ou presque transparente, et que Tom soit obligé de la localiser à l'oreille.

Je me trompais. Une masse noire nous dominait, cachant la lumière

qui passait par la fenêtre, une chose si énorme qu'elle menaçait de nous écraser sur le sol et de nous changer en bouillie.

Tom a levé les mains, la gauche emplie de sel, la droite de limaille de fer. Il a projeté les deux poignées d'un seul geste ; le nuage s'est abattu sur la forme sombre.

On a entendu un gémissement, et le martèlement a cessé.

C'était fini.

Je n'arrivais pas à y croire. C'était trop facile !

– Au tour de la sorcière, a dit Tom en marchant vers la maison.

Cette fois, sa tâche serait sûrement moins aisée. S'il ratait son lancer de chaîne ?

La sorcière est sortie à notre rencontre avec des cris de haine. C'était une grande femme maigre aux longs cheveux emmêlés. Ses yeux féroces brûlaient dans une face de cauchemar, osseuse et couverte de verrues, aux chairs à demi décomposées, à croire qu'elle avait séjourné sous terre pendant des mois. Il émanait d'elle une telle malveillance qu'une douleur m'a vrillé le crâne.

Et, soudain, son visage s'est transformé en une chose à la fois grotesque et terrifiante. Sa chevelure est devenue un nid de serpents qui se tordaient et agitaient leur langue fourchue en crachant leur venin. Les yeux lui sont sortis de la tête, son front s'est couvert de bubons emplis d'un pus jaunâtre. Une vague d'épouvante m'a submergée à la vision de ce démon qui se précipitait vers nous.

Comment faire face à pareille horreur ? Cependant ma peur de prendre la fuite l'emportait sur celle que m'inspirait cette sorcière. Tom ne m'accorderait pas une deuxième chance, et ce serait la fin de mon apprentissage. À cet instant, un calme étrange m'a envahie.

J'ai respiré profondément et j'ai mieux observé la créature.

Sous mon regard, elle s'est de nouveau métamorphosée pour reprendre son apparence première. Les serpents sont redevenus des cheveux, les yeux exorbités ont repris leur place, les furoncles ont disparu sous la peau. J'ai compris avec soulagement que j'avais été victime d'une illusion.

Mais la sorcière fondait sur Tom en glapissant :

– Je vais t'arracher les yeux ! Boire ton sang et te prendre tes os ! T'écorcher lentement jusqu'à ce que tu te tordes de douleur ! Déchirer tes muscles et faire un bouillon de ton cerveau ! Tu es à moi, jeune épouvanteur ! Je vais déguster chaque parcelle de ton corps, et la chair douce de la fille me fera un dessert succulent !

Elle tenait une longue dague dans chaque main et savait visiblement

s'en servir. La peur m'a saisie à nouveau. Ses lames pouvaient nous mettre en pièces. Le souffle m'a manqué et mon cœur s'est emballé : quand elle en aurait fini avec Tom, ce serait mon tour.

Tom ne réagissait pas. Il restait là, tranquille, attendant qu'elle approche. Je me demandais quel était son plan. Je ne lisais plus rien dans son esprit ; mon don d'empathie avait cessé de fonctionner. Était-ce la peur qui gênait ma concentration ?

C'est alors que les nuages se sont écartés.

Et, en dépit de mon effroi, j'ai remarqué l'ombre de Tom, projetée par la lune. Elle était d'une taille impossible ! Elle s'étendait sur la sorcière et montait le long du mur de la maison, derrière elle.

Perturbée par cet étrange phénomène, j'ai manqué l'instant du lancer de chaîne. Elle a dessiné dans les airs une spirale étincelante. Puis elle s'est enroulée bien serrée autour de la sorcière, lui fermant la bouche. Elle est tombée à genoux.

Tom s'est tourné vers moi.

– Voilà pourquoi il faut beaucoup s'entraîner, a-t-il commenté avec un sourire. C'est une technique très utile dans une situation comme celle-ci.

Laissant là la sorcière, nous avons couru vers la maison.

Ainsi que nous l'avions craint, la petite Katie était morte. Et nous avons découvert d'autres ossements d'enfants.

L'estomac révolté, j'ai failli vomir.

J'aurais voulu étripier cette misérable, la saigner avec ses propres lames. Oui, je l'aurais vraiment voulu.

J'ai compris qu'en de telles circonstances, j'étais capable de tuer. Comment pouvait-on faire autant de mal ? C'était une criminelle qui ne méritait pas de vivre.

*

Tom a traîné Bibby Longue-Dent, toujours ligotée de la tête aux pieds par la chaîne d'argent, jusqu'à Chipenden. Nous avons creusé une fosse dans le jardin est. Cette fois, il s'est chargé de la majeure partie du travail pendant que j'allais au village requérir les services d'un forgeron et d'un maçon. Cela valait sans doute mieux : j'étais dans une telle rage que je ne supportais plus de regarder la sorcière.

Les hommes ont taillé une dalle pour fermer la fosse et l'ont fixée avec des barres de fer, en ignorant les crachats et les malédictions que

leur lançait la prisonnière.

Elle était enfin hors d'état de nuire, mais je me sentais toujours aussi nauséuse. Moi qui avais tant désiré devenir l'apprentie de Tom, je commençais à douter de ma vocation.

C'est une tâche noire et terrible. Personne ne devrait être témoin de telles horreurs ni affronter des créatures semblables à Bibby Longue-Dent. Ni surtout découvrir ses actes infâmes.

Je ne suis plus sûre de vouloir devenir épouvanteur. Plus du tout.

Je reverrai jusqu'à mon dernier jour ces pauvres petits ossements d'enfants.

Leçons pratiques



THOMAS WARD

Il y a deux jours, après avoir capturé une pernicieuse appelée Bibby Longue-Dent, une sorcière des ossements, nous la ramenâmes à Chipenden. Elle est à présent solidement entravée au fond d'une fosse. Malheureusement, nous ne pûmes sauver la fillette qu'elle avait enlevée, et Jenny en fut bouleversée, au point qu'elle envisagea d'abandonner son apprentissage. J'eus beaucoup de mal à la faire changer d'idée. Me rappelant les doutes de mes premiers jours, je racontai à Jenny que j'étais reparti à la ferme pour supplier maman de me reprendre à la maison. Ma mère avait eu raison de refuser ! Depuis, j'avais accompli bien des choses, et elle ferait comme moi.

Le seul moyen de la sortir de son abattement était de la mettre au travail. Je commençai donc aussitôt son entraînement. Je l'envoyai

chaque matin face au poteau planté dans le jardin ouest pour s'exercer avec ma chaîne d'argent. Cela lui plut beaucoup. À une distance de huit pieds, elle réussissait son lancer deux fois sur trois. Elle était sur la bonne voie.

Je lui fis une nouvelle démonstration de la technique à employer :

– Regarde ! Tu enroules la chaîne autour de ta main gauche, comme ça. Puis, d'un coup de poignet, tu l'envoies décrire une spirale. Dans l'idéal, elle doit ligoter le corps de la sorcière de la tête aux pieds. Si tu lui fermes la bouche, elle ne pourra plus te lancer de mauvais sort.

Je projetai la chaîne, et sa spirale scintillante, éclairée par le soleil matinal, parut un bref instant suspendue dans les airs avant de s'enrouler parfaitement autour du poteau.

– Il faut pratiquer ce geste encore et encore, dis-je en reprenant la chaîne pour la lui rendre. Durant toute ta vie d'épouvanteur, pas seulement le temps de ton apprentissage. Et n'oublie pas : ce n'est qu'un poteau ! Comme tu as pu le voir l'autre nuit, ton adversaire ne se tiendra pas immobile. Plus tard, tu t'exerceras en variant les distances, puis en courant. Je te servirai de cible.

Je l'observai encore quelques minutes. Elle était gauchère, comme moi. Sans doute est-ce une particularité que les septièmes filles ont en commun avec les septièmes fils.

– Ça suffit, dis-je enfin, tandis qu'elle haletait, épuisée. Allons prendre le petit déjeuner !

Malgré le soleil, notre souffle montait en buée. L'air continuait d'être particulièrement froid pour un début de septembre, et ce phénomène m'inquiétait de plus en plus.

– Pourquoi me fais-tu étudier les gobelins plutôt que les sorcières ? me demanda Jenny.

Je lui avais expliqué que les gobelins seraient le sujet principal de nos leçons, et j'avais vu sa bouche se pincer. Sur le moment, elle n'avait rien objecté ; sans doute y avait-elle réfléchi.

– Au cours de sa première année, un apprenti étudie toujours les gobelins, affirmai-je avec autorité.

– Les exercices pratiques comme le lancer de chaîne concernent les sorcières. Alors, pourquoi ne pas m'enseigner aussi un peu de théorie sur ces créatures ? Je les trouve bien plus intéressantes.

– Vraiment ? fis-je, non sans un brin de sarcasme. Bientôt, tu rencontreras une autre sorcière. Grimalkin, la tueuse du clan Malkin, est en train d'examiner l'ancre du mage kobalos qui t'avait capturée. Quand elle aura terminé, elle viendra certainement m'exposer ses découvertes.

Une lueur d'effroi passa dans les yeux de Jenny.

– Ne crains rien, la rassurai-je. Elle est notre alliée.

– Ce n'est pas à la sorcière que je pensais, me rétorqua-t-elle. Je me revoyais, impuissante, entre les mâchoires de la bête.

– Une expérience aussi éprouvante ne s'oublie pas facilement. Ça passera avec le temps.

Jenny acquiesça, la mine songeuse, avant de demander :

– Donc, elle tue ?

– Oui. Mais pas n'importe qui.

– Tu es épouvanteur et elle est sorcière. Pourquoi tu ne l'enfermes pas dans une fosse ?

– Il y a quelques années, nous avons conclu une entente avec elle, expliquai-je. Mon maître, John Gregory, n'aimait pas cette idée. Pourtant, il a fini par l'accepter comme une nécessité. La bête qui a failli te vider de ton sang n'est que l'avant-garde de milliers de redoutables guerriers kobalos. Ils sont les ennemis de Grimalkin et les nôtres. Voilà pourquoi un épouvanteur est allié à une sorcière.

Jenny n'ajouta rien, et nous entrâmes dans la cuisine pour le petit déjeuner. Après quoi, j'emmenai mon apprentie dans le jardin sud. Je m'étais muni d'un bâton de mesure et d'une pelle, l'outil qui m'avait servi à enterrer mon maître. Je dus écarter ces tristes réminiscences de ma mémoire pour me concentrer sur la leçon.

M'étant arrêté sous un arbre, j'indiquai :

– Tu vas creuser une fosse à gobelin. Pour ça, tu dois choisir le bon emplacement, toujours sous une branche solide : on y suspendra un système de chaînes et de poulies qui permettra de mettre la dalle en place.

Jenny parut dubitative :

– Je dois creuser une fosse ? Sans gobelin à enfermer ?

– Tu as tout compris. Je suis heureux de constater que tu m'écoutes quand je parle, ironisai-je.

Mon père disait toujours : « La moquerie est la forme la plus basse de l'intelligence. » Il ne m'aurait pas approuvé, et j'eus honte de moi. Je me promis d'éviter ce ton. Il ne convient pas à un bon enseignant.

– Il s'agit d'un exercice pratique, repris-je plus aimablement. Notre métier exige un certain savoir-faire, creuser une fosse dans les règles en fait partie. Il faut respecter des mesures précises, car le couvercle de pierre devra s'ajuster à la perfection. À savoir : six pieds de long, six pieds de profondeur et trois pieds de large.

– Pourquoi cette profondeur-là ? Elle ne peut pas varier ?

Je sentis monter l'irritation. Moi, je n'aurais pas osé questionner mon maître de cette façon ! Certes, je l'interrogeais souvent ; il m'y encourageait. J'entendais encore sa voix : « Que veux-tu savoir, petit ? Vas-y, crache le morceau ! » Mais je croyais déceler une certaine insolence dans le ton de la fille.

– Six pieds, c'est la bonne profondeur pour enfermer un gobelin, assurai-je. C'est ce qu'ont établi des générations d'épouvanteurs.

Ayant montré à Jenny comment se servir du bâton de mesure pour dessiner le contour de la fosse, je la laissai creuser. Je constatai vite qu'elle peinait. Elle haletait, et son front ruisselait de sueur. Tant pis pour elle ! C'était un travail d'épouvanteur ; elle devait apprendre à le faire.

Au bout d'une heure, j'eus pitié d'elle et lui accordai une pause. Elle s'assit au bord du trou, les joues empourprées par l'effort. Creuser des fosses n'avait jamais été non plus mon exercice favori !

– Tu n'as pas entendu de drôles de bruits, la nuit dernière ? me demanda-t-elle quand elle eut retrouvé son souffle.

Je secouai la tête. J'avais dormi comme une bûche jusqu'à ce que l'aube blanchisse mes carreaux. De quoi parlait-elle ? Elle n'était là que depuis peu, et des sons qui me paraissaient normaux pouvaient la troubler. Le gobelin circulait parfois dans le jardin.

– J'aime dormir la fenêtre ouverte, et je les ai clairement entendus.

– Tu gardes ta fenêtre ouverte par ce froid ? m'exclamai-je, étonné.

– Oui, c'est bon pour la santé. L'air est vite confiné, dans une chambre.

Moi, j'avais soigneusement fermé mes carreaux. Je préférais l'air confiné à l'air glacé !

– Quel genre de bruits ? repris-je.

– Des espèces de grondements.

– C'était sans doute le gobelin qui menaçait un intrus.

– C'est d'abord ce que j'ai pensé. Mais ça venait de trop loin, peut-être à des miles d'ici. On aurait dit le cri d'un énorme animal.

– Eh bien, je crois que je continuerai à dormir la fenêtre fermée. Si ça se reproduit, viens frapper à ma porte, j'écouterai avec toi.

Et cette nuit-là, Jenny frappa.

Je sautai du lit et vins lui ouvrir en me frottant les yeux.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je, surpris, oubliant sur le moment ma demande de la veille.

– Tu m'as dit de te prévenir si j'entendais encore ce cri bizarre. Eh bien, il est encore plus fort ! Ouvre ta fenêtre et écoute ! Une grosse créature erre dans les parages, et elle paraît furieuse.

– Va te recoucher ! Je vais écouter, et on en parlera demain matin.

Dès qu'elle fut partie, je soulevai légèrement la fenêtre à guillotine et me remis au lit. Le vent sifflait entre les branches des arbres, rien d'autre. Je finis par me rendormir pour me réveiller deux heures plus tard dans une pièce glacée. Mécontent, j'allai refermer le panneau avant de me fourrer de nouveau sous les couvertures.

Au petit déjeuner, j'étais de fort mauvaise humeur.

– Un épouvanteur a besoin de sommeil, maugréai-je. Un apprenti aussi ! Je te suggère de fermer ta fenêtre, ce soir, et de dormir. Compris ?

– Donc, tu n'as rien entendu ? demanda-t-elle en beurrant une épaisse tranche de pain.

Elle avait de toute évidence un excellent appétit.

– Rien du tout. Ma chambre s'est refroidie, et je me suis levé avec un bon mal de tête. Alors, ne me dérange plus avec tes prétendus bruits !

L'affaire aurait pu en rester là.

Ce ne fut pas le cas.

La nuit suivante, je m'éveillai brusquement avec la certitude qu'une chose terrible nous guettait au-dehors.

Cette aptitude à sentir le danger n'était pas due à mes dons de septième fils d'un septième fils. Elle me venait de ma mère, de mon sang de lamia. Cela m'avait déjà servi plus d'une fois.

Mon cœur cognait, j'étais en sueur, envahi par un pénible sentiment d'effroi. Je devais chasser cette menace au plus vite. De plus, il était de mon devoir d'épouvanteur d'en comprendre l'origine. Je m'habillai en hâte, chaussai mes bottes et dévalai l'escalier. Arrivé à la porte de derrière, j'enfilai mon manteau et saisis mon bâton. Puis je pris le temps de me concentrer pour localiser le danger avec précision. Sachant où aller, je bouclai ma ceinture et glissai la Lame-Étoile dans son fourreau.

En sortant dans le jardin, je découvris avec surprise que Jenny se tenait là, baignée par la lumière d'une lune gibbeuse.

– Tu as entendu ? me lança-t-elle, les yeux brillants d'excitation. C'est encore plus fort, cette nuit.

Je me gardai bien de lui dire que je n'entendais toujours rien. Puis, soudain, j'ai *perçu* le son dont elle parlait, encore qu'assez faiblement : quelque chose entre le rugissement et le cri de colère. Ce n'était certes pas le grondement de menace du gobelin. Ça venait de loin, à des miles de là, comme Jenny l'avait décrit. De l'énorme chêne dont le mage kobalos avait fait son repaire. Là gisait le danger. Et il avait sûrement à voir avec le mage mort. Il pouvait être chargé de magie kobalos. Voilà pourquoi je m'étais armé de la Lame-Étoile.

J'envisageai d'abord de laisser Jenny en sûreté à la maison. Mais le danger était inhérent à notre travail, je l'avais déjà prévenue. Elle devait m'accompagner et faire ses preuves, quels que soient les risques. C'était ainsi que John Gregory avait toujours agi avec moi.

– Bien ! Suis-moi ! Et reste en arrière, compris ?

Elle acquiesça, et nous nous mîmes en route.

Le vartek



Nous marchions vite, et en moins de trois quarts d'heure, nous arrivions en vue du repaire du mage. À intervalles réguliers, l'écho de cet étrange cri se répercutait sous les arbres, chaque fois plus proche, plus terrifiant. Je sentais monter en moi l'impression de danger. Vers quoi allions-nous ? Quelque chose d'énorme et de féroce, ça ne faisait aucun doute.

Je me demandais si Grimalkin était encore dans les parages ou si elle était partie sans me prévenir.

Le clair de lune illuminait le grand chêne, mais quand un nouveau hurlement a déchiré les nuées, j'ai compris qu'il venait d'encre plus loin.

Dépassant le chêne, nous quittâmes le bois pour émerger dans une large prairie, où un spectacle stupéfiant nous attendait. L'herbe avait été fauchée à ras, et on avait dessiné à la craie un cercle immense qui contenait une étoile à cinq branches.

Un pentacle magique d'une taille gigantesque.

Un mage cherche parfois la protection d'un tel pentacle pour faire apparaître une créature à l'extérieur. À moins qu'il ne se tienne à

l'extérieur en contenant la créature dedans.

Un mage particulièrement dangereux était-il dans les environs ?

Sur chaque pointe de l'étoile brûlait une grosse chandelle de cire noire. Malgré un fort vent d'est, les hautes flammes bleues ne vacillaient pas. Qui d'autre qu'une sorcière utiliserait des chandelles de cire noire ? Était-ce l'œuvre de Grimalkin ? Pourtant, elle n'était nulle part. À quoi pouvait bien servir ce pentacle ?

Nous approchâmes du cercle et je commençai à tourner autour dans le sens des aiguilles d'une montre, Jenny sur mes talons.

– Ne touche pas à la ligne, lui soufflai-je. Tiens tes pieds en dehors !

Une créature invisible pouvait très bien être prise au piège là-dedans.

Nous avions parcouru la moitié de la circonférence quand la terre se mit à trembler. Sentant une menace derrière moi, je me retournai. Une espèce de tige sortait de l'herbe, tel un arbuste grandissant à une vitesse surnaturelle. Ça avait l'épaisseur d'un bras et ça montait en spirale. Quand deux autres surgirent, je reculai vivement, mon bâton devant moi en position de défense. C'étaient des tentacules, terminés chacun par un os tranchant en forme de lame.

Jenny lâcha une exclamation de stupeur, et nous bondîmes en arrière quand une énorme tête jaillit du sol. Puis de longues pattes fines apparurent, qui s'arc-boutèrent sur l'herbe pour tirer le reste d'un corps monstrueux, recouvert d'écailles, dans la lumière de la lune. La créature, sorte d'insecte géant, avait un nombre de pattes impossible à compter.

Jenny ouvrit la bouche comme pour crier, sans émettre aucun son. Elle fixait l'apparition avec des yeux écarquillés.

Qu'est-ce que c'était ? J'avais beau me creuser la cervelle, ça ne me rappelait rien de connu.

De la hauteur d'un taureau, peut-être trois ou quatre fois plus long, le monstre avait des mâchoires proéminentes emplies de dents bizarres. Elles remuaient dans sa gueule, changeant d'angle et de taille comme si elles étaient ajustables.

Je voyais mon reflet dans les yeux globuleux qui me considéraient avec intérêt. Puis la bête souffla, et son haleine puante passa sur moi, me tirant des larmes. Je me mis à tousser et à suffoquer.

Elle se ramassa sur elle-même, prête à me sauter dessus, et j'entendis Jenny lâcher un gémissement de terreur. Je visai l'œil gauche avec la lame de mon bâton, et la créature recula. Ouvrant largement la gueule, elle poussa son horrible hurlement.

Entendu d'aussi près, il était véritablement terrifiant. Mes dents s'entrechoquèrent et je fus presque assourdi.

Voyant que le monstre allait attaquer, je levai mon bâton. J'entendis alors un cri sinistre, du côté du bois. Risquant un bref coup d'œil en arrière, je découvris la tueuse. Grimalkin répéta son cri ; la créature pivota avec une agilité surprenante pour sa taille et s'élança vers elle.

Grimalkin fit volte-face et partit en courant.

Elle avait attiré l'attention de la bête, peut-être grâce à la magie noire. Elle n'avait que trop bien réussi ! Elle courait, elle avait presque atteint les arbres, mais le monstre gagnait du terrain et se rapprochait dangereusement.

Je m'élançai à sa poursuite, Jenny sur mes talons. Grimalkin était hors de vue, à présent, et la créature s'enfonçait dans le bois, arrachant les branches et abattant les arbustes sur son passage.

Les feuillages arrêtaient la lumière de la lune, et il faisait très sombre. Je ralentis un peu, craignant de me jeter stupidement dans les mâchoires monstrueuses. Il y eut un violent craquement de bois qui se brise, suivi d'un cri strident.

Le temps d'un battement de cœur, je crus que Grimalkin était entre les dents de la bête. Or, en surgissant dans une petite clairière, je la vis devant moi, une lame dans chaque main.

Une large fosse s'ouvrait à ses pieds. Je m'approchai. L'énorme créature se tordait dans les derniers sursauts de l'agonie, empalée sur des dizaines de pieux époinçés. Deux d'entre eux sortaient de son crâne. Grimalkin avait creusé ce piège, l'avait camouflé et avait attiré la bête à ses trousses pour la faire tomber dedans.

– Tu n'as pas choisi le meilleur moment pour arriver, me lança-t-elle sèchement. Tu aurais pu être tué. Cette chose crache de l'acide. Et ses pattes sont imprégnées d'un poison mortel... Enfin, puisque tu es là, tu vas m'aider à terminer le travail.

Elle sauta dans le trou. Je l'imitai, non sans nervosité. Et nous nous mîmes à l'œuvre sous sa direction. Du bord de la fosse, Jenny contemplait avec horreur ce spectacle répugnant. La créature se tortillait encore en rugissant, dans un effort désespéré pour se libérer.

Elle dégageait une odeur âcre et son haleine empestait. Je pris bien garde de me tenir loin de ses mâchoires ; la puanteur à elle seule était à peine supportable. Grimalkin lui creva les yeux comme on perce des furoncles, tandis que je la frappais sans relâche avec la lame de mon bâton. Si les écailles de son dos lui faisaient une véritable armure, la peau de son ventre était vulnérable.

Les convulsions cessèrent peu à peu, et notre proie s'immobilisa

enfin. Sous elle, une mare de sang s'infiltrait dans la terre meuble en sifflant et en bouillonnant.

Après quoi, Grimalkin retourna avec nous au repaire du mage mort.

– J'ai réussi à enfermer cette créature à l'intérieur du pentacle que vous avez vu, nous conta-t-elle. Mais elle s'est échappée en creusant en dessous. Et ce n'était encore qu'un bébé !

– Quelle taille peut-elle atteindre ? demanda Jenny.

– On le saura bientôt, j'en ai peur, répondit la tueuse avec une grimace.

– Je vous présente Jenny, mon apprentie, dis-je. C'est elle qui a découvert le repaire du Kobalos.

Grimalkin lui adressa un bref signe de tête. Jenny la salua de même. Elle contemplait la sorcière avec presque autant d'effroi que le vartek.

– Tu as fait du bon travail, petite, la complimenta la sorcière d'une voix adoucie. Je te souhaite bonne chance. Si tu es moitié aussi douée que ton maître, tu as choisi le bon métier. Quant à toi, Tom, je me réjouis que tu aies pris une fille comme apprentie. C'est une preuve de courage. Beaucoup désapprouveront ta décision, j'en suis sûre.

Bien que secrètement flatté par ces louanges, j'avais une question plus importante en tête :

– D'où sortait cette créature ?

– Je l'ai fait naître, répondit-elle simplement.

Devant nos mines ahuries, elle expliqua :

– À partir d'un embryon que j'ai trouvé au fond d'un pot, dans l'ancre du mage. Une veine qu'il n'ait pas essayé le premier ! Imaginez les dégâts qu'un tel monstre aurait causés dans le Comté !

À cette idée, la sueur me perla sur le front. Cette menace inattendue était réellement terrifiante.

Soudain, je sentis autre chose : la présence d'une nouvelle entité de l'obscur. Je n'eus pas le temps d'en avertir mes compagnes. Un rugissement furieux s'éleva au loin.

Ce que je lus sur le visage de Grimalkin me confirma ce que me dictait mon intuition.

Un autre vartek était dans la nature !

La poursuite



— Ça vient de là-bas, m'écriai-je en désignant le sud-est.

Puis je me tournai vers Grimalkin :

– Vous saviez qu'il y en avait deux ?

– Non, reconnut-elle, lugubre. Ce sont des fouisseurs et, dès leur naissance, ils s'enfoncent dans la terre. Les petits se mangent entre eux, seul le plus fort survit et resurgit. Enfin, normalement...

Sans un mot de plus, la tueuse s'élança à la recherche du vartek. Nous la suivîmes, peinant pour ne pas se laisser distancer. Il faisait très sombre, sous les arbres, et nous risquions à chaque instant de heurter un tronc, de trébucher sur une souche ou de nous tordre une cheville dans un trou. Néanmoins, nous étions indemnes quand nous atteignîmes la lisière du bois, et la lune était réapparue pour nous guider.

Ce nouveau don que j'avais de localiser l'ennemi me révéla que la créature était devant nous, et qu'elle se déplaçait vite.

Ayant traversé un pré, nous arrivâmes devant une haute haie

d'aubépines qui nous obligea à faire un détour. Et nous dûmes escalader une grille fermée à clé avant de continuer. Une succession de petits champs gêna ensuite notre progression.

J'apercevais au loin les lumières d'une ferme. La route empruntée par la créature allait la mener à proximité d'une habitation. Il fallait absolument l'arrêter avant.

Nous avions atteint une étendue plate recouverte de mousse, sans aucun obstacle, et nous gagnâmes du terrain. Soudain, un nouveau rugissement monta, très loin devant. J'en fus consterné. Le vartek était plus rapide que nous. Mais pourquoi n'y avait-il plus aucune trace de son passage, aucune destruction ?

Quelques instants plus tard, je trouvai l'explication : il ne s'était pas déplacé en surface. Juste devant nous s'élevait un gros tas de terre fraîchement creusée. Au centre, un trou noir bâillait, marquant l'endroit où la créature avait émergé de sa galerie. De là, sa piste se perdait dans la distance. Une odeur de glaise humide flottait dans l'air, mêlée aux relents âcres que j'avais sentis dans la fosse où Grimalkin avait piégé le premier vartek. Celui-là aussi crachait de l'acide.

Grimalkin fonça, et je m'efforçai de garder l'allure, laissant Jenny en arrière. Cela valait peut-être mieux. Je ne voulais pas qu'elle soit blessée ; et si nous rattrapions la créature, la confrontation serait des plus périlleuses.

Bien que nous traversions de nouveau un espace de champs cultivés, nous progressions plus vite. Lorsque le vartek avait rencontré une haie ou un bosquet, il les avait simplement écrasés, nous ouvrant ainsi la route.

Nous courûmes pendant une bonne heure en suivant sa piste. Si j'avais maintenant trouvé mon second souffle, je savais que je ne soutiendrais plus ce rythme très longtemps. Je sentais toujours la créature, devant nous. Elle finit cependant par ralentir et s'arrêta.

Un nouveau rugissement s'éleva, aussitôt suivi de cris perçants. J'aperçus alors les lumières d'une autre ferme.

Cinq minutes plus tard, nous découvrions une scène de carnage. Le vartek n'avait pas attaqué l'habitation, il avait foncé dans une étable et avait dévoré tous les animaux. Si j'en jugeais d'après les restes, il y avait eu là un troupeau de vaches et au moins un cheval. Les stalles aplaties dégoulaient de sang.

Des morceaux de bêtes mortes gisaient un peu partout, et une remontée de bile me brûla la gorge devant ce spectacle macabre. Jenny, qui venait de nous rejoindre, se plia en deux pour vomir sur

l'herbe.

Le fermier, sorti de chez lui, courut vers les ruines de sa grange, portant une lanterne et un gourdin. Il avait eu de la chance de ne pas s'être trouvé là au moment du passage de la créature.

Nous fonçâmes dans le noir sans l'attendre. L'heure n'était pas aux explications.

Peu après, le vartek s'enfouit de nouveau dans le sol. Nous fîmes halte devant le tas de terre fraîche, hors d'haleine. Pendant une ou deux secondes, une vague image me vint en tête, puis elle se précisa soudain. Avant que Jenny nous ait rejoints, j'avais localisé la créature. Elle se reposait à moins de cinquante mètres du trou, à une grande profondeur.

– Il va falloir la suivre dans son tunnel, dis-je.

Jenny voulut dire quelque chose, mais elle était si essoufflée qu'elle ne put articuler un mot.

Pour toute réponse, Grimalkin se contenta de désigner l'ouverture béante.

Y ayant jeté un coup d'œil, je constatai que le fond était rempli de terre.

– Il a rebouché derrière lui ! m'exclamai-je.

– Il mange la terre et les cailloux qu'il broie grâce à ses dents et à l'acidité de sa salive. Il en extrait les nutriments dont il a besoin avant de les expulser, fermant ainsi la galerie après son passage.

– Il se nourrit aussi de viande, intervint Jenny. Les pauvres vaches !

– En effet. Son métabolisme exige également de la viande. C'est une créature brutale, conçue comme un instrument de combat pour massacrer une armée ennemie.

Sans attendre davantage, je suivis en surface la route du vartek, accompagné de Grimalkin et de Jenny. Je fis bientôt halte et désignai l'herbe :

– Il est juste en dessous. À environ cinquante pieds de profondeur.

Jenny me regarda avec stupeur :

– Comment tu le sais ?

– Moi aussi, j'ai reçu certains dons, expliquai-je. Je peux par exemple repérer un être ou un objet à distance. Ça ne marche pas toujours ; une chance que j'y réussisse aujourd'hui ! Je sais exactement où se trouve le vartek.

Grimalkin, plongée dans ses pensées, ne fit aucun commentaire.

Finalement, elle observa :

– Il s’est enfoncé trop loin pour qu’on l’atteigne en creusant. De toute façon, ce serait très imprudent.

Je me concentrai de nouveau. Le vartek ne bougeait plus, j’en étais sûr.

– Il se repose, dis-je, sans être forcément endormi. Il a peut-être conscience de notre présence. Il pourrait nous tendre un piège.

– Il ne nous reste donc qu’une option : le tuer dès qu’il réapparaît en surface, conclut Grimalkin.

Approuvant d’un signe de tête, j’ajoutai :

– Il peut aussi bien émerger ici ou parcourir une certaine distance sous terre. Auquel cas, il sera plus lent. On devrait réussir à le suivre, voire à le distancer.

Nous nous installâmes sur place. Établir des tours de garde était inutile puisque j’étais le seul capable de détecter les mouvements de la créature. Grimalkin et Jenny s’accordèrent donc un peu de sommeil pendant que je veillais.

Environ une heure avant l’aube, la bête s’agita. Je secouai aussitôt mes compagnes, et nous suivîmes sa progression souterraine.

J’observais les étoiles pâlistantes pour prendre mes repères. L’angoisse me rendait malade : si la bête continuait dans cette direction, ma famille serait menacée.

– La ferme de mon frère Jack est sur sa route, confiai-je à Grimalkin. Et si la créature ne passe pas par la ferme, elle traversera sûrement Topley. Une soixantaine de personnes y habitent, et demain, vendredi, c’est jour de marché. Il y aura foule dans les rues et sur la place du village.

Le vartek cherchait-il à se venger de notre intrusion dans le repaire du mage ? En ce cas, pourquoi n’avait-il pas foncé droit sur moi, au lieu de viser la ferme de Jack ? C’était sans doute une idée absurde. Quoi qu’il en soit, le danger était bien réel.

Grimalkin demeurait silencieuse, fixant l’horizon.

Le vartek passerait peut-être sous la ferme et sous le village. S’il flairait les bêtes au-dessus, il pourrait bien jaillir à la surface. Et comment ne sentirait-il pas tous ces humains venus au marché ?

Cette créature que Grimalkin qualifiait d’instrument de combat était conçue pour dévorer des soldats. Elle ne les distinguerait probablement pas de villageois vaquant à leurs affaires.

Je me creusai la cervelle à la recherche d’une solution. Devais-je demander l’aide du goblin ?

Kratch serait sûrement capable de tenir tête au vartek, à condition

qu'un ley le conduise jusqu'ici. D'après mes souvenirs de la carte de mon maître, disparue dans l'incendie, l'un d'eux passait à quelques miles à l'est.

Comment amener le vartek à croiser cette ligne ? Je n'en avais aucune idée.

Il poursuivit sa route jusqu'au milieu de la journée avant de s'arrêter de nouveau et ne bougea plus jusqu'à la tombée de la nuit.

Je désespérais de trouver un moyen de l'arrêter. Alors que Jenny dormait profondément, exténuée par la poursuite, j'interrogeai Grimalkin :

– La magie, ça marcherait sur lui ?

La tueuse secoua la tête :

– J'ai déjà essayé. Les sorts d'*entrave* et de *confusion* n'ont eu aucun effet. Cette entité résiste à la magie humaine. Je pense qu'elle en a été sciemment protégée. Avec le temps, j'apprendrais probablement à dominer cette créature. C'est pourquoi je voudrais tant en savoir davantage sur les pratiques magiques des Kobalos. Pour le moment, nous devons seulement nous armer de patience et ne pas manquer l'instant où le vartek ressortira à la surface.

Ces paroles qui soulignaient notre impuissance m'anéantirent.

Finalement, je réveillai Jenny, car la bête s'agitait au-dessous de nous. Elle avançait lentement, à présent, toujours dans la même direction.

Nous la suivîmes, et mon anxiété ne cessait d'augmenter.

Juste avant l'aube, elle accéléra soudain, nous obligeant à une marche rapide qui se changea bientôt en course.

La lumière qui montait à l'est et teignait le ciel en rose révélait au loin une rangée d'arbres et deux collines basses qui me permirent de me repérer. Je lâchai un soupir de soulagement : la créature ne passerait pas par la ferme de Jack.

Mais elle se dirigeait vers le village de Topley, et j'eus honte de moi : qu'advviendrait-il des centaines d'innocents qui allaient se rassembler sur la place du marché ?

Je compris que ma famille n'était nullement à l'abri. Mes frères se rendaient au marché tous les vendredis matin. L'un d'eux au moins y serait.

Voyant s'élever devant moi une masse familière et boisée, je repris espoir.

– C'est la colline du Pendu, non ? haleta Jenny sans ralentir.

J'acquiesçai d'un signe de tête, aussi essoufflé qu'elle.

– Alors, la bête va manquer la ferme de ton frère.

– Espérons qu'elle manquera aussi le village...

Nous allions contourner les hauteurs par l'est. Topley s'étendait de l'autre côté. Le vartek allait passer tout près ; toutefois, il éviterait, semblait-il, l'agglomération. Quel but poursuivait-il ?

Quand nous eûmes dépassé la colline du Pendu, laissant la ferme de Jack derrière nous, le vartek s'arrêta, et je crus qu'il allait refaire surface.

Puis il se remit en route en obliquant brusquement. Mes pires craintes se réalisaient.

Sans doute avait-il senti la présence des humains, car il fonçait droit vers la place du village.

Une lueur fanatique



Autrefois, quand mon père et moi arrivions au marché avec les lève-tôt, les fermiers avaient déjà fait le plus dur du travail : les bœufs, les moutons, les chevaux et les volailles étaient parqués pour la vente, les légumes, les fruits et les fromages disposés sur les étals, les ballots de foin soigneusement entassés.

Il fallait attendre midi pour voir les allées s'emplir de mères et d'enfants baguenaudant entre les éventaires.

Neuf coups venaient de sonner ; le soleil était assez haut pour répandre une agréable tiédeur, qui dissipait l'air frisquet et attirait au-dehors une foule inhabituelle. Les vendeurs, flairant les bonnes affaires, vantaient leurs produits à grands cris. Je n'avais jamais vu l'endroit aussi animé à cette heure matinale.

Nous traversâmes le village en hâte pour gagner le marché, suivant

toujours la piste du vartek. Beaucoup d'étalages étaient dressés dans les rues qui rayonnaient autour de la place centrale. Les têtes se tournaient vers nous avec effroi. Les gens semblaient frappés de stupeur en voyant la sorcière, et des cris hostiles s'élevèrent ici et là. Ignorant leurs réactions, nous continuâmes notre course sur la chaussée pavée.

Je sus soudain où le vartek allait refaire surface : au centre de la place, là où le bétail était parqué. Flairait-il l'odeur de ses proies depuis sa galerie ? Voyait-il à travers l'épaisseur de roc et de glaise, ou sentait-il le sang chaud à distance ? En tout cas, ce n'étaient pas les gens mais les bêtes qui avaient attiré son attention.

Peut-être une telle quantité de chair ainsi rassemblée était-elle irrésistible et l'incitait à attaquer ? N'avait-il pas été conçu dans ce but : frapper l'ennemi au cœur, surgir du sol pour le prendre par surprise et semer la panique dans ses rangs ?

Mon nouveau don fonctionnait à présent avec une clarté étonnante, et je perçus le passage du vartek sous le marché. J'imaginai ses mâchoires travaillant fiévreusement, sa salive acide digérant la terre et les cailloux qu'il avalait.

Jusqu'alors, nous avons suivi la créature à moins de trente pieds en arrière. Tout à coup, elle accéléra pour courir aussi vite qu'en surface.

C'était impossible !

À moins que sa soif de sang, exacerbée par la proximité des proies, ne l'ait poussée en avant ? Ou peut-être le sol était-il moins dur ? L'important était que nous l'affrontions avant qu'elle se soit totalement extirpée de son trou.

Je fonçai, zigzaguant entre les étals. Je bousculai un gros homme en tablier de boucher quand un cri terrible monta du centre de la place. Trois longs tentacules noirs se balançaient dans les airs au-dessus d'un enclos de bovins. Un fermier se précipita, sans doute inquiet pour son bétail.

Deux secondes plus tard, des vaches affolées brisaient les barrières comme des allumettes et galopaient vers nous. Quant au fermier, il avait tourné les talons et fuyait pour sauver sa peau.

Grimalkin et moi nous fîmes face, épaule contre épaule, tandis que Jenny se plaçait derrière nous. La tueuse avait tiré deux de ses dagues, et je brandis mon bâton, la lame tournée vers la horde mugissante qui approchait. Ces bêtes à longues cornes pouvaient aisément nous piétiner. Lorsque j'étais enfant, deux hommes de mon village avaient été chargés par leur troupeau ; l'un d'eux était mort, l'autre avait dû s'appuyer sur une canne pour le restant de ses jours.

Par chance, à l'instant où je me voyais déjà encorné, le flot des bêtes se sépara tel deux rideaux qu'on écarte, se contentant de nous asperger de boue au passage.

Mais tandis que le grondement de leurs sabots s'éloignait, un autre hurlement s'éleva.

À une trentaine de mètres devant nous, le vartek tenait une vache entre ses mâchoires et la secouait comme un chien le ferait d'un rat. La créature avait grandi depuis sa dernière apparition, et ses trois tentacules terminés par un os tranchant s'élevaient à plus de vingt pieds de haut.

Une autre vache essayait de se relever en meuglant de douleur ; il lui manquait une patte, et le sang jaillissait par saccades de son moignon.

Nous bondîmes en avant à l'instant où le vartek refermait ses mâchoires sur sa proie, la coupant en deux dans un craquement d'os. Tandis que les moitiés ensanglantées retombaient sur l'herbe, la monstrueuse créature s'emparait de la bête blessée.

C'est sans doute ce qui nous sauva la vie. La gueule pleine, le vartek ne pouvait nous lancer sa salive acide au visage.

Grimalkin, arrivée la première, lui planta une dague dans l'œil droit et la fit tourner dans l'orbite afin de causer le plus de dégâts possible. J'enfonçai la lame de mon bâton dans l'autre œil.

Si le vartek était aveugle, il n'était pas encore vaincu. Il recracha le morceau de vache, qui nous éclaboussa de sang, et s'élança vers nous.

Mon bâton, encastré dans son œil, me fut arraché des mains, et je tombai à la renverse. D'une roulade, je me remis sur mes pieds et tirai la Lame-Étoile. J'observai les multiples pattes fines du monstre, d'où suintait une espèce de gelée jaunâtre. Je me rappelai l'avertissement de Grimalkin : c'était un poison mortel !

La tueuse avait déjà enfoncé trois lames dans la gorge et le ventre de la bête, qui tentait de s'extraire complètement de son trou. Maintenant, elle s'élançait de nouveau, une longue épée dans la main gauche.

Je vis avec surprise Jenny courir elle aussi droit au vartek. Elle s'arrêta à petite distance de la gueule massive. La lame, au bout de son bâton, étincela au soleil quand elle l'enfonça profondément à la base du cou.

– Tiens-toi loin de ses pattes ! lui criai-je en la rejoignant.

Mais la menace vint d'ailleurs. Le vartek possédait apparemment d'autres sens que la vue pour se diriger. L'un de ses tentacules s'abattit comme une faux, son os effilé visant la tête de la fille.

Je n'eus que le temps de trancher d'un coup d'épée l'affreux bras écaillé juste au-dessus de la griffe. Le tentacule se rejeta en arrière dans une pluie de sang. J'attaquai alors la gorge, fouaillant sauvagement dans cette partie plus tendre, projetant alentour des morceaux de chair sanglante.

Les forces du vartek faiblissaient. Ses tentacules retombèrent, inertes. Il se convulsa, ouvrit et referma sa gueule garnie de plusieurs rangées de dents mobiles. Enfin, il lâcha un ultime soupir, et son haleine puante nous balaya le visage. Ses pattes se relâchèrent. Il n'avait pas réussi à s'extraire de son trou, et son corps s'enlisa lentement dans la terre jusqu'à ce que seule sa tête reste visible.

– Dommage qu'il n'ait pas émergé complètement, déplora Grimalkin en essuyant sur l'herbe les lames qu'elle venait de retirer de la gorge du monstre. J'aurais aimé le voir en entier. Ma crainte, c'est que cette créature soit encore loin de sa taille définitive. Tu imagines les dégâts que plusieurs d'entre elles causeraient à une armée humaine ?

Il y avait encore beaucoup à dire sur le sujet. Mais comme ce n'était ni le lieu ni l'heure, nous quittâmes le village. Leur bétail rassemblé et leur courage revenu, les gens nous auraient assaillis de questions. La présence d'une sorcière aurait compliqué la situation, mieux valait nous esquiver rapidement.

En chemin, nous vîmes des bêtes errer ici et là, et des regards nous suivre depuis les maisons environnantes. Mes frères eux-mêmes étaient peut-être quelque part. Mais nous n'avions pas l'intention de nous arrêter pour leur fournir des explications.

Personne n'avait été tué. On n'avait à déplorer que deux vaches mortes et quelques barrières brisées. Le vartek était détruit. Topley s'en tirait à bon compte.

Nous reprîmes la route de Chipenden en n'échangeant que de rares paroles. Jenny se montrait curieusement silencieuse. À ses mâchoires contractées, je devinais qu'elle était en colère. Je ne lui posai aucune question ; on réglerait ça plus tard.

J'avais espéré qu'on s'éloignerait sans encombre. Malheureusement, une dizaine de villageois agités fut bientôt derrière nous. Grimalkin finit par se retourner. Ils firent halte, pour se remettre en marche dès que nous repartîmes.

Quand nous eûmes dépassé les dernières maisons, Grimalkin leur fit face à nouveau. Cette fois, ils s'approchèrent à moins de vingt pas avec des grommellements hargneux. Certains étaient armés de bâtons. Ils n'auraient eu aucune chance contre Grimalkin et auraient pris la fuite à la première menace de son épée ; néanmoins, je ne voulais pas qu'il y ait des blessés.

– Qu'est-ce que vous voulez ? lançai-je en me postant aux côtés de la tueuse.

– Qu'est-ce que tu fabriques avec une sorcière, petit ? m'interrogea celui qui semblait être leur chef, un gros costaud au crâne rasé et au menton agressif.

Je les observai l'un après l'autre, dans l'espoir de reconnaître un visage connu, quelqu'un qui se souviendrait de moi, enfant, quand je venais au marché avec mon père, et sur qui j'aurais pu m'appuyer. Je ne vis que des étrangers.

– Elle m'a aidé à sauver votre village, rétorquai-je.

– Le sauver de quoi ? De sa magie noire ? Elle a fait sortir une bête de l'enfer, et tu n'as pas pu l'en empêcher.

– Je suis Tom Ward, l'Épouvanteur de Chipenden. Elle a combattu à mes côtés contre un monstre qui vous aurait tous dévorés. Si vous ne me croyez pas, retournez sur la place. Vous y trouverez le corps de la créature que nous avons tuée.

– Tu mens, petit. Vous allez revenir avec nous tous les trois. On vous enverra à Priestown, l'Inquisiteur y est attendu ce mois-ci. On dressera un beau bûcher. De cette sorcière et de ses deux complices, il ne restera bientôt que des cendres !

Les inquisiteurs mettaient les sorcières et les épouvanteurs dans le même panier. La menace n'était pas à prendre à la légère. Si nous étions capturés, je ne donnais pas cher de notre peau. Pourtant, je ne pouvais pas laisser Grimalkin tuer ces hommes aussi effrayés que furieux. Une fois retournés au village, ils constateraient que je leur avais dit la vérité. Mais leur meneur était une tête brûlée, et je devais d'abord m'en débarrasser.

– Allez donc voir ce que nous avons tué, repris-je calmement. Vous comprendrez que nous avons agi pour le mieux. Maintenant, laissez-nous poursuivre notre chemin.

Le costaud avança de deux pas :

– Toi d'abord, petit ! Jetez vos armes, et tout ira bien. Venez avec nous gentiment, et vous aurez un procès équitable.

– Je le tue ? me chuchota Grimalkin à l'oreille.

Je refusai d'un signe de tête et marchai vers l'homme. Il portait un gourdin aussi long que son avant-bras, arrondi à son extrémité, assez dur pour me briser le crâne. Il le balança sur moi à une vitesse surprenante ; j'esquivai d'un pas de côté. Il me manqua une deuxième fois, et je le frappai violemment au poignet avec mon bâton. Il grogna, attaqua de nouveau, le visage rouge de fureur. Je lui portai encore deux coups, l'un au genou, l'autre à l'épaule, sans réussir à le

décourager. Il paraissait prêt à me mettre en pièces à mains nues.

Ma colère s'enflamma soudain. J'étais un épouvanteur, j'avais toujours combattu pour le bien du Comté, plaçant à chaque fois mon devoir avant ma propre sécurité. Comme mon maître, qui avait donné sa vie pour protéger de l'obscur des types dans son genre.

Attaquant avec un regain d'énergie, je frappai l'homme en plein visage. Il tituba. Avec un rictus de douleur, il cracha sur le sol deux dents ensanglantées. Je lui enfonçai le bout de mon bâton dans le ventre, et il tomba à genoux, le souffle coupé.

Je le dépassai pour m'adresser aux autres :

– À qui le tour ?

Ils reculèrent prudemment, et je repris la route, Grimalkin et Jenny sur mes talons. Je bouillais encore de rage, et nous n'échangeâmes pas un mot pendant un bon moment.

Jenny finit par briser le silence :

– Et s'ils nous dénoncent à l'Inquisiteur ? Tu leur as dit que tu étais l'Épouvanteur de Chipenden. Il pourrait venir nous arrêter.

Je haussai les épaules.

– Quand ils verront ce à quoi ils ont échappé, ils oublieront ça. Ce n'était que de la bravade provoquée par la peur.

Grimalkin nous quitta au coucher du soleil sans un mot d'explication.

– Je reviendrai au début de la semaine prochaine, déclara-t-elle. J'ai mené à bien mes expériences, et je vous ferai part de ce que j'ai découvert.

Un peu plus tard, alors que nous étions assis au coin du feu tandis que rôtissait un poulet acheté à un fermier sur la route du retour, Jenny explosa :

– Des centaines de gens auraient pu être massacrés, dans ce village. La sorcière n'a donc aucun sens des limites ?

– Tu parles de ses expériences ? Je suppose qu'elle se sentait capable de circonscrire la créature. Sa magie est extrêmement puissante. Elle ne s'attendait pas à ce que le vartek s'échappe.

– Elle avait affaire à une entité parfaitement inconnue. Prendre de tels risques, c'est de la folie !

– Oui, rétrospectivement, je le pense aussi. C'est sans doute pour ça qu'elle a parlé de la fin de ses expériences. Pourtant, si on regarde les choses avec ses yeux à elle...

– Les yeux d'une sorcière ! Les yeux d'une folle ! Elle a une lueur

fanatique dans le regard !

– Si j'étais toi, je ne lui dirais pas ça en face, Jenny ! Elle a eu tort de prendre ce risque, et je suis sûr qu'à présent, elle en a conscience. Mais elle jugeait nécessaire d'en apprendre le plus possible sur un ennemi que nous allons bientôt combattre. Au moins, nous savons maintenant à quoi nous avons affaire !

– Il n'empêche, elle a eu tort, tempêta Jenny. Des tas d'innocents auraient pu y laisser leur peau ; et nous aussi, en réparant les dégâts qu'elle a causés ! Cette femme est dangereuse. Elle n'accorde aucune valeur à la vie.

Je me contentai de soupirer, abandonnant ma défense de Grimalkin, et Jenny finit par se calmer. Je comprenais sa position. Néanmoins, fanatique ou pas, la tueuse avait mis au jour un élément primordial : l'énormité de la menace que nous allions affronter...

Les notes de Grimalkin



En dépit de cette menace, il fallait bien reprendre la routine.

L'après-midi suivant, je mesurai les dimensions de la fosse que Jenny avait creusée sur mes indications.

– Beau boulot, la félicitai-je. Si tu avais réellement un goblin à enfermer, le maçon et les gréeurs n'auraient plus qu'à se mettre au travail.

Sa colère s'était enfin apaisée, et son visage rayonna.

– Une fois la dalle en position au-dessus de l'ouverture, il te restera trois tâches à accomplir. Tu sais lesquelles ?

Jenny récita :

– Premièrement, enduire les parois de la fosse d'une colle mêlée de sel et de limaille de fer pour empêcher le goblin de s'échapper. Deuxièmement, préparer l'assiette-appât. Troisièmement, attendre la tombée de la nuit, l'instant où la créature attirée par l'odeur du sang descendra dans le trou. Les gréeurs devront alors être prêts à abaisser la dalle.

– Parfait, approuvai-je, heureux de pouvoir la complimenter. L'exercice pratique de cet après-midi consistera à appliquer la colle.

Je soulevai le couvercle du grand seau que nous avions transporté dans le jardin sud, et Jenny se boucha le nez : la mixture – des os d'animaux bouillis – puait atrocement.

Deux sacs attendaient sur l'herbe, l'un empli de limaille, l'autre de sel.

– Tu vas utiliser un demi-sac de chaque, expliquai-je.

Je tenais ces connaissances de John Gregory, et je me plaisais à les transmettre.

Ayant vidé la moitié des ingrédients dans la colle, Jenny entreprit de remuer le magma visqueux avec un gros bâton. Je veillai à ce que l'opération dure au moins dix minutes, afin que tous les ingrédients soient parfaitement mélangés. J'aidai mon apprentie à descendre le lourd récipient dans la fosse avec une corde. Elle sauta alors au fond du trou et commença à enduire les parois à l'aide d'une brosse.

– Tu dois couvrir chaque pouce de surface, lui rappelai-je. Un gobelin est capable de réduire sa taille au minimum, il profiterait du plus petit espace oublié pour s'échapper. S'il s'agit d'un éventreur, tu serais sa première proie. Il te viderait de ton sang en moins d'une minute. Un lance-cailloux, lui, s'emparerait d'une grosse pierre et t'ouvrirait le crâne comme un œuf. Les gobelins sont dangereux. Une seule erreur, et tu es morte !

Quand Jenny eut fini d'enduire les parois correctement, je lui tendis les mains pour la tirer du trou. Je remontai ensuite le seau et lui montrai comment fixer la brosse au bout d'une perche pour barbouiller le fond.

Elle avait presque terminé quand un appel nous parvint depuis la barrière du jardin ouest. C'était Grimalkin. Ayant prévenu le gobelin de son arrivée, je l'escortai jusqu'à la fosse.

– Je vois que tu fais bien trimer ton apprentie ! s'exclama-t-elle.

Elle me tendit un rouleau de papier attaché avec une ficelle :

– Tiens ! Voici l'ensemble de mes observations ainsi que mes hypothèses concernant le mage de haizda et les Kobalos. Prends-en connaissance. Je reviendrai dans une semaine, et nous en discuterons.

– Vous allez dans le Nord ?

– Au nord-est, précisa-t-elle. J'ai quelques détails à vérifier.

Quand elle nous eut quittés, Jenny et moi allâmes nous laver avant de monter à la bibliothèque. Jenny passa une demi-heure à noter sur son cahier la méthode pour entraver les gobelins tandis que je me plongeais dans les notes de Grimalkin.

Le contenu des bocaux

Tous baignent pour la plupart dans une sorte de gel conservateur et sont d'origine biologique : graines, petits mammifères, reptiles ainsi que des êtres hybrides.

Beaucoup sont encore vivants, conservés dans un état végétatif. Si on plante les graines, elles pousseront. C'est vrai aussi avec les animaux. J'en ai testé trois, ce qui a confirmé mon hypothèse. Tous sont certainement capables de grandir et de se développer, mais je ne saurais dire sous quelle forme sans poursuivre plus loin des expériences potentiellement dangereuses. Nous savons que les Kobalos ont usé de magie noire pour créer des entités très particulières : des constructeurs (les whoskors, qui ne cessent d'étendre les murs de Valkarky) et des combattants (comme le Haggenbrood). Ils pourraient utiliser d'autres créatures pour la guerre. C'est probablement ce que le mage mort préparait ici, en prévision d'une attaque à l'intérieur de nos frontières.

Le premier échantillon animal

J'ai sorti cet échantillon de son gel protecteur (le bocal était étiqueté « Zanti ») et l'ai plongé dans un mélange nutritif (deux dixièmes de sang humain, trois dixièmes d'os de truie écrasés, deux dixièmes de sucre, trois dixièmes de salive humaine).

J'ai placé l'ensemble dans l'environnement le plus puissant que j'aie pu générer – un vaste pentacle contenu dans un cercle de cinquante pieds de diamètre – au centre d'une prairie, à deux cents mètres de l'arbre le plus proche. J'ai également

protégé le spectacle des regards scrutateurs grâce à des sorts d'invisibilité et d'intimidation.

Bien qu'impressionné par l'approche méthodique de Grimalkin et l'attention qu'elle portait à chaque détail, je ne pus m'empêcher de frissonner à cette lecture. La tueuse, quels que soient son courage, son intelligence et ses connaissances, s'était attaquée à des forces inconnues. Comme Jenny l'avait observé la veille, elle avait grandement sous-estimé la dangerosité du vartek, une erreur qui aurait pu causer un véritable carnage.

L'échantillon de Grimalkin avait été activé une nuit de pleine lune. Il avait produit une multitude de petites créatures pas plus grosses que des fourmis. Juste avant l'aube, elles s'étaient enfouies dans le sol pour en ressortir le lendemain au crépuscule. À ce moment-là, il n'en restait plus que quelques-unes, qui avaient atteint la taille d'un doigt. Sous terre, elles s'étaient probablement entre-dévorées.

Elles avaient continué ainsi jusqu'à ce que deux seulement survivent : filiformes, d'aspect vaguement humain, avec des mains et des pieds terminés par de longues griffes. La tueuse était alors entrée dans le spectacle pour les tuer. Tout en reconnaissant sa bravoure, je la trouvais un peu trop sûre d'elle. On ne joue pas comme ça avec des entités dont on ne sait rien !

Et ce premier essai ne l'avait pas arrêtée ! Elle avait renouvelé l'expérience avec un autre échantillon. Ces créatures-là, restées en surface, s'étaient entre-dévorées toute la journée et toute la nuit. Leurs longs corps cylindriques comprenaient trois segments, comme ceux des insectes, bien qu'ils aient atteint la taille d'un mouton. Une espèce d'aiguillon, au milieu du front, leur servait à paralyser leurs adversaires. Grimalkin les avait surnommés les *piqueurs*.

Ces piqueurs avaient le pouvoir d'attirer leurs proies, et le sort de *menace* qui protégeait le spectacle de toute approche humaine ou animale ne les avait pas empêchés de faire venir des pigeons, des mouettes, des oies, des lièvres, des sangliers, des vaches et même un cerf, avant de diriger enfin leur attention sur la tueuse. Elle avait dû résister à leur volonté pour ne pas pénétrer dans le spectacle. Cette fois, elle s'était montrée prudente et les avait abattus de loin à l'aide de ses armes de jet. Après dissection des cadavres, elle avait découvert que chaque segment de leur corps contenait un cœur, un estomac et un cerveau. Une manipulation ultérieure démontra que si l'un des segments était détruit, la créature pouvait le régénérer. Cette capacité les rendait extrêmement redoutables.

Elle avait fait sa dernière expérience avec les varteks, et c'est là que

les choses avaient mal tourné. Après que les petits se soient enterrés dans le sol, un seul avait réapparu. La tueuse ne se doutait pas qu'un deuxième avait survécu. Quand elle comprit que ces créatures mangeaient de la terre et des cailloux, elle utilisa la scrutation. Elle vit qu'un autre vartek creusait une galerie sous le pentacle pour s'échapper. Elle prépara donc une fosse dans l'intention de l'y attirer. Elle n'avait pas prévu que je surgirais avec Jenny au moment où la créature s'enfuyait. Malgré l'aspect terrifiant de ce récit, je ne pus m'empêcher de sourire à sa conclusion : Grimalkin oubliait complètement le rôle que nous avions joué dans la destruction du monstre. Notre apparition inattendue était un contretemps qu'elle préférait visiblement oublier ! Elle ne décrivait pas non plus comment nous avions poursuivi et abattu le deuxième vartek.

Mon sourire s'effaça à l'idée qu'il aurait pu causer la mort de nombreux innocents. Quel serait l'avenir du Comté si de telles créatures y prospéraient ? Dirigées par les Kobalos, elles tailleraient en pièces quiconque les affronterait.

Je sus soudain ce que serait ma contribution à la bibliothèque de l'Épouvanteur. En combinant les informations fournies par le glossaire de Nicholas Browne, les notes de Grimalkin et ce que nous apprendrions par la suite, je pourrais rédiger un Bestiaire des Kobalos. Cet ouvrage serait très utile à ceux qui suivraient mes traces.

Je levai les yeux vers Jenny. Elle bayait aux corneilles, déconcentrée.

– Assez écrit pour aujourd'hui, lui dis-je. Retourne au jardin et entraîne-toi à descendre l'assiette-appât dans la fosse !

C'était un exercice difficile, qui exigeait beaucoup d'habileté. Ça l'occuperait un bon moment.

Elle se leva sans enthousiasme. Elle aurait sûrement préféré continuer à rêvasser.

Dès qu'elle fut partie, je me remis à mes propres études.

Les temps changent



Je relus les dernières lignes du rapport de Grimalkin.

Cette troisième créature, le vartek (pl. varteki), est probablement la plus redoutable des trois échantillons que j'ai testés. Mais les autres bocaux contiennent peut-être des germes encore pires.

Dans la perspective d'un prochain conflit avec les Kobalos, ceci n'augure rien de bon.

Oui, tout cela était terrifiant. Si les Kobalos lançaient leurs monstres contre nous, quel moyen de défense aurions-nous contre de telles machines à tuer ?

Jusqu'alors, ces nouveaux ennemis me semblaient une menace éloignée, aussi bien dans le temps que par leur situation géographique. Je m'étais convaincu qu'habitant à des miles et des miles du Comté, ils mettraient des années à atteindre les rivages de la mer du Nord. Là, ils devraient encore traverser cette énorme étendue

d'eau avant de débarquer.

Or, un mage Kobalos s'était installé chez nous. D'autres étaient peut-être déjà là, indétectables, occupés à cultiver d'effroyables créatures.

J'avais besoin de m'éclaircir les idées. Laissant là les notes de Grimalkin, j'allai voir comment Jenny se tirait de ses exercices.

Obéissante, elle s'entraînait à descendre l'assiette-appât dans la fosse, le visage concentré.

Le plat de métal était suspendu à une chaîne par trois autres, plus courtes, munies d'un crochet à leur extrémité. Ces crochets étaient glissés dans trois trous percés sur le rebord du récipient rempli de sang – pour les exercices pratiques, on utilisait du lait. La première tâche consistait à déposer le plat au fond de la fosse sans en renverser une seule goutte.

Je constatai avec satisfaction que Jenny s'y prenait fort bien. Certes, c'est beaucoup moins facile dans une réelle situation de danger, quand on a les mains moites et tremblantes !

Il lui fallait maintenant relâcher les crochets, puis les dégager d'un geste vif du poignet pour laisser l'assiette à sa place.

Elle lâcha une exclamation de dépit. Elle n'avait pas encore pris le coup de main. Deux chaînes s'étaient décrochées, pas la troisième. Le plat bascula d'un côté, et le lait se répandit.

– Ce n'est pas grave, lui dis-je. Moi, il m'a fallu plus d'un mois d'entraînement pour y réussir. Tu réessayeras plus tard. Si tu descendais au village ? Tu nous rapporteras les provisions de la semaine.

Jenny s'en fut donc et, à son retour, elle reprit l'opération avec succès, sans gaspiller une seule goutte de lait.

Décidément, elle apprenait vite. Et je prenais plaisir à travailler avec elle. Je ne souffrais plus de la solitude.

Notre récente rencontre avec Bibby Longue-Dent l'avait traumatisée – surtout la découverte des ossements d'enfants encore ensanglantés, une vraie boucherie ! Je craignis pendant plusieurs jours qu'elle ne surmonte pas cette épreuve. J'avais tort : elle paraissait tout à fait rassérénée.

John Gregory avait formé de nombreux garçons, dont beaucoup avaient abandonné en cours d'études. Je désirais vraiment que ma première apprentie obtienne un jour le titre d'Épouvanteur. Ce n'était que le début, mais je fondais de grands espoirs sur Jenny.

Grimalkin revint avant la fin de la semaine, comme elle l'avait promis.

– Tu as lu mes notes ? me questionna-t-elle.

Je hochai la tête.

– Et tu as vu des varteki à l'œuvre – des jeunes. Tu as donc pu mesurer leur degré de dangerosité.

– C'est pire que ce que j'avais imaginé, avouai-je.

Aussi, quand elle me demanda une fois de plus de l'accompagner dans le Nord, j'aurais eu mauvaise grâce de refuser. Je comprenais l'urgence de la situation.

– Nous ne serons absents que deux ou trois mois, m'assura-t-elle.

– Et Jenny ? Le travail lui plaît, et elle progresse rapidement. Mais l'entraîner dans un voyage aussi périlleux dès le début de son apprentissage, ça ne me paraît pas honnête.

– Emmène-la ! Nous apprendrons tous beaucoup. Il le faudra, si nous voulons avoir une chance de repousser un ennemi aussi redoutable. Ou bien, laisse-lui le choix ! Si elle préfère rester ici, tu reprendras sa formation à ton retour.

Comme elle l'avait fait lorsque nous nous préparions à la bataille de la Pierre des Ward, la tueuse campa dans le jardin. Je remontai à la bibliothèque afin d'informer Jenny.

– Nous allons entamer un long périple en compagnie de Grimalkin, lui dis-je. Nous étudierons les Kobalos pour trouver le moyen de les vaincre. Nous traverserons donc la mer du Nord avant de gagner leurs frontières.

La nouvelle n'eut pas l'air de la réjouir.

– Ça durera combien de temps ?

– On sera de retour avant l'hiver.

Elle approuva de la tête, sans grande conviction.

– Tu montes à cheval ? m'enquis-je.

Elle parut surprise :

– Je grimpais parfois sur le dos d'une bête, quand j'étais petite, dans une des fermes où mon père travaillait...

– Si ça peut te rassurer, je ne suis pas très bon cavalier non plus ! Les épouvanteurs préfèrent la marche à pied.

Jenny resta muette.

– Autant te dire la vérité, repris-je. Ce sera dangereux. Je dois y aller ; toi, tu peux rester ici. Tu seras en sécurité, sous la protection du gobelin. Tu continueras à t'exercer, à travailler à la bibliothèque. Et je te trouverai quelqu'un qui poursuivra ta formation.

À ces mots, elle se renfroigna.

– Je te présenterai un autre épouvanteur, qui vit au nord de Caster. Je lui demanderai de garder un œil sur Chipenden pendant mon absence. Quand tu l'auras rencontré, tu décideras si tu acceptes de t'entraîner sous sa direction.

La mine de Jenny s'assombrit encore.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je.

– Rien... C'est l'idée de quitter Chipenden pour aller si loin dans le Nord. J'aime voyager – j'ai visité presque tout le Comté au cours de mes pérégrinations. Mais traverser la mer en bateau et découvrir des terres inconnues, c'est autre chose ! Je ne sais pas trop quoi penser... Je crois que j'aimerais mieux rester ici, seulement je ne veux pas avoir un autre maître que toi.

– Moi aussi, j'aimerais mieux rester ici ! On n'a pas toujours le choix.

Je lui exposai alors le projet des Kobalos : tuer tous les humains mâles et réduire filles et femmes en esclavage ; et je lui rappelai la menace posée par les varteki.

– Tu vois, Jenny, conclus-je, je dois y aller. Toi, ne décide rien tout de suite, attends d'avoir rencontré Judd !

Son froncement de sourcils n'entama pas ma décision. J'accompagnerais Grimalkin ; plus question de tergiverser.

Ayant franchi les collines, nous contournâmes Caster avant de suivre la rive du canal en direction du nord.

Nous allions d'un pas vif, car le froid pinçait. J'obliquai bientôt sur un chemin longeant une rivière, jusqu'au fossé rempli d'eau qui entourait le moulin.

Il avait été jadis en activité avant de devenir la demeure de Bill Arkwright. Mon maître lui avait confié un temps ma formation, souhaitant qu'il m'instruise sur les sorcières d'eau et d'autres créatures de l'obscur familières de cette région. Sa tâche consistait surtout à m'endurcir et à m'entraîner au combat. Et il l'avait remplie, non sans rudesse ! J'avais pourtant fini par l'apprécier, et je déplorais toujours sa mort.

Judd Brinscall, un ancien apprenti de John Gregory, habitait là désormais. Il ne m'avait pas favorablement impressionné lors de notre première rencontre. Craignant pour la sécurité de sa famille menacée par l'obscur, il avait trahi mon maître. Plus tard, cependant, il nous avait bien secondés. J'avais eu du mal à oublier son attitude, mais, depuis, il s'était montré utile. De plus, il était le seul épouvanteur vivant à proximité, et le seul capable de poursuivre ma formation, ce qu'il avait promis de faire.

Je désignai le fossé :

– Ça tient les sorcières d'eau à l'écart.

– De l'eau pour repousser des créatures d'eau ? objecta Jenny, perplexe.

– Comme la plupart des sorcières, elles ne supportent pas le sel. Judd en verse régulièrement quelques barils.

– Il y en a beaucoup, par ici ?

– Oui, les marécages les attirent, dis-je en pointant le doigt dans cette direction.

Le soleil se couchait, et la brume montait, venue de la mer.

– D'une certaine façon, poursuivis-je, ces lieux sont sacrés pour ces créatures. En dépit de la présence d'un épouvanteur et de ses chiens, elles y reviennent à l'occasion. Judd les traque à travers le marais. Il est responsable d'une vaste région, depuis la baie de Morecambe jusqu'aux lacs, à la frontière nord du Comté.

Tandis que je pataugeais dans l'eau boueuse pour traverser le fossé, les chiens se mirent à aboyer, signe que Judd était chez lui.

En voyant les deux bêtes galoper vers nous, Jenny se cacha derrière mon dos. Je ne pouvais guère la blâmer : c'étaient des molosses impressionnants !

Ils furent sur moi bien avant que j'atteigne la maison, et je pris le temps de les caresser et de subir leurs coups de langue amicaux. J'étais à la fois heureux et triste de les revoir. Ils n'étaient plus que deux, à présent, Sang et Os. Leur mère, Griffes, avait été tuée pendant la bataille de la Pierre des Ward, où mon maître avait péri lui aussi.

– Entrez vite ! nous invita une voix. On se croirait déjà en plein hiver !

Judd nous attendait sur le seuil. Il m'accueillit chaleureusement, non sans lancer un coup d'œil intrigué à ma compagne.

– Je te présente Jenny, mon apprentie, dis-je.

La stupeur le laissa muet, une réaction prévisible.

Nous fûmes bientôt attablés autour d'un délicieux plat de morue. Si près de la mer, on trouvait facilement du poisson frais.

Nous avions échangé des lettres, mais c'était notre première rencontre depuis les événements de la Pierre des Ward, et j'avais beaucoup de choses à lui raconter. Je décidai cependant d'attendre la fin du repas.

– Ta blessure, ça va ? demandai-je.

Il avait perdu deux doigts dans la bataille, tranchés net par les dents d'une sorcière ennemie.

Il leva sa main droite avec une grimace :

– À part un peu de raideur dans les articulations, ça va. Que veux-tu, il faut faire avec ! Je poursuis ma tâche de mon mieux. En vérité, je donnerais volontiers deux doigts de plus si ça me ramenait Griffé. J'étais très attaché à cette bête.

La conversation languit un peu ; Judd nous observait avec curiosité.

Le dîner terminé, il désigna l'escalier :

– Ta chambre est à l'étage, jeune fille, la deuxième porte à gauche. Il y a des draps propres et des oreillers dans le placard du palier. Tu as l'air fatiguée, tu ferais bien d'aller te coucher.

À ma surprise, Jenny ne protesta pas. Elle nous salua de la tête et se dirigea vers les marches. Elle s'était montrée inhabituellement silencieuse, depuis notre arrivée au moulin. À table, elle n'avait pas dit un mot. Je me demandais ce qui la perturbait.

– Eh bien, Tom..., lança Judd. Comment ça se passe, à Chipenden ? Tu es venu chercher de l'aide ? Tu sais que tu peux compter sur moi. Sans posséder le talent ni le savoir de ce pauvre John Gregory, je peux sûrement parfaire ta formation.

Ce « pauvre » me contraria. Mon maître n'avait rien de pitoyable. Il était mort en combattant l'obscur, il avait consacré sa vie à défendre la lumière. Mais Judd ne pensait pas à mal, aussi, je ne relevai pas.

– Tout était tranquille, ces derniers temps, dis-je. L'obscur semble assoupi.

– Pareil ici ! Je n'ai pas vu l'ombre d'une sorcière d'eau depuis plus d'un mois. Et la récente invasion de skelts est bel et bien terminée.

Je n'avais pas oublié cette nuit où une de ces horribles créatures m'avait attaqué à l'extérieur du moulin. Il m'avait enfoncé son long tube osseux dans le cou pour aspirer mon sang. J'avais eu de la chance de m'en tirer.

Une remarque de Judd raviva soudain mon attention :

– C'est presque trop tranquille, comme si l'obscur rassemblait ses forces.

– Ça pourrait bien être le cas.

– Il y a eu du nouveau, depuis ta dernière lettre ? À part le fait que tu aies pris une fille comme apprentie...

Ignorant son sarcasme, je commençai mon récit :

– Je t'ai déjà fait part de mon inquiétude quant aux Kobalos. Or, tout indique qu'ils pourraient lancer leur attaque plus tôt que je ne le pensais. L'un d'eux – un mage de haizda – avait construit son repaire dans un arbre creux, à moins d'une heure de marche de Chipenden. Il a tué trois jeunes filles avant que je comprenne de quoi il était question. La bête est morte, à présent, mais d'autres sont peut-être déjà là.

Je lui contai en détail les derniers événements, et le rôle que Jenny avait joué. À son nom, Judd arqua les sourcils. Sans me laisser interrompre, je conclus mon histoire par les découvertes de Grimalkin dans le repaire du mage, ses expérimentations et notre combat contre les varteki.

Judd resta un moment silencieux avant de commenter, songeur :

– Sans cette épée, tu y aurais laissé ta peau. La tueuse pourrait-elle en forger une autre pour moi ? Si j'affronte un de ces Kobalos, mon bâton ne fera pas le poids.

– Je ne sais pas quelle serait l'efficacité d'un bâton, j'avais laissé le mien près de la fille, je ne l'ai donc pas utilisé. Tu as raison : ces êtres manient une puissante magie noire. Je crains pourtant que Grimalkin ne puisse pas te fournir une épée comme celle-ci. Elle l'a fabriquée avec un morceau de métal tombé du ciel.

– Une météorite ?

– Oui, et d'une catégorie très rare. J'espère que Grimalkin découvrira de nouvelles armes pour contrer ces créatures.

Abandonnant soudain le sujet, Judd déclara :

– Je m'étonne que tu aies pris cette fille comme apprentie. Elle m'a harcelé il y a quelque mois, insistant pour que je m'occupe d'elle. Je n'arrivais plus à m'en débarrasser, j'ai fini par lâcher les chiens. Tu l'aurais vue courir ! Une des bêtes lui a arraché un morceau de sa jupe !

Je comprenais les réticences de Jenny pour venir ici, découvrant du même coup qu'elle ne me racontait pas tout. Je trouvais cruel et injuste de la part de Judd d'avoir lancé les chiens à ses trousses. Je me souvenais de ma terreur en découvrant ces molosses, lors de mon

arrivée chez Bill Arkwright.

Néanmoins, estimant inutile de polémiquer, je haussai les épaules :

– Je me sentais peut-être coupable d’avoir sous-estimé le mage. Elle a failli être tuée.

– Tu travaillerais mieux sans elle. Tu as encore trop à apprendre pour assumer de surcroît la responsabilité d’une apprentie. Et en supposant qu’elle soit vraiment la septième fille d’une septième fille, on n’a jamais vu une femme devenir épouvanteur !

– Il faut toujours une première fois, rétorquai-je, agacé. Et je ne changerai pas d’avis. Elle a su faire face aux ombres de la colline du Pendu. C’est une bonne recrue, j’en suis sûr.

– Ça ne marchera pas, Tom. Je ne t’aurais pas cru assez stupide pour t’embarrasser d’une fille. Qu’en aurait pensé John Gregory ?

– Les temps changent, Judd, ce qui nous oblige à changer nous aussi. Passons plutôt aux vraies raisons de ma visite. Je vais accompagner Grimalkin dans le Nord, pour explorer les frontières des terres des Kobalos et en apprendre le plus possible sur ces nouveaux ennemis. Je serai absent environ deux mois. Accepterais-tu de passer parfois à Chipenden et de t’occuper des manifestations de l’obscur les plus préoccupantes ? Je sais que c’est beaucoup te demander – deux vastes régions à gérer. Mais je ne connais personne d’autre qui puisse s’en charger.

– Tu ne me laisses pas la fille, au moins ?

Je secouai la tête :

– Non, elle part avec moi.

Après son histoire de chiens, il n’était plus question que je lui confie Jenny. Qu’elle veuille m’accompagner ou non, elle préférerait sûrement filer d’ici.

– Eh bien, dans ce cas, le pays étant relativement calme pour le moment, je serai heureux de te rendre service, Tom, accepta-t-il en souriant. Une fille, apprentie épouvanteur ! Qui aurait cru voir un jour une chose pareille ?

Le cri du gobelin



Sur la route du retour, j'interrogeai Jenny :

– Je suppose que tu ne souhaites pas rester chez Judd en mon absence ?

– Sûrement pas ! s'emporta-t-elle.

Après la façon dont il l'avait traitée, c'était compréhensible !

– Je m'en doutais. Il m'a dit qu'il avait lancé ses chiens sur toi. Il n'aurait pas dû faire ça, et je comprends ta colère. Mais il va passer régulièrement à Chipenden pour veiller à ce que tout aille bien. Tu devras donc le supporter. À moins que tu ne préfères partir avec moi ?

– Je n'en ai aucune envie, soupira-t-elle. Rien que d'y penser, ça me flanque la chair de poule. Enfin, c'est pour la bonne cause ! Il faut seulement que je me fasse à cette idée.

Grimalkin n'était pas là quand nous traversâmes le jardin ouest.

Sans doute s'occupait-elle des préparatifs de notre voyage.

Cette nuit-là, je fus réveillé au petit jour par un cri épouvantable qui fit vibrer les carreaux de ma fenêtre, un cri de rage que je connaissais bien.

Le gobelin menaçait un intrus.

Je sautai du lit et m'habillai en hâte. Comme j'enfilais mes chaussettes, le gobelin lança un deuxième avertissement. Au troisième, il attaquerait. Il respectait toujours les règles que nous avions établies.

Ce troisième rugissement retentit à l'instant où je laçais mes bottes.

Qui avait bien pu pénétrer dans le jardin ? En temps normal, Kratch aurait vaincu n'importe quel ennemi. Mais notre récente rencontre avec le mage kobalos et les varteki me faisait craindre le pire.

Jenny m'attendait au bas des escaliers, son bâton à la main. Elle avait déjà sorti la lame rétractable.

– Reste derrière la porte, lui intimai-je. Si quelque chose approche de la maison, hurle !

– Je viens avec toi, protesta-t-elle.

– Tu fais ce que je te dis, rétorquai-je en m'emparant de mon bâton. Tu serais en danger à cause du gobelin.

Ayant bouclé ma ceinture et glissé la Lame-Étoile dans son fourreau, je courus vers les arbres du jardin ouest. Ce n'était pas sans raison si j'avais interdit à Jenny de sortir. Le gobelin avait ordre de ne pas lui faire de mal, mais, tout à sa soif de sang et en pleine action, il pourrait oublier nos conventions. De plus, je préférais la tenir à l'écart de cet ennemi inconnu.

Les autres cris qui s'élevèrent soudain ne sortaient pas de la gorge assoiffée du gobelin. C'étaient des glapissements d'agonie, sans doute ceux de la créature qui s'était introduite ici. Il suffisait de suivre leur direction pour la localiser.

Soudain, le silence revint ; je ralentis prudemment. Devant la scène de carnage qui m'attendait, éclairée par la lune, je dus me détourner pour vomir. Je mis quelques instants à calmer les contractions de mon estomac.

L'herbe luisait de sang. Trop de sang pour une seule créature. Une première tête était empalée à la cime d'un arbuste, ses yeux à la hauteur des miens.

J'observai la mâchoire allongée, les mâchoires ouvertes découvrant les dents pointues. C'était sans doute possible un Kobalos. À la différence du mage que j'avais combattu, celui-ci n'avait pas la face rasée, ce qui lui donnait un aspect encore plus bestial. Sa longue

chevelure était attachée derrière sa tête en queue de cheval.

J'entendis alors de bruyants lapements. Kratch ne laisserait pas tant de bon sang se perdre ! Les lapements firent place à un ronronnement. Une fourrure froide se frotta contre mes jambes, et une voix parla dans ma tête :

Ce sang était bizarre. Je n'avais jamais rien goûté de pareil. Ça m'a plu, j'en veux encore.

– Combien étaient-ils, Kratch ?

Ils étaient trois. Il en viendra d'autres ?

– C'est possible. Ce sont des mages kobalos, et ils sont mes ennemis. Je vais bientôt partir pour en apprendre davantage sur eux. Pendant mon absence, un épouvanteur appelé Judd Brinscall viendra travailler ici. Tu lui laisseras l'accès au jardin et à la maison, et tu ne toucheras pas un seul de ses cheveux. On est d'accord ?

On est d'accord. Si tu as besoin de moi au cours de ton voyage, appelle-moi par mon nom, et je serai à tes côtés. Nous chasserons ensemble.

– En cas de danger, je le ferai. Mais je vais traverser la mer. Sauras-tu aller aussi loin ?

Ce sera difficile, pas impossible. Certains leys passent sous les profondeurs marines. Ils datent des temps où les terres n'étaient pas encore recouvertes par les flots.

Ces lignes souterraines qui permettaient aux gobelins de passer rapidement d'un lieu à un autre étaient donc très anciennes. Le chat invisible se frotta de nouveau contre ma jambe, puis son ronronnement s'éloigna.

Je regagnai la maison, remettant au matin la tâche répugnante de ramasser les débris sanguinolents éparpillés sur l'herbe.

Le lendemain, dès le lever du soleil, j'envoyai Jenny creuser une fosse pour y enterrer ce qui restait des trois Kobalos.

– Tu t'amuses, et tu me laisses le sale boulot ! protesta-t-elle quand je vins voir où elle en était.

– Hein ? Récupérer des fragments de chair et d'os, tu trouves ça amusant ?

– Tu es idiot ou quoi ? Je parle de ce que tu as fait la nuit dernière. Je voulais aller avec toi, partager le danger.

Sa remarque m'agaça. Moi, jamais je n'aurais osé traiter mon maître d'idiot ! Néanmoins, je répondis calmement :

– Si ton apprentissage se révèle seulement moitié moins

mouvementé que le mien, tu auras ton content d'émotions avant que l'année soit écoulée. Dans ce métier, on ne court pas au-devant du danger, c'est lui qui te court après.

Ne trouvant rien à répliquer, elle poursuivit son travail d'un air bougon.

J'avais déjà tenu Grimalkin au courant des événements à l'aide d'un miroir. Elle arriva à l'instant où j'achevais mon empilement sanglant.

En plus des débris de corps, j'avais ramassé des pièces d'armure, trois sabres et un certain nombre de longs poignards que j'avais alignés sur l'herbe.

Grimalkin souleva une des têtes pour l'examiner.

– Si j'en crois leur triple queue de cheval, c'étaient des assassins, déclara-t-elle. La plus puissante confrérie d'assassins kobalos s'appelle la *Shaiksa*. Les membres de la *Shaiksa* manient les armes comme personne. Mieux vaut pour toi ne pas affronter plusieurs d'entre eux sans la protection du gobelin !

– Ils étaient envoyés pour me tuer ?

– Pas forcément. Ils venaient peut-être soutenir le mage pour un quelconque projet. Ils ont dû trouver sa tombe et remarquer que son antre avait été visité. Suivre tes traces jusqu'à la maison n'était pas difficile. J'aimerais conserver deux de ces sabres...

– Prenez ce que vous voulez !

Elle ne me dit pas ce qu'elle avait l'intention d'en faire, et je ne posai pas la question. En dépit de notre alliance, la tueuse ne partageait guère ses secrets. Sur bien des points, elle demeurait un mystère.

Elle m'aida à enterrer les restes des Kobalos. Je rangeai leurs armes – à l'exception des deux sabres – dans l'appentis.

L'irruption de ces assassins au milieu du jardin me confirmait dans mon intention d'accompagner Grimalkin dans le Nord.

La menace que représentaient les Kobalos se rapprochait dangereusement.

Le début de la chevauchée



Nous commençâmes nos préparatifs dès le lendemain.

Nous achetâmes des provisions, et Grimalkin monta une tente dans le jardin ouest, pour nous montrer ce que serait notre habitation de voyage. Elle ne ressemblait pas à celle qu'utilisait habituellement l'armée du Comté. C'était une structure conique, faite de peaux fixées à cinq longues perches réunies à leur sommet. Chaque perche comportait trois segments démontables qui s'encastraient les uns dans les autres, rendant le matériel plus facile à transporter.

Des pièces rondes – apparemment de la soie – cousues sur les peaux étaient ornées d'une rose rouge du Comté, ce qui conférait une curieuse noblesse à cet abri fonctionnel.

Grimalkin m'avait expliqué sa nécessité pour nos nuits dans le Grand Nord ; elle n'avait pas fait mention des roses. Je me demandais d'où provenait la tente.

L'hiver s'annonçant précoce, je fis l'acquisition, pour Jenny et moi, de longues vestes en peau de mouton que nous porterions sous nos manteaux.

À la fin de la semaine, notre équipement était prêt. Grimalkin, qui avait toujours son cheval, s'en était procuré trois autres – Jenny et moi monterions les deux premiers, le troisième transporterait notre matériel. Je laissai un mot à Judd Brinscall, lui racontant l'attaque des assassins kobalos et le mettant en garde contre d'autres intrusions possibles.

Après quoi, nous chevauchâmes vers l'est. À la fin de cette première journée, nous traversâmes une vallée enfoncée entre deux rangées de hautes collines. Grimalkin allait en tête et je fermais la marche. Le soleil se couchait, amenant l'obscurité. J'en avais déjà plus qu'assez. L'idée de passer de longues semaines sur une selle inconfortable me décourageait d'avance.

Un petit lac apparut devant nous, et Grimalkin décréta que nous camperions sur ses berges.

Tandis qu'elle allait pêcher quelques poissons pour notre souper, elle nous laissa monter la tente. Ce ne fut pas une mince affaire ; notre technique s'améliorerait sûrement au fil du voyage.

Après nous être restaurés, nous restâmes assis un moment autour du feu.

– Alors, cette première étape ? nous interrogea Grimalkin.

– Pénible ! dis-je.

– J'ai les fesses en compote et l'intérieur des cuisses à vif, se plaignit Jenny.

– Vous vous y ferez, nous rassura la tueuse. Aujourd'hui, je vous ai laissé le temps de vous habituer. Demain, on ira un peu plus vite. De l'autre côté de la mer, il faudra foncer. Une longue route nous attend.

Nous nous installâmes pour la nuit. Le sol était dur, mais la tente étonnamment chaude. Enveloppé dans ma couverture, je m'endormis presque aussitôt.

Nous atteignîmes enfin Scarborough, un petit port dominé par un haut château. Nous laissâmes nos chevaux en pension dans une écurie. Le propriétaire nous demanda un prix exorbitant, qu'un simple regard de Grimalkin lui fit baisser de moitié. Ayant déjà fait la traversée à plusieurs reprises, elle savait que nous pourrions acheter de nouvelles montures de l'autre côté de la mer. Puis nous payâmes notre passage avant d'embarquer sur un imposant trois-mâts.

Nos bagages entassés dans la cale, le navire nous emporta lentement loin de notre terre, sur une immense étendue d'eau tranquille. Il n'y avait presque pas de vent. J'avais pourtant oui dire que la traversée se révélait généralement éprouvante.

– Qu'est-ce qui te tourmente ? me demanda Grimalkin, accoudée près de moi au bastingage. Tu me parais plongé dans de sombres pensées.

La tueuse portait une robe épaisse munie d'un capuchon et des gants. La mer aurait-elle été agitée, elle se serait réfugiée dans sa cabine sous le pont pour éviter les embruns salés. Elle y était vulnérable, même si elle faisait montre d'une plus grande tolérance que les autres sorcières de Pendle.

– Vous m'avez convaincu de la nécessité de cette expédition, dis-je. Pourtant, je ne voudrais pas rester éloigné trop longtemps. J'ai l'impression de manquer à mon devoir envers les gens ; ce n'est pas ce que John Gregory attendait de moi.

– C'est en m'accompagnant que tu les aideras le mieux. La connaissance de l'ennemi que nous acquerrons ensemble permettra peut-être au Comté de survivre. Les Kobalos ne tarderont pas à attaquer les royaumes du Nord. S'ils l'emportent, ils déferleront vers la côte sud. Ils n'auront plus qu'à traverser la mer pour nous envahir. Comparé à celui du Malin, ce nouveau visage de l'obscur est bien pire. Les Kobalos ont la ferme intention de réduire l'humanité en esclavage ou de la détruire, il n'y a aucun doute là-dessus.

– Nous serons de retour dans deux mois ? Vous me le promettez ?

– Je ferai mon possible. Dès que nous aurons débarqué, nous monterons vers des régions où la glace et la neige règnent toute l'année. Nous ne sommes qu'en septembre. À l'approche de l'hiver, le froid descendra vers le sud. Mais nous ne devrions pas avoir besoin de monter trop haut pour trouver les informations qu'il nous faut. Alors, nous repartirons, et nous gagnerons la neige de vitesse.

Le temps changea brusquement, et nous fûmes bientôt cinglés par des rafales de vent glacé. La mer enfla. Jenny fut malade la première, puis ce fut mon tour de vomir mon petit déjeuner. Je ne sus pas quels effets la tempête avait sur Grimalkin ; dès les premières éclaboussures d'eau salée, elle se retira dans sa cabine.

Nous accostâmes dans un port appelé Amstelredamme. Grimalkin embaucha un pêcheur pour nous mener jusqu'à une petite ville en remontant un fleuve. Là, le tenancier de vastes écuries accueillit la tueuse avec un profond salut et en lui donnant du « Mam' ». Visiblement, ils avaient déjà fait affaire ensemble. On nous fournit quatre excellentes bêtes. Grimalkin paya. Elle semblait posséder une somme d'argent inépuisable, le plus souvent sous forme de pièces d'or, qu'elle appelait sa « caisse de guerre ».

Une partie de nos provisions tenait dans des sacs attachés à nos selles. Le quatrième cheval transportait la tente ainsi que le reste de notre nourriture et de notre équipement.

Quand notre convoi s'ébranla, Jenny flatta l'encolure de sa jument en lui chuchotant quelque chose à l'oreille. C'était une bête magnifique, au caractère amical, et malgré ses réticences premières, mon apprentie semblait heureuse de la chevaucher. Ce que voyant, Grimalkin secoua la tête d'un air réprobateur.

– Ne t'attache pas trop à cet animal, petite. Nous irons à vive allure et devons changer de montures à mesure qu'elles s'épuiseront.

Je me demandai comme nous tiendrions le rythme, Jenny et moi, quels que soient les chevaux.

Nous étions maintenant en terre étrangère ; pourtant, je lui trouvais beaucoup de similitudes avec certaines régions du Comté : une vaste plaine moussue sous un ciel immense, des hommes ramassant de la tourbe qu'ils pelletaient sur des charrettes. Cependant, une longue route s'ouvrait devant nous, qui nous mènerait sans doute vers d'autres paysages.

Grimalkin tint parole : nous galopâmes de l'aube au crépuscule, ne faisant halte que pour nourrir et abreuver les chevaux. Nous prenions notre repas de midi en selle et un dîner chaud à la nuit tombée. Deux jours plus tard, dans une autre petite ville, nous échangeâmes nos bêtes épuisées contre des fraîches.

Pour le moment, nous dormions dans nos couvertures sans monter la tente. La température se montrait beaucoup plus clémente que dans le Comté. Un vent du sud nous soufflait dans le dos, et les sabots des chevaux soulevaient des nuages de poussière, si bien que nous devions nous protéger le nez et la bouche avec des écharpes.

Au bout d'une semaine, le vent tourna, rendant les nuits froides. Au petit jour, l'herbe était blanche de givre. Dès lors, il nous fallut monter la tente chaque soir et la démonter chaque matin.

La plaine que nous traversions était immense et très peu habitée. Nous évitions les rares villes et changions de chevaux dans des villages ou des auberges isolées, où Grimalkin semblait toujours connue du tenancier. Elle avait visiblement parcouru cette route plusieurs fois.

Un soir de la deuxième semaine, alors qu'assis près du feu nous écoutions le hurlement lointain des loups, Grimalkin nous en apprit un peu plus sur le but de notre voyage.

– Nous avons déjà traversé trois pays. Une fois leurs armées levées, ils formeront au moins temporairement une barrière face aux Kobalos. Demain, nous entrerons dans une des principautés qui bordent le

territoire de nos ennemis. Et nous rencontrerons notre premier Kobalos.

– Un seul ? m'étonnai-je.

Grimalkin hocha la tête, les yeux aussi brillants que les étoiles qui clignotaient au-dessus de nos têtes :

– Il existe chez les Kobalos de nombreuses catégories de mages, et presque autant de confréries d'assassins. Comme je vous le disais à Chipenden, les Shaiksa sont particulièrement redoutables – Nicholas Browne les cite dans son glossaire. Il y a juste un an, l'un d'eux s'est présenté à la frontière de la principauté de Polyznia. Il a lancé un défi, offrant d'affronter un champion humain en combat singulier – du moins celui qui oserait accepter, car il a rapidement démontré ses capacités à défaire sur-le-champ n'importe quel rival. Il a pour nom Kauspetnd. Je le tiens pour le plus formidable de sa confrérie.

Je trouvai étrange la démarche de ce personnage, mais Jenny parla avant moi :

– Et alors ? Qu'est-ce qu'il espérait de ça, à part la mort de ses adversaires ?

– Bonne question, petite ! approuva Grimalkin. N'oublie pas que nous sommes face à des esprits étrangers. Les assassins Shaiksa ne vivent que pour se battre et tuer ; ils aiment faire étalage de leurs prouesses. Cependant, un élément nouveau est intervenu. Je crois que le mage que ton maître a abattu était plus qu'un espion : tout en rassemblant des informations, il testait nos forces et nos faiblesses avant le début de la guerre. Et c'est précisément ce que cet assassin Shaiksa fait, à sa façon.

– Il cherche à démontrer sa supériorité ? demandai-je.

– Exactement. Son but est de démoraliser les humains en répandant parmi eux la croyance en la supériorité des Kobalos. Il épouvante les soldats. C'est sa fierté de représenter à lui seul l'avant-garde de l'armée kobalos.

– Et ça marche ? Qu'en pensent ceux qui ont assisté à la défaite de leurs champions ?

– Des émissaires envoyés par les principautés du Nord – et dans certains cas les princes en personne – se sont rassemblés sur la rive sud du fleuve qui marque la frontière avec le territoire des Kobalos. L'assassin Shaiksa campe sur la rive opposée ; chaque jour, il les provoque. Et si aucun d'eux ne relève son défi, il les abreuve d'injures et de sarcasmes.

– Les princes ne défendent pas eux-mêmes leur honneur ?

– Au début, ils confiaient cette tâche à des seigneurs de guerre

locaux, ces espèces de bandits qui leur font allégeance, obtenant en retour le droit de bâtir des forts au croisement des grandes routes pour extorquer un droit de passage aux voyageurs. À présent, la plupart font appel à des combattants aguerris. À chaque fois, l'assassin les tue. Le jour où un prince a trouvé assez de courage pour affronter Kauspetnd, il n'a pas tenu une minute.

– Et vous espérez simplement en apprendre davantage sur l'assassin Skaiska en vous rendant là-bas ? Ou y a-t-il autre chose que vous ne m'avez pas dit ?

Grimalkin eut un sourire qui lui découvrit les dents :

– Tu le sauras en temps voulu.

– C'est maintenant que je veux savoir, insistai-je en la fixant dans les yeux.

– Je vais étudier la technique de cet individu. Le moment venu, je ferai bon usage de ce que j'aurais appris, et l'heure de sa mort finira par sonner.

Le hurlement lointain d'un loup me donna le frisson. Il rendait palpable la présence du danger.

Le lendemain peu avant midi, Grimalkin partit seule en reconnaissance sur la rive du fleuve.

Je profitai de ses deux heures d'absence pour expliquer à Jenny les différentes catégories de gobelins et la meilleure façon d'en venir à bout. Ce faisant, je revoyais le visage de mon maître au temps où il m'enseignait ces éléments, et j'avais du mal à me concentrer. Je croyais encore entendre sa voix.

– Face aux gobelins, il convient de respecter quatre phases – faciles à mémoriser grâce à l'acronyme NIET : négocier, intimider, entraver, tuer –, la dernière ne servant qu'en ultime recours. Un gobelin se laisse parfois persuader de quitter les lieux où il cause des problèmes.

Je laissai Jenny noter dans son cahier. Soudain, elle cessa d'écrire. Levant les yeux, elle demanda à brûle-pourpoint :

– Tu fais confiance à Grimalkin ?

– C'est une tueuse, et elle a ses propres motivations. Cependant, elle s'est toujours montrée une alliée sûre, et nous défendons la même cause en combattant les Kobalos. Donc, oui, je lui fais confiance.

– On défend peut-être la même cause, mais au sujet des Kobalos, elle a quelque chose d'exalté. Tu as vu son expression quand elle en parle ?

Jetant quelques bûches sur le feu pour combattre le froid,

j'approuvai de la tête :

– Elle a déjà croisé le fer avec eux. Elle a séjourné dans leur cité, Valkarky. Elle a vu de ses yeux les femmes tenues en esclavage. Elle se sent un devoir envers elles. Bien qu'elles ne soient pas sorcières, elle les considère comme des sœurs opprimées. Elle s'est juré de les délivrer et de vaincre leurs persécuteurs.

– Je comprends ça et je ne peux pas le lui reprocher, concéda Jenny. Si j'avais son pouvoir, j'agis de même. Malgré tout, je n'aime pas cette flamme fanatique dans son regard. Les gens comme elle sont capables de n'importe quoi pour arriver à leurs fins. Ils se servent des autres, ils les sacrifient s'il le faut.

Je ne répondis rien. J'avais une certaine expérience de ce genre de situation. En dépit de son amour pour moi, ma propre mère s'était montrée prête à m'utiliser pour détruire le Malin. Il m'était encore pénible d'y penser. Quand elle avait exigé de moi de sacrifier Alice, j'en avais été malade. Et je me détestais d'avoir pu prendre pareille demande en considération. Je voyais très bien ce que Jenny voulait dire.

Mon apprentie me jeta un coup d'œil circonspect. Devinant que ses mots m'avaient troublé, elle changea de sujet :

– Si tu me parlais des sorcières plutôt que des gobelins ? Puisqu'on voyage avec l'une d'elles, ça me serait utile d'en savoir un peu plus sur les clans vivant dans le Comté.

Elle m'avait déjà fait cette demande, et son insistance m'agaça.

– La première année, mon maître commençait toujours par l'étude des gobelins, répliquai-je. J'ai repris ses habitudes. Mais je lui avais posé cette question moi aussi.

Je ne m'en souvenais que trop bien ! Dans les premières semaines de mon apprentissage, m'étant trouvé face à deux redoutables sorcières de Pendle – Lizzy l'Osseuse et Mère Malkin –, j'avais regretté de ne pas avoir étudié ce type de créatures.

Je décidai alors de briser les règles du passé et de trouver ma propre façon de faire.

– D'accord, on va s'y prendre autrement. Les gobelins attendront l'année prochaine. Dès demain, je t'enseigne ce qu'il faut savoir sur les sorcières.

Le visage de Jenny s'éclaira. Puis il se rembrunit :

– Il faut que je te dise quelque chose.

– N'aie pas peur d'exprimer ce que tu as sur le cœur ! J'ai fait bien des cachotteries à John Gregory, et je regrette à présent de ne pas

avoir été plus honnête avec lui.

– Eh bien, ça s’est produit à plusieurs reprises, quand j’étais assise sur le banc du jardin ouest, occupée à écrire dans mon cahier – jamais quand tu me donnais tes leçons. J’ai senti qu’on m’observait. J’ai levé les yeux. Et dans l’ombre des arbres, j’ai vu une fille qui me fixait d’un air furieux.

Mon cœur battit soudain plus vite :

– À quoi ressemblait-elle ?

– À peu près de ma taille, jolie, mince, les cheveux noirs. Dès que je posais les yeux sur elle, son image s’évanouissait. La première fois, j’ai cru à une illusion. Puis j’ai été sûre de sa présence. C’est une sorcière ? Elle disparaît par magie ? Et comment entre-t-elle dans le jardin ? Le gobelin est supposé le garder, non ?

Le nom m’échappa avant que j’aie pu le retenir :

– Alice !

– Qui est Alice ? Et pourquoi est-elle en colère contre moi ?

L'assassin Shaiksa



Je me résolus à révéler la vérité à Jenny – du moins une partie de la vérité.

– Alice a vécu un certain temps à Chipenden, avec John Gregory et moi. Nous avons combattu l'obscur ensemble. Elle avait été formée pendant deux ans par sa mère, Lizzy l'Osseuse – qui est morte à présent –, une des plus redoutables sorcières de Pendle, spécialisée dans la magie des ossements.

– Lizzy l'Osseuse est passée à Grimsargh, se souvint Jenny. C'était avant ma naissance, pourtant les gens en parlent encore. Ils avaient beau tirer les rideaux et les verrous, et refuser d'ouvrir quand elle frappait à la porte, c'était inutile. Un enfant a disparu et on ne l'a jamais revu. On a retrouvé cinq cadavres de chats flottant dans la mare, le cou brisé. Et cette année-là, toutes les récoltes ont pourri sur pied.

– Ce sont bien les manières de Lizzy, confirmai-je. Bref, mon maître ne faisait pas confiance à Alice. J'en étais irrité, car je la croyais mon amie. Or, la suite lui a donné raison. Elle a rejoint l'obscur. Elle vit maintenant avec un mage du nom de Lukraste.

– Vous étiez... très proches ?

– Nous avons partagé beaucoup de choses. Elle m’a sauvé la vie plus d’une fois. Oui, admis-je, nous étions très proches.

Jenny hocha la tête et resta un moment les yeux dans le vide avant de poser une nouvelle question :

– Comment a-t-elle pu pénétrer dans le jardin malgré la présence du gobelin ?

– Elle use d’une magie noire très puissante. Le gobelin ne peut rien contre elle.

– Et pourquoi me regardait-elle avec cette mine furieuse ? Qu’est-ce que je lui ai fait ?

Je haussai les épaules :

– Qui peut dire ce qui se passe dans l’esprit d’une créature de l’obscur ? Mais quelle que soit sa colère, je ne pense pas qu’elle s’attaquerait à mon apprentie. Je ne pense pas qu’elle nous ferait du mal.

– Elle est peut-être jalouse...

– Jalouse ? m’exclamai-je.

– Oui, jalouse de me voir vivre dans cette maison avec toi. D’une certaine façon, j’ai pris sa place, non ?

– On peut dire ça..., répondis-je, songeur.

Alice jalouse de Jenny ? Elle regretterait de ne plus être avec moi ?

Je chassai cette pensée d’un mouvement de tête irrité. Je me raccrochais vraiment à la moindre étincelle d’espoir ! Mieux valait oublier.

– Écoute ! repris-je en souriant. Je t’instruirai bientôt sur les sorcières. Avant, il y a un autre sujet que nous devons étudier tous les deux : les Kobalos.

Tirant de mon sac le document rédigé par Grimalkin, je le lui tendis :

– Lis ça attentivement. J’ai ajouté ici et là des notes et des commentaires. Tu voudras peut-être faire de même à l’occasion. Nous compléterons ensemble nos connaissances sur ces créatures.

Une heure plus tard, Grimalkin était de retour. Elle mit pied à terre et vint vers nous en hâte :

– Un défi a été lancé, annonça-t-elle. Le combat aura lieu avant le coucher du soleil. Si on part maintenant, on arrivera à temps pour y assister.

Nous montâmes à cheval et suivîmes les méandres d'une rivière bordée de conifères d'un vert sombre – il y avait peu d'arbres à feuilles caduques, dans cette région. On voyait monter au loin des spirales de fumée brune. Nous découvrîmes bientôt le rassemblement, sur la rive sud. Il y avait là au moins deux mille personnes, réparties en cinq campements marqués chacun par un étendard. On voyait aussi de nombreux étals, des rangées de feux de cuisine et de larges tentes montées à la périphérie du camp. Commerçants et artisans étaient venus proposer leurs services. Le vent nous apportait des odeurs de viande rôtie et le tintement des marteaux des maréchaux-ferrants.

– Voici la Shanna, déclara Grimalkin en montrant la rivière. De l'autre côté, c'est la plaine d'Eresteba, sur le territoire des Kobalos. Jusqu'à peu, certains étaient installés sur les berges sud. Il y a quelques mois, ils les ont quittées, et presque aussitôt, Kauspetnd est arrivé. Pourquoi se sont-ils retirés ? Je l'ignore. Mais le défi lancé par l'assassin Shaiksa a quelque chose de rituel. Peut-être doit-il se faire par-dessus une rivière, une ligne de partage entre les deux peuples ? Encore un élément à vérifier.

Tandis qu'elle parlait, je voyais briller dans ces yeux cette lueur de fanatisme que Jenny avait observée.

Grimalkin nous mena vers la rivière, qui coulait d'est en ouest, et nous chevauchâmes entre les rangées de tentes. Les soldats tournaient la tête à notre passage, curieux ou hostiles. Nous gagnâmes un endroit tranquille, un peu à l'écart, pour y installer notre campement. Je montai la tente avec Jenny pendant que Grimalkin allumait un feu. Elle fit alors une chose surprenante. Elle détacha de sa selle trois tiges de bois (que je pensais être des pièces de rechange pour notre tente) et les fixa pour former une longue perche. Elle attacha un morceau de tissu à une extrémité et planta l'autre dans le sol.

Le tissu se déploya aussitôt dans le vent. C'était l'étendard du Comté : une rose rouge sur fond blanc.

Stupéfait, je l'interrogeai :

– Qu'est-ce que vous faites ? Vous voulez attirer l'attention sur nous ?

– Quoi que nous fassions, nous attirerons l'attention, parce que nous sommes des étrangers. Il y a sûrement une hiérarchie, ici ; on ne tardera pas à nous en informer. Et on nous considérera comme des moins que rien si on ne prouve pas le contraire. Laisse ton bâton, mais ne quitte pas ton épée. On devra peut-être se défendre.

Mon cerveau fourmillait de questions, que je n'eus pas le loisir de poser : une clameur montait de la rive.

– Viens ! s'écria Grimalkin. On est arrivés juste à temps !

Se tournant vers Jenny, elle ordonna d'une voix autoritaire :

– Toi, petite, garde le camp et occupe-toi des chevaux !

Jenny ouvrit la bouche pour protester. Elle était aussi curieuse que moi de voir l'assassin Shaiksa. Mais, ici, la tueuse commandait. Je me dirigeai donc avec elle vers la rivière, laissant Jenny sur place.

Plus nous avancions, plus les berges étaient encombrées, et Grimalkin dut nous ouvrir le chemin à grands coups de coudes. C'était une foule bigarrée, armée d'épées, de lances ou d'arcs. Certains portaient des armures rouillées ou des justaucorps en cuir. Tous réagissaient à la brusquerie de Grimalkin. Ils se tournaient vers elle avec colère, la hargne dans les yeux. Puis ils rencontraient ceux de la tueuse.

Sa bouche était entrouverte. Était-ce la vue de ses dents pointues ou quelque forme subtile de magie ? Toujours est-il qu'ils s'écartaient aussitôt, toute velléité de bagarre oubliée.

La densité des corps fut bientôt telle que nous ne progressions plus. Par chance, nous nous trouvâmes sur une petite butte, ce qui nous permit de voir par-dessus les têtes. La rivière était peu profonde, à cet endroit ; l'eau bouillonnait furieusement sur les pierres du gué.

L'homme attendait sur cette rive, tête nue mais la poitrine cuirassée de métal et barrée d'une écharpe de soie pourpre et or. Il portait une courte épée et un bouclier rond.

– C'est le champion de la principauté de Shallotte, me souffla Grimalkin à l'oreille. Un adversaire d'une autre trempe que les autres. Bien qu'à mon avis, devant Kauspetnd, ça ne fera guère de différence...

– Vous m'avez l'air d'en savoir déjà beaucoup, fis-je remarquer.

– J'ai fait en sorte d'en apprendre le plus possible, confirma-t-elle, sur les Kobalos et sur les royaumes qui se préparent à les affronter.

Traversant la rivière du regard, je découvris enfin l'assassin, qui se tenait sur la rive opposée.

Il avait les mêmes mâchoires allongées que le mage rencontré à Chipenden, et ses crocs de loup lui donnaient une apparence bestiale. Il avait la tête nue et portait les cheveux nattés en trois longues queues de cheval. Ses bras étaient nus aussi, et extrêmement velus.

Il était armé de deux sabres à lame courbe, semblables à celui que le mage avait utilisé contre moi.

Les deux combattants s'engagèrent dans le courant pour se rencontrer au centre. Là, l'eau leur couvrait tout juste les chevilles. Ils

s'observèrent un moment, chacun jugeant son adversaire.

Enfin, Kauspetnd lança une phrase d'une voix forte. Je n'en compris pas un mot, mais le ton était celui de la moquerie. Il termina par un rire bruyant qui dévoila ses dents pointues.

L'humain répliqua sur le mode de la colère et du défi. Je n'en compris pas davantage, car ils avaient employé tous les deux le losta, la langue parlée par les Kobalos et les peuples du Nord.

Alors, dans une grande éclaboussure de bottes, l'humain se jeta sur le Kobalos.

L'assassin détourna le coup d'un revers de sabre et vira avec grâce, prêt à contrer la prochaine attaque. De nouveau il para et tournoya sur place. Ils restèrent face à face un instant. Puis le champion de Shallotte lança sa troisième attaque.

Ce fut sa dernière.

Cette fois, au lieu de garder une position défensive, Kauspetnd bondit en avant. La lame d'un de ses sabres étincela, et le sang jaillit. L'humain lâcha un cri, qu'un hurlement monté de la rive reprit en écho. Il tomba la face dans l'eau. Et le courant se teinta de rouge.

Le signe



– **J'**en ai vu assez pour le moment, déclara Grimalkin. La prochaine fois, je tâcherai de me placer un peu plus près.

Tandis qu'on emportait le corps du champion humain, nous retournâmes à notre campement. Le vent déchirait en lambeaux les épais nuages gris que le soleil couchant teintait d'orange.

Jenny, qui tisonnait le feu, me lança un regard interrogateur.

Grimalkin parla la première :

– À présent, prenons un peu de sommeil ! Nous devons être debout avant minuit.

Son ton sans réplique me mit en colère. Certes, le pays m'était étranger, et je devais me soumettre à sa connaissance des lieux et des gens. Mais elle attendait un peu trop qu'on lui obéisse aveuglément, gardant les informations pour elle jusqu'au moment où elle jugeait bon de les révéler.

– On ne dîne pas d'abord ? protesta Jenny.

Je partageais son sentiment. J'avais faim, moi aussi.

Comme Grimalkin ne répondait pas, je brisai le silence :

– Pourquoi dormir maintenant ? Que ferons-nous à minuit ?

– Il y a une chose que vous devez voir. C'est important. Nous dînerons après en discutant.

Elle se tourna vers la fille avec un sourire :

– Tu auras ton dîner, il sera simplement un peu tardif.

Grimalkin ne décidait jamais rien sans une bonne raison, aussi je ravalai ma contrariété et me glissai dans la tente. Je m'endormis aussitôt enroulé dans ma couverture.

Quand j'en sortis, le ciel était rempli d'étoiles.

Grimalkin attendait déjà dehors en compagnie de Jenny.

La tueuse désigna le sud, à l'opposé de la rivière, et partit d'un pas vif. Des torches brillaient dans la forêt de tentes, derrière nous. Nous n'étions pas les seuls à marcher dans cette direction.

– Ce n'est pas imprudent de laisser nos affaires sans surveillance ? demandai-je.

– J'ai protégé notre campement d'un sort, répliqua Grimalkin.

Jenny se pencha pour me glisser à l'oreille :

– Espérons que les voleurs ne creuseront pas un tunnel par-dessous !

Nous traversions une vaste prairie et, devant nous, une colline dressait contre le ciel sa masse noire, conique, aplatie au sommet, qui surgissait au beau milieu de la plaine.

Des gens se pressaient de toutes parts, nous incluant dans leur procession silencieuse. Quand nous fîmes halte, la colline occupait tous les regards.

Les étoiles étaient assez brillantes pour illuminer la pente, devant nous. Bien que la foule se soit rassemblée en demi-cercle à sa base, personne n'y avait encore posé le pied.

Nous attendîmes ainsi plusieurs minutes ; je savais qu'il était près de minuit, à présent. Enfin, trois silhouettes entamèrent l'ascension. Arrivées en haut, elles se retournèrent. C'étaient de grands hommes maigres et barbus, gantés et vêtus de robes identiques, au col bordé de fourrure blanche. La tête renversée, ils fixaient quelque chose au-dessus de nous.

Celui du milieu cria un ordre d'une voix forte.

– Il nous demande de nous agenouiller et de prier, traduisit Grimalkin.

L'assemblée obtempéra, la tueuse aussi.

La voir ainsi, à genoux, me stupéfia. Mais si elle obéissait, je devais le faire aussi, et Jenny suivit mon exemple. Sur la butte, les trois personnages désignaient le ciel de leurs bras tendus.

Je me penchai vers Grimalkin :

– Ce sont des prêtres ?

– Ils n'appartiennent pas à une quelconque église, me chuchota-t-elle en retour. Ce sont de saints hommes, qu'on appelle les magowies, qui prétendent discerner la vraie réalité au-delà de ce monde. Selon eux, le ciel, l'herbe, les collines et les rochers ne sont qu'une illusion. Ils portent des gants parce que personne, à moins d'être de sang royal, ne peut toucher leurs mains. Maintenant, regarde le ciel, au-dessus d'eux. Que vois-tu ?

Je levai les yeux. D'abord, je ne vis rien. Puis, parmi la multitude des étoiles, un point de lumière étincelant se détacha. Il tombait vers nous.

De plus en plus gros, de plus en plus brillant, il évoquait un oiseau couvert de plumes blanches, peut-être une colombe. Une immense clameur monta de l'assemblée. Je ne comprenais pas la raison d'une telle excitation.

La plupart des oiseaux, à part les rapaces, ne volent pas de nuit. Mais quelle était la norme, dans ces climats du Grand Nord ? Cependant, à en juger par la réaction de la foule, nous assistions à quelque étrange prodige, une chose qui valait la peine de se tirer de son lit à minuit.

Puis un frisson me courut le long du dos : ce n'était pas un oiseau.

Cette créature volante avait une apparence humaine.

– On dirait un ange ! s'exclama Jenny.

Elle descendit encore, jusqu'à planer à moins de cinquante pieds au-dessus des trois sages. Entièrement couverte de plumes, à l'exception de sa tête, elle avait deux ailes immenses, aussi longues que son corps, hors de proportion avec ses membres fins. Son visage était celui d'une jeune fille d'une grande beauté dans la lumière céleste. Jenny avait raison : elle ressemblait à un ange. Face à une telle apparition, je ne savais plus que penser.

Trois rayons de lumière, projetés par la mystérieuse créature, vinrent frapper chacun des trois hommes, en haut de la colline. Les magowies crièrent, une expression de douleur tordit leurs traits. D'un seul mouvement, ils tombèrent à genoux. Aussitôt, la créature disparut.

La foule gémit, avant de se mettre à jacasser avec excitation. J'étudiai attentivement le ciel ; je ne distinguai rien de particulier au milieu des étoiles. Une magie puissante avait été à l'œuvre ici ; maniée par qui ?

Le magowie du milieu se redressa, tandis que ses compagnons restaient à genoux. Il leva la main, le temps d'obtenir le silence. Puis il parla.

Je me penchai vers Grimalkin, qui traduisit. Un gros costaud se tourna vers nous, la mine courroucée ; la tueuse lui adressa un regard dissuasif et continua :

– Le magowie dit qu'un brave est mort aujourd'hui, le champion de Shallotte. Il a fait son devoir ; pourtant, il n'était pas le désigné. Maintenant, l'ange a parlé. Celui qui viendra à bout du Shaiksa est parmi nous. Bientôt, il se révélera – l'heure est presque venue. Il tuera Kauspetnd et, avant la pleine lune, il nous conduira sur l'autre rive, vers la victoire. Il nous prie à présent de retourner dans nos lits et de reprendre des forces en prévision de la bataille.

Les trois magowies redescendirent la colline et se mêlèrent à la foule. Emportés par le flot, nous regagnâmes notre campement.

– Comment saviez-vous que ça se passerait cette nuit ? demanda Jenny en remettant du bois dans le feu pour rôtir deux lapins.

Grimalkin haussa les épaules :

– Ça dure depuis des mois. Chaque semaine, un champion humain est tué. J'en ai été témoin lors de mon premier voyage ici.

– Je connaissais les lamias ailées, dis-je, mais quelle était cette créature ?

– Un ange, comme l'a suggéré ton apprentie. Tu n'as donc pas écouté ma traduction ? fit la tueuse avec un sourire.

– Les anges sont des êtres fictifs, objectai-je.

Grimalkin y croyait-elle vraiment ? Si oui, elle allait trop loin ; je ne pouvais pas accepter ça.

– La créature est venue du ciel, elle a envoyé des rayons de lumière, elle a donné sa bénédiction aux trois magowies avant de disparaître. Elle a probablement parlé à ces trois sages de façon mystérieuse, leur délivrant un message autre que celui qu'ils nous ont transmis. Pour moi, elle a tout d'un ange.

Je perçus la moquerie dans sa voix. Elle s'amusait. Elle n'en croyait pas un mot.

– C'était peut-être une forme de magie noire, une sorte d'illusion ? supposa Jenny en tournant la broche, si bien que le jus des lapins

grésilla sur les braises. Leur fumet me mit l'eau à la bouche.

– Qu'importe ce que *nous*, nous croyons, reprit Grimalkin. L'essentiel, c'est que tous ceux qui se sont rassemblés au pied de cette colline le croient. Celui qui vaincra Kauspetnd deviendra leur chef ; ils le suivront de l'autre côté de la rivière pour attaquer nos ennemis. C'est exactement ce que nous voulons. C'est pourquoi je t'ai amené ici, Tom. Tu vas affronter l'assassin et le tuer.

Le prince Stanislaw



— **M**oi ? m'exclamai-je, abasourdi. Tuer l'assassin ? Comment ?
Personne n'est aussi habile que lui au combat, sauf vous.

Grimalkin rétorqua, inflexible :

— J'ai déjà détecté chez lui deux points faibles. J'en trouverai d'autres. Après quoi, je t'entraînerai de façon à ce que ta victoire soit assurée.

— Pourquoi ne pas le tuer vous-même ? protestai-je. Avec la *Lame-Étoile*, vous repousseriez ses pouvoirs magiques.

— Tu n'as donc pas écouté ce que je t'ai dit ? La *Lame-Étoile* n'est faite que pour *toi*. Elle ne protège que *toi*. D'ailleurs, je n'ai pas besoin de ce type de protection pour combattre le Shaiksa ; nous mettons l'un et l'autre un point d'honneur à ne pas employer la magie. Je pourrais le tuer avec mes propres armes. Mais c'est *toi* qui dois le faire. Et tu utiliseras la *Lame-Étoile* parce que tu l'as parfaitement en main.

— Pourquoi pas vous ? insistai-je.

— Ma victoire ne servirait à rien parce que je suis une femme – et sorcière de surcroît. Ces principautés du Nord et ces seigneurs de

guerre minables ne me suivraient pas. Toi, tu es un mâle, et bientôt, tu feras état de ton lignage.

– Mon lignage ? Qu’entendez-vous par là ?

– Aucun prince ne daignerait se mettre aux ordres d’un homme du commun tel que toi. Nous devons donc exagérer ton statut. Ne t’inquiète pas ! Ces royaumes sont très éloignés de ta terre natale. Ils ne savent rien du Comté. Ils t’accepteront pour chef. À contrecœur, mais ils t’accepteront. Alors, nous utiliserons cette armée pour tester les défenses des Kobalos et en apprendre un peu plus sur eux.

– Ce n’est pas ce que vous m’avez dit avant notre départ, l’accusai-je. Ce devait être une mission de reconnaissance, pas une offensive militaire !

– Ce ne sera qu’un simple raid. Plus tard, je te ferai part de mes intentions.

– Je continue de penser que vous tueriez Kauspetnd plus sûrement et plus aisément que moi. Vous êtes experte en métamorphoses. Pourquoi ne pas prendre ma place ?

Grimalkin secoua la tête :

– Je ne change pas de forme à la manière des lamias. C’est à peine si je sais créer une illusion autour de ma personne.

– Cette illusion résisterait à l’examen, non ?

Avant qu’elle ait pu protester, j’enchaînai :

– Je pourrais m’esquiver, et vous combattriez l’assassin sous mon apparence.

– Non. Nous devons être présents tous les deux. Dès que tu auras expédié le Shaiksa, cet assortiment disparate de petits seigneurs te mettra au défi. Pour le moment, ils regardent leur adversaire avec crainte. Lui mort, ils se convaincront très vite que tu as simplement eu de la chance. Sauf que tu n’auras pas besoin de les combattre : je me présenterai comme ton champion. Leurs règles le permettent, et ils seront obligés de m’affronter. J’en tuerai autant qu’il le faudra, jusqu’à ce qu’ils t’acceptent pour chef.

– C’est cuit ! nous appela Jenny en ôtant les broches du feu.

Je pris ma part de lapin avec gratitude, espérant chasser un moment de mon esprit le plan téméraire de la tueuse.

Jenny me lança un coup d’œil entendu. À elle non plus, ces projets ne disaient rien qui vaille.

Mon estomac bien rempli me rendit somnolent ; mes paupières se fermaient toutes seules. Une heure après, nous dormions profondément sous la tente.

Mon réveil fut brutal.

Grimalkin me secouait rudement en me sifflant à l'oreille :

– Debout ! Enfile ça ! Et fais-toi aussi présentable que possible !

Elle me colla une pile de vêtements pliés dans les bras :

– Dans cinq minutes, tu sortiras avec dignité. Tu fixeras nos visiteurs dans les yeux ; s'ils s'inclinent, tu les salueras d'un simple signe de tête. Joue ton rôle avec conviction, et ça se passera bien.

Dès qu'elle fut partie, j'examinai ces habits à la lumière d'une chandelle : une tunique brodée taillée dans un satin coûteux, des pantalons élégamment coupés. La dernière pièce, une épaisse cape de laine, se fermait avec une agrafe en forme de rose. Grimalkin avait dû les commander dans le Comté et les cacher dans ses bagages personnels.

Encore à moitié engourdi, je n'avais aucune envie d'enfiler cette étrange tenue ni de prétendre être ce que je n'étais pas. Et je sentis monter la colère.

Grimalkin avait prévu chaque détail. Elle avait toujours eu l'intention de m'envoyer combattre Kauspetnd. Son dessein était clair depuis le début, j'en étais la pièce centrale et elle allait se servir de moi.

Après m'être habillé, j'enfilai mes chaussettes et mes bottes. Je me frottai les yeux pour chasser les dernières traces de sommeil et m'aspergeai le visage d'eau froide, enviant Jenny qui dormait profondément, enroulée dans sa couverture.

Enfin, je pris une grande inspiration et sortis de la tente.

Cinq hommes en arme faisaient face à Grimalkin ; quatre étaient à cheval, le cinquième avait mis pied à terre. Ce dernier portait une armure de grand prix, avec une cotte de mailles qui lui descendait aux genoux et un plastron de métal dans lequel je me reflétais. Il était très grand, la bouche masquée par une épaisse moustache noire. Ses sourcils noirs se rejoignaient au milieu, comme ceux de mon frère Jack.

Grimalkin s'adressa à lui dans la langue du pays, le losta, commune aux Kobalos et aux peuples du Nord. Puis elle se tourna vers moi, s'inclina et traduisit :

– Je lui ai dit que tu étais le prince Thomas, le plus jeune fils du roi de Caster.

Avec un sourire, elle ajouta :

– Ça sonne mieux que de te présenter comme un fils de fermier !

J'eus le plus grand mal à ne pas rester la mâchoire pendante comme

un idiot. L'homme m'examina longuement, à croire qu'il prenait les mesures de mon cercueil. Puis il s'inclina à son tour. Me rappelant la consigne de Grimalkin, je répondis d'un bref signe de tête.

Le soldat s'adressa à moi avec vivacité. Je ne comprenais rien, mais le ton de sa voix et ses froncements de sourcils étaient suffisamment éloquents. Il commença avec une grande arrogance qui se changea en étonnement au fil de sa conversation avec Grimalkin.

– Son nom est Majcher, me traduisit celle-ci. Il est le Grand Intendant du prince Stanislaw de Polyznia. Tous ceux qui se sont rassemblés sur cette rive ont apparemment payé une taxe pour obtenir ce privilège. C'est pourquoi il nous fait l'honneur de sa visite. Maintenant qu'il sait qui tu es, cela n'est plus de règle : un personnage de sang royal et sa suite en sont exemptés.

Grimalkin baissa un peu la voix :

– On en arrive à notre principal problème : il s'étonne que tu voyages avec une si petite escorte. Il doute de ton identité...

J'ouvris la bouche et la refermai aussitôt, car la tueuse avait repris la parole. Elle la garda longtemps...

De nouveau, elle se tourna vers moi pour traduire ses propos :

– Je lui ai dit que tu étais le septième et le plus jeune fils de ton père ; un enfant bien-aimé qu'on couve pour le garder loin de tout danger, ce qui contrarie ton goût inné pour l'aventure. Aussi, quand tu as entendu parler des événements en cours sur la rive de la Shanna, tu t'es enfui dans la nuit pour défier l'assassin Shaiksa. Ton père le roi, très inquiet, m'a envoyée avec une servante pour veiller sur toi. Ta suite est en route et nous rejoindra bientôt.

– Mais nous savons qu'elle ne viendra pas ! Qu'arrivera-t-il quand ils s'en apercevront ?

– On s'inquiétera de ça plus tard. Maintenant, je vais me renseigner sur le protocole à respecter pour défier Kauspetnd.

Elle s'adressa encore une fois à l'intendant en losta. Cela dura un moment. Enfin, Grimalkin me résuma leur conversation.

– C'est à mon tour d'être sur la sellette, fit-elle, une lueur d'amusement dans les yeux. Il a trouvé étrange qu'on ait confié à une femme le soin de te protéger. Je lui ai confirmé ce qu'il suspectait : que j'étais sorcière. Chacun de ces princes prend à son service un magowie qu'il consulte au besoin. J'ai prétendu que, dans nos contrées, les sorcières tenaient un rôle similaire. Et que, passée maître dans les arts du combat, j'étais également le champion de ton père. Qui mieux que moi aurait pu être ton protecteur ?

– Et il l'a cru ?

La tueuse haussa les épaules :

– Plus ou moins... Mais c'est le prince, que ses sujets surnomment le Loup de Polyznia, qu'il faut convaincre. À présent, Majcher va lui faire son rapport. Quand nous serons en présence de ce noble personnage, je faciliterai les choses avec un peu de magie.

L'intendant m'adressa un signe de tête, enfourcha son cheval et s'éloigna avec son escorte.

– Jusqu'ici, tout va bien, sourit la tueuse.

Les cinq hommes furent de retour, à pied, avant midi. Après un bref échange, Grimalkin me traduisit :

– Le prince Stanislaw nous accorde une audience. Nous devons nous présenter sans armes. Le Grand Intendant nous escortera à l'aller et au retour ; il répond de notre vie sur la sienne.

– Et vous le croyez ?

– Je pense qu'il dit la vérité. Que veux-tu ! Notre entreprise n'est pas sans risque, et nous ne sommes pas en position de refuser.

J'acquiesçai donc. Grimalkin ôta ses lames de leurs fourreaux et tendit ses ciseaux à Jenny. Moi, je lui confiai la Lame-Étoile. Je n'aurais jamais imaginé voir un jour la tueuse volontairement désarmée. Et à la façon dont Jenny la regardait, je compris qu'elle était aussi étonnée que moi.

– Garde le campement, ma fille ! lui lança Grimalkin avant de se mettre en route.

Visiblement, ma soi-disant servante n'appréciait guère d'être laissée ainsi sur la touche. Je lui avais raconté les événements de la nuit passée, et le plan de Grimalkin l'inquiétait. Elle aurait voulu venir avec nous.

– Vous ne pourriez pas défendre encore une fois nos affaires par magie ? demandai-je à la tueuse.

– Non, il ne faut pas éveiller les soupçons. La fille est censée être au service d'un prince. Elle ne t'accompagnerait pas chez un autre personnage de sang royal, tandis que moi, je suis ton champion.

Sans aucun sort de protection, il fallait que l'un de nous reste sur place ; sinon, au retour, nous ne retrouverions sans doute ni chevaux, ni armes, ni provisions. Si Jenny n'était pas de taille à repousser une bande de voleurs déterminés, sa présence suffirait à décourager d'éventuels chapardeurs.

Le Grand Intendant marchait en tête, et son escorte nous suivait. Nous traversâmes le camp, longeant des tentes de tailles variées, jusqu'à parvenir devant un cercle de feux et de gardes armés de

lances. Là se dressait un pavillon d'une taille impressionnante ; trois maisons du Comté y auraient tenu à l'aise. Au lieu du cône habituel recouvert de peaux, c'était une masse oblongue faite d'une lourde toile brune.

J'étais mal à l'aise et passablement effrayé. Même si nous arrivions à convaincre ce prince de me laisser affronter le Shaiksa, je ne voyais comme perspective que l'échec et la mort. Je ne partageais pas l'optimisme de Grimalkin. Comment pouvais-je espérer vaincre un ennemi aussi formidable en combat singulier ?

Majcher nous arrêta sur le seuil d'un froncement de sourcils et pénétra sous la tente, nous laissant sous l'œil vigilant des gardes. Quand il réapparut, il échangea quelques mots avec Grimalkin. Puis il tint le pan relevé pour que nous entrions sans devoir baisser la tête.

L'intérieur me stupéfia. Il était digne d'un palais. Des tapisseries de soie cachaient les parois de toile brune. Au centre s'élevait un dais en bois poli, orné de précieux tapis de laine. Il abritait un trône énorme, fait d'un alliage d'argent. Le prince Stanislaw, un homme de grande taille, aux cheveux gris coupés ras, au gros nez et aux yeux rapprochés, s'y tenait affalé. Il avait visiblement dépassé la cinquantaine.

Je m'étais toujours imaginé un prince comme un jeune homme attendant de succéder à son vieux père. Or, nous n'étions pas dans un royaume mais dans une principauté, et il en était le gouvernant.

Derrière le trône se tenait un guerrier au poitrail aussi large qu'un tonneau, les bras croisés, le visage fermé. Son plastron était gravé aux armes de son maître : un loup hurlant à la lune. Notre arrivée n'avait pas vraiment l'air de le réjouir.

Grimalkin s'inclina très bas et dit quelques mots en me désignant. J'étais supposé être de sang royal, je n'accordai donc à notre hôte qu'un bref salut, à peine un signe de tête. Il me fixa en silence, tel un prédateur calculant la distance qui le sépare de sa proie. Enfin, il m'adressa un sourire condescendant et s'adressa à la tueuse.

– Il te conseille de retourner chez ton père, me traduisit-elle. Ta jeunesse ne lui fait pas bonne impression. Selon lui, son nouveau champion – le gros costaud qui nous dévisage si aimablement – a une vraie chance contre Kauspetnd.

Je retins un soupir de soulagement. Ce prince à la mine résolue ne se laisserait pas manipuler. Voilà qui mettrait peut-être un terme aux projets de Grimalkin. À moins qu'elle ne fasse usage de magie pour le soumettre à sa volonté.

– En dépit de la prophétie des magowies, poursuivit celle-ci, les

princes conservent leur autorité sur les évènements. Si son champion est vainqueur, le prince Stanislaw conduira l'attaque contre les Kobalos. Il en tirera gloire et prestige. Je vais lui annoncer que tu es prêt à affronter son champion pour gagner le droit de combattre le Shaiksa. Ils ne seront pas en mesure de refuser, car il y a des précédents. La lutte pour le pouvoir fait rage, ici. En tant que ton champion, je peux me battre à ta place, mais il serait préférable que tu démontres ta bravoure et ta maîtrise des armes.

J'ouvris la bouche pour protester ; le regard impérieux de Grimalkin me réduisit au silence. Puis son expression s'adoucit, et elle ajouta, la mine satisfaite :

– Ça se passe pour le mieux !

Prémonition de mort



Sachant que mes objections ne seraient pas entendues, j'écoutais nerveusement Grimalkin proposer son arrangement au champion du prince. Tout le temps de son discours, l'homme debout derrière le trône me toisa d'un air furibond. Les veines de son cou se gonflaient dangereusement. Il considérait probablement comme une injure d'être mis au défi par un vulgaire gamin.

Majcher et ses soldats nous escortèrent jusqu'à notre campement. Leur attitude n'était guère amicale. Et quand le Grand Intendant nous laissa, deux de ses hommes restèrent sur place.

Je questionnai Grimalkin :

– Qu'est-ce qu'ils font là ? On est surveillés ?

– Non, non. Ils sont censés nous protéger, nous et nos biens.

Plus je repensais à ce qui venait de se passer, plus ma colère contre la tueuse grandissait. Je devais maintenant affronter deux formidables adversaires. Et je ne voyais pas comment espérer l'emporter.

Je m'affalai près du feu et contempalai les flammes d'un regard vide.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? me demanda Jenny qui se chauffait les mains.

Je haussai les épaules sans répondre.

– Tu es contrarié, je le vois bien, insista-t-elle. Pourquoi tu ne veux pas en parler ? Ça fait du bien de dire ce que qu'on a sur le cœur.

– Je viens d'être condamné à mort par deux fois, voilà ce qui ne va pas, lâchai-je. Avant d'affronter l'assassin Shaiksa, je devrai me battre contre le champion du prince.

– Ça se passera dans trois jours, intervint Grimalkin en s'asseyant en tailleur à côté de moi. Mais tu n'auras pas à combattre ce guerrier, je peux te le garantir.

– Comment le savez-vous ? Vous l'avez vu par scrutation ?

– Tout ira bien, m'assura-t-elle sans me regarder. Concentre-toi sur le Shaiksa. C'est lui et lui seul que tu affronteras. Les choses ne pourraient pas mieux tourner. Le prince Stanislaw est de loin le plus puissant parmi tous les nobles rassemblés ici. Nous gagnerons son respect. Au bout du compte, nous prendrons le contrôle sur lui, et le reste viendra avec.

Les prévisions de Grimalkin se révélèrent fondées. Moins de vingt-quatre heures plus tard, la nouvelle nous parvint que le champion du prince s'était blessé au cours d'un entraînement et ne serait pas remis avant un bon mois. J'étais donc invité à prendre sa place face à Kauspetnd. Il me restait presque deux semaines pour me préparer.

– Vous l'aviez scruté, qu'il serait blessé ? demandai-je à Grimalkin tandis que nous descendions vers la rivière pour assister à un affrontement entre le Shaiksa et un nouveau candidat. Notre camp étant maintenant sous bonne garde, Jenny avait pu se joindre à nous.

Grimalkin hocha la tête :

– Oui, j'étais quasi sûre que ça arriverait.

Avec un sourire en coin, elle ajouta :

– Et dans le cas contraire, j'aurais fait en sorte que ça arrive.

Le combat fut terminé en moins d'une minute. L'humain était jeune et terrifié. Jenny se cacha les yeux quand il tomba à genoux avec un hurlement d'agonie, tâchant d'empêcher ses tripes de se répandre dans le courant.

Puis ce fut le silence. D'un seul coup d'épée, le Shaiksa avait séparé la tête du corps, mettant fin aux cris.

Mon estomac se contracta. L'assassin était trop fort. Je n'avais aucune chance contre un pareil guerrier.

Jenny frissonnait, le visage blême.

– C'était affreux, bégaya-t-elle d'une voix altérée. Juste avant de sombrer dans l'obscurité, il avait si peur !

Je la pris par les épaules pour la réconforter. L'empathie était une chose terrible. Mais j'étais fier d'elle. Dans la maison hantée, elle avait pris la fuite ; cette fois, elle avait tenu bon.

Si la mise à mort à laquelle nous venions d'assister ne semblait guère avoir ému Grimalkin, ce nouveau triomphe de Kauspetnd avait atterré la foule. Aucun humain n'égalaient le Kobalos.

Tandis que nous regagnions notre tente en foulant le sol gelé, Grimalkin me demanda :

– Eh bien, qu'as-tu appris, aujourd'hui ?

Je pesai soigneusement ma réponse :

– Il combat avec une lame dans chaque main, mais il est plus habile de la gauche. Je pourrai faire pression sur lui du côté droit.

– Non. Tu l'attaqueras sur son meilleur côté pendant le premier quart d'heure. Il pensera que tu n'as pas remarqué cette légère faiblesse. Ne t'y trompe pas ! Il connaît chaque facette de ses capacités et a travaillé dur pour les perfectionner. Puis tu changeras brusquement de tactique pour le presser sur sa droite. C'est ainsi que tu le vaincras.

– Qu'il résiste *quinze minutes* face à ce monstre ? s'exclama Jenny. Aucun de ses adversaires n'a tenu plus de cinq !

– Ton maître tiendra, répliqua la tueuse d'une voix cassante.

À mon intention, elle poursuivit :

– Le combat risque d'être long. Si les choses tournent mal, il te faudra peut-être plus d'une heure pour le tuer. Demain, nous commencerons ton entraînement. Tu vas vite acquérir de l'assurance. Écoute-moi bien, car je vais te parler sans détour. Tu es déjà excellent à l'épée. Tu as le potentiel d'un grand, peut-être seras-tu bientôt sans égal. Pour y parvenir, il te faut seulement deux choses : de la pratique et de la confiance en toi.

J'avais déjà eu le dessus dans de rudes combats, jamais contre des adversaires comme Kauspetnd. Grimalkin tentait simplement d'aiguillonner mon courage. C'est pourquoi la réflexion de Jenny l'avait irritée.

La tueuse tint parole. Chaque matin, nous nous enfoncions dans la forêt et nous nous bätions pendant des heures. Grimalkin avait déjà eu l'occasion de m'entraîner – j'en gardais encore les cicatrices. Mais, ici, elle porta les choses à un niveau supérieur. Je craignis plus d'une fois pour ma vie. Jenny nous observait à distance en grimaçant

d'angoisse.

Le premier jour, tandis que je reprenais péniblement mon souffle entre deux assauts, Grimalkin se tourna vers elle :

– Tôt ou tard, petite, tu devras te battre pour sauver ta peau. Tu sais te servir d'une arme ?

Jenny secoua la tête.

La tueuse tira du fourreau un poignard de jet.

– Attrape ! ordonna-t-elle en le lançant légèrement de biais.

Le poignard tournoya dans les airs. Jenny s'en saisit avec une aisance confondante.

– Tu as de bons réflexes, approuva Grimalkin. Je t'entraînerai aussi.

– Tant que vous ne me demandez pas d'affronter le Shaiksa, rétorqua la fille.

Et c'est ainsi que, pendant mes périodes de repos, la tueuse commença à former Jenny au combat. Elle prit son temps, lui indiquant la position des pieds, lui apprenant la fluidité des mouvements et le maniement des armes de jet.

Cela me donnait un peu de répit. Puis mon tour revenait, bien trop tôt à mon goût.

Pendant nos exercices, Grimalkin utilisait les deux sabres qu'elle m'avait demandés à Chipenden. Avait-elle tout combiné à l'avance ? Avait-elle prévu depuis le début de me placer face à Kauspetnd ? Ça me semblait plus que probable.

Elle maniait maintenant ces sabres à la manière de l'assassin, mettant en jeu ses forces et ses faiblesses afin de me préparer le mieux possible au prochain affrontement. Elle m'enseigna également ce qu'elle appelait sa « danse de mort », cette attaque bondissante et tourbillonnante contre laquelle il était très difficile de se défendre.

À chaque nouveau combat de Kauspetnd, nous étions présents, et à chaque fois Grimalkin observait un détail à me transmettre. Moi aussi, j'essayais de détecter les faiblesses du Shaiksa, sans en trouver. Il ne commettait pas la moindre erreur, et aucun de ses adversaires ne tenait plus d'une minute ou deux. Cependant, les conditions avaient changé.

Il n'avait pas plu depuis un moment, et je supposai que, l'hiver approchant, la source de la rivière avait gelé en haut de la montagne. Le niveau de l'eau avait nettement baissé. Les combats ne se déroulaient plus dans un flot bouillonnant mais sur des pierres humides, accompagnés par le crissement des cailloux sous les bottes.

Je prenais cependant chaque jour un moment pour donner ses

leçons à Jenny. Ça me calmait les nerfs. Nous avions tous deux la nostalgie du Comté. Ce campement sur une berge glacée était tellement différent de ce que nous avons connu à Chipenden, d'une vie d'épouvanteur avec son apprentie !

– Je voudrais bien qu'on rentre chez nous, soupirait-elle au moins trois fois par jour.

Espérant lui rendre le séjour moins pénible, je l'interrogeai :

– Qu'est-ce qui te manque le plus ?

– Nos arbres – les frênes, les chênes, les sycomores. Ici, il n'y a que des conifères, qui se ressemblent tous. Et des gens que je comprends quand ils parlent ! Il faudrait que je fasse un effort pour apprendre la langue d'ici...

– Grimalkin a promis qu'on repartirait avant l'hiver, avant qu'il devienne impossible de voyager. Elle tiendra parole, affirmai-je.

– D'ici là, il va se passer bien des choses, soupira-t-elle avec tristesse. Tu devras abattre cette créature. Tu y arriveras ? Et ne fais pas semblant d'y croire pour me rassurer ! Je sens ta peur et ton trouble.

– Bien sûr que j'ai peur, admis-je, ennuyé qu'elle se soit servie de son don d'empathie pour percer mes sentiments. Il n'y a pas de vrai courage sans peur. Nous avons peur constamment, dans ce métier, c'est comme ça.

– Tu te crois *vraiment* capable de vaincre ? Tous ceux qu'on a vu mourir ici étaient les champions des princes, des guerriers qui avaient passé leur vie à combattre. Et quelques leçons données par la tueuse te suffiraient ? Tu es un épouvanteur ; ton arme, c'est le bâton !

– J'ai bien vaincu cette bête, dans son antre, fis-je remarquer.

– Elle était jeune, sa formation de mage n'était pas achevée – c'est ce que Grimalkin a dit, non ? Cet adversaire-là, c'est autre chose ! C'est un assassin, un tueur aguerri, expert au maniement des armes. Le mage de haizda s'est surtout servi de sa magie. Tu avais la Lame-Étoile et tu étais meilleur que lui au combat. Ici, je ne vois pas comment tu peux espérer l'emporter.

– Tu seras étonnée. Grimalkin m'a déjà entraîné, autrefois. Elle est d'une habileté exceptionnelle avec les armes, et elle sait transmettre ses talents. Elle a analysé la technique du Shaiksa et détecté les faiblesses que je pourrais exploiter.

Mais ces paroles sonnaient creux, même à mes propres oreilles. Les doutes de Jenny ébranlaient la confiance que Grimalkin plaçait en moi. Je me sentais affreusement mal.

– En supposant que tu gagnes, poursuit Jenny, on devra partir dans le Nord avec cette racaille, s'enfoncer dans un territoire contrôlé par ces bêtes, des milliers et des milliers ! Je doute qu'on y survive. Plus ça va, plus il fait froid. Si on n'est pas massacrés, on sera rattrapés par l'hiver et obligés de passer de longs mois obscurs dans ces contrées inhospitalières !

– Quelle pessimiste tu fais ! plaisantai-je de mon mieux. Qu'est-ce qui m'a pris d'engager une apprentie aussi lugubre, qui passe son temps à imaginer le pire !

– Désolée de me montrer aussi négative ! Je voudrais seulement rentrer à la maison.

– Moi aussi, dis-je en lui tapotant l'épaule. S'il te plaît, fais-moi confiance ! Tout se passera bien. Grimalkin travaille à rassembler ce qu'il nous faut savoir des techniques de combat des Kobalos et de la magie noire qu'ils utilisent. Cela lui permettra d'imaginer une défense efficace. Dans le cas contraire, les Kobalos avanceraient jusqu'à la mer, qui ne les arrêterait pas : ils la traverseraient et, dans quelques années, le Comté serait envahi et ses habitants mis en esclavage. Nous devons agir maintenant.

J'étais déterminé et je m'efforçais de rester positif, de cultiver cette confiance en moi à laquelle Grimalkin attachait tant d'importance. Mais à mesure que les jours passaient, je découvrais un type de peur d'un genre nouveau.

J'avais souvent eu peur en combattant l'obscur. J'avais connu des moments de terreur extrême – lors de ma confrontation avec l'Ancien Dieu Golgoth, par exemple, sur la lande d'Anglezarke. Il aurait pu s'emparer de ma vie et de mon âme. Puis il y avait eu le combat contre Siscoi, le vampire roumain. Entre ses mains, j'aurais connu la pire des agonies. Et quand la bataille de la Pierre des Ward s'était annoncée, j'avais tremblé à l'idée d'y trouver la mort.

Ce que je ressentais à présent était différent, moins intense peut-être, mais ça s'insinuait au plus profond de moi. J'avais la certitude que je ne survivrais pas au duel contre Kauspetnd. J'avais toujours eu certaines prémonitions. Jeune garçon, j'avais su que j'achèverai mon apprentissage et que je deviendrais épouvanteur, avec mon propre territoire à protéger. Maintenant, je ne voyais rien au-delà de la bataille annoncée, comme si je n'avais plus d'avenir.

Voici venue ma dernière nuit avant que j'affronte le Shaiksa. Je ne peux pas dormir. Alors j'écris dans mon cahier, j'essaye de décrire mes impressions, de noter mes pensées. Les doigts glacés de la peur se referment sur mon cœur. J'ai beau faire le brave devant Jenny, je sais

qu'elle connaît la vérité.

Chacune des morts dont j'ai été témoin à la rivière me revient en mémoire. Je vois les têtes tomber. Je vois les flots de sang emportés par le courant.

Est-ce le sort qui m'attend demain ?

La pire journée de ma vie



JENNY CALDER

J'écris ceci dans le cahier de Tom Ward. Ça me paraît le plus approprié pour ce que j'ai à raconter.

Je pense qu'il serait d'accord. Tous les épouvanteurs notent soigneusement les choses importantes – selon eux, les éléments du passé permettent de préparer l'avenir. Je continuerai donc à le faire tant que j'en serai capable.

Hier, j'ai vécu la pire journée de ma vie.

Je n'avais assisté qu'à un seul combat de l'assassin Shaiksa, et il m'avait terrifiée. Il avait fait preuve d'une telle décontraction dans sa férocité que j'avais tremblé pour Tom.

Comment pouvait-il espérer l'emporter contre un pareil adversaire ?

Étant donné qu'on nous prenait, Grimalkin et moi, pour ses servantes et les seules personnes de son peuple, on nous avait réservé

les meilleures places. Nous siégeons sur deux chaises aux raides dossiers de bois, à la gauche du prince Stanislaw, avec une vue directe sur la rivière.

Le ciel était bleu au-dessus de nous ; seuls quelques nuages montaient à l'horizon, que l'approche du soir teintait de rouge. L'air frais était rempli d'odeurs diverses, fumets de nourriture, parfums d'épices et relents de ces feuilles amères mâchées par les hommes de la région, ce qui leur donnaient une haleine puante.

Une heure avant le coucher du soleil, un haut personnage est apparu sur l'autre rive et s'est avancé à grands pas. C'était Kauspetnd, avec sa face de loup et ses trois queues de cheval nattées. Armé de ses deux sabres étincelants, il a posé sur nous un regard féroce.

Le silence s'est fait. Plus un mouvement dans l'assistance, plus un mot.

Puis une silhouette solitaire a quitté notre rive pour traverser le gué dans un grand bruit d'éclaboussures et gagner l'amas de pierres, au milieu. Il ne tenait qu'une seule arme, serrée dans sa main droite, la Lame-Étoile que lui avait donnée Grimalkin. Couleur de rouille, elle n'avait aucun éclat, au contraire de celles du Shaiksa.

À présent, ses bottes claquaient sur les pierres, tandis qu'il approchait du centre du gué.

C'était Tom Ward, et même à cette distance, je sentais combien il était terrifié. Il tentait désespérément de dominer sa peur et de calmer ses tremblements. Il considérait sa mort imminente comme une fatalité. Il était furieux de s'être laissé manipuler. Et il regrettait amèrement de n'être pas resté dans le Comté pour accomplir sa tâche d'épouvanteur.

J'étais de tout cœur avec lui. Je n'aimais pas la façon dont Grimalkin s'était conduite. Obnubilée par la menace des Kobalos, elle ne pensait qu'à la contrer. C'était trop injuste. Ce n'était pas l'entraînement reçu de la tueuse qui suffirait à Tom, face à un guerrier aussi bestial. Aucun humain n'avait la moindre chance contre lui.

Kauspetnd était entré à son tour dans le lit de la rivière pour gagner l'aire de pierres sèches.

Je ne percevais presque rien émanant de cet individu. Je sentais sa détermination, son agressivité et sa totale confiance en lui, mais ses pensées m'étaient inaccessibles. Au temps où j'expérimentais mon don d'empathie, certaines personnes m'étaient plus faciles à comprendre que d'autres. J'avais essayé sur des animaux, discernant le sauvage entêtement des chats, le contentement joyeux des chiens, pas grand-chose de plus. Leurs esprits m'étaient fermés. Ceux d'autres espèces

me restaient totalement étrangers. Il en allait de même avec le Kobalos. Je ne pouvais ni l'atteindre ni influencer sur son comportement.

Les combattants ont fait halte, face à face, à quelques pieds de distance. Un long moment s'est écoulé sans que ni l'un ni l'autre n'esquisse le moindre geste. Et quand ils l'ont fait, ce n'étaient que des approches.

Tom a tendu son épée vers l'assassin, qui l'a bloquée d'un de ses sabres – celui qu'il tenait de la main gauche, m'a-t-il semblé, tant l'action avait été rapide. Ils ont décrit un cercle. À part le martèlement de leurs bottes sur les pierres, il n'y avait pas d'autre bruit que les clapotis de la rivière sur son lit rocheux.

Le Shaiksa a visé la tête de Tom à plusieurs reprises ; celui-ci a esquivé sans difficulté. Ils ont poursuivi leur mouvement tournant. Je sentais la peur de Tom refluer. Concentré sur le combat, il retrouvait lentement son assurance.

Puis les choses sérieuses ont commencé. Kauspetnd a lancé une attaque brutale, ses deux lames ont jeté des éclairs. Le cœur m'a manqué quand j'ai vu Tom reculer et parer désespérément chaque coup, tenant la Lame-Étoile à deux mains.

Il a survécu, pourtant, et s'est calé fermement sur ses pieds. L'assassin a cédé du terrain avant de lancer un nouvel assaut. Combien de temps Tom résisterait-il ? Je comprenais pourquoi les autres combats s'étaient achevés en quelques minutes.

Or, il a résisté, rendant coup pour coup. Bientôt, j'ai perdu la notion du temps. Il me semblait être engluée dans une espèce d'éternité où aucune horloge ne battait plus. Il n'existait, n'avait existé et n'existerait plus désormais que ce combat féroce, qui se poursuivrait à jamais.

Grimalkin m'a appris plus tard que cela n'avait pas pris plus d'une heure. C'est sans doute vrai, car quand il a pris fin, le soleil se couchait et la lumière commençait à baisser.

Au bout d'un moment, il était clair que Tom prenait l'ascendant. Ses attaques étaient rapides et précises. Il passait la Lame-Étoile de main en main, prenant chaque fois Kauspetnd à contre-pied.

L'assistance n'était plus silencieuse. Mille gosiers hurlaient d'excitation, dans l'espoir de la victoire tant attendue.

C'est Tom qui a fait couler le premier sang. Il a trouvé une faille dans la défense de son adversaire et l'a touché à l'épaule. Le Kobalos a reculé en titubant, son plastron rougi, tandis qu'autour de moi montait un rugissement de triomphe.

Tom s'est mis à harceler le Shaiksa, sautant, tournoyant, exécutant

la danse de mort de Grimalkin. Mes yeux avaient du mal à le suivre tant il était rapide ; il a donné une succession de coups horizontaux jusqu'à ce que l'un d'eux atteigne son but.

Il avait tranché la tête de l'assassin.

Il avait gagné !

La tête a roulé sur les pierres et a rebondi dans l'eau. Le corps s'est effondré et le courant a emporté de longs rubans de sang écarlate.

Or, les clameurs de victoire se sont muées bientôt en un murmure consterné. Tous les yeux étaient fixés sur Tom, qui titubait. La Lame-Étoile lui a échappé des mains. Il a regardé son estomac.

Je n'avais observé que l'offensive de Tom et le coup qui avait abattu son adversaire. Je n'avais pas remarqué l'ultime geste de Kauspetnd. J'ai cru soudain que mon cœur s'arrêtait de battre.

L'un des sabres de l'assassin lui avait transpercé la poitrine. Seul le pommeau en dépassait. Il a titubé encore, a tourné sur lui-même pour tenter de retrouver son équilibre. J'ai vu alors que la lame courbe couverte de sang ressortait dans son dos. Tom a tendu le bras derrière lui, a touché le métal, a pivoté de nouveau vers nous, les yeux écarquillés de stupeur.

Et il est tombé, la face en avant.

Hier, j'ai vécu la pire journée de ma vie.

Hier, Tom est mort.

Le chagrin de Grimalkin



Je reverrai jusqu'à mon dernier jour l'expression d'horreur de Tom quand il a compris ce qui s'était passé. Je ressentais ce qu'il ressentait. Mon don d'empathie était plus que jamais une malédiction.

Le plus terrible n'était pas son extrême souffrance, mais la conscience qu'il était en train de mourir.

Je ne pouvais pas supporter ça.

Je revoyais Tom tombant la face contre les pierres, la lame du sabre sortant de son dos. Devant l'assistance muette et figée sur place, Grimalkin s'est élancée jusqu'au milieu du gué. Elle a soulevé doucement Tom dans ses bras pour le ramener sur notre rive. Le visage couleur de cendre, il ne semblait plus respirer, et le sang qui dégouttait de sa blessure laissait une traînée rouge dans l'herbe.

Il était mort, j'en étais sûre. Plus rien n'émanait de lui. J'ai imploré

Grimalkin du regard. Elle était une sorcière puissante. Sa magie pourrait peut-être le sauver ?

La tueuse m'a lancé :

– La Lame-Étoile, petite ! Va ramasser la Lame-Étoile et mets-la en sécurité !

Je me suis précipitée dans le courant, détournant les yeux de la tête coupée de l'assassin Shaiksa, et j'ai couru sur les pierres pour récupérer l'épée.

Elle avait été faite pour Tom ; il n'en aurait plus l'usage, maintenant. Pourquoi Grimalkin la voulait-elle ?

J'ai suivi la foule qui remontait, portant l'épée rouillée. Un groupe de gens s'était rassemblé autour de l'immense tente du prince. Sans doute était-ce là que Grimalkin avait emmené Tom.

Anxieuse, j'ai tenté de me glisser jusqu'à l'entrée ; une double haie de gardes polynziens en veste bleue repoussaient les curieux, la lance baissée. C'était sans espoir, et la situation tournait à l'aigre. Si la plupart des gens reculaient, les soldats des autres princes tenaient bon. L'attitude des gardes avait provoqué une réaction d'hostilité, et les armes sortaient des fourreaux.

Constatant que je ne pouvais rien faire, je suis retournée à notre campement et me suis glissée sous la tente. J'ai déposé l'épée à côté de ma couverture, je me suis roulée en boule sur le sol et j'ai tenté de chasser de mon esprit ce qui venait de se passer.

Le sommeil me fuyait. Chaque fois que je fermais les yeux, je revoyais indéfiniment le combat. Je sentais l'angoisse de Tom. Je ne pouvais pas m'en empêcher.

J'ignore combien de temps je suis restée là à sangloter. Puis quelqu'un est entré dans la tente. On a allumé une chandelle. Levant la tête, j'ai vu Grimalkin assise en tailleur sur sa couverture. Les paupières closes, les bras croisés sur la poitrine, elle se balançait d'avant en arrière. Le devant de son vêtement, ses mains et ses bras nus étaient couverts de sang.

J'ai frissonné de froid et de détresse : c'était le sang de Tom.

Je me suis assise pour demander :

– Il est mort ?

La tueuse a ouvert les yeux et m'a fixée d'un air furieux ; j'ai cru qu'elle ne me répondrait pas.

Finalement elle a hoché la tête, et je me suis remise à pleurer.

Elle m'a tancée aussitôt :

– Idiote ! Tes larmes ne le feront pas revenir ! Tais-toi et laisse-moi réfléchir !

J’ai retenu mes pleurs. La sorcière m’avait toujours intimidée ; cette fois, elle semblait dans une telle rage que j’ai failli m’enfuir de la tente.

Je n’avais jamais réussi à pénétrer son esprit ; une sorte de barrière faisait obstacle. Je percevais un peu ses émotions – surtout sa colère –, rien de plus.

Puis elle a pris la parole. D’abord elle ne s’adressait pas à moi, elle semblait plutôt penser à voix haute :

– Ça n’aurait pas dû arriver. Je n’avais pas prévu ça... Je n’imaginais pas l’envoyer à la mort. J’ai tenté de le sauver...

Elle a tourné vers moi un regard féroce :

– J’en ai ramené d’autres du rivage de la mort, tu sais ! J’ai cru y réussir encore une fois. J’ai utilisé la magie et des herbes pour arrêter les saignements. Je lui ai insufflé mon énergie. Il a recommencé à respirer, et quand ses poumons se sont emplis d’air, j’ai espéré...

Elle a secoué la tête en murmurant des mots que je n’ai pas compris.

– Que s’est-il passé ? ai-je demandé dans un chuchotement.

– Je n’avais pas d’autre choix que de retirer l’arme de la plaie. C’est le moment le plus critique. Je craignais de le faire, et je l’ai fait. Hélas ! les dommages internes étaient trop graves. Toute ma magie et toute ma connaissance des herbes n’ont pu stopper l’hémorragie. Si j’avais réussi, j’aurais pu le guérir. J’étais si près de réussir ! J’aurais vraiment pu...

Elle s’est tu et a incliné le front, les yeux fermés.

– Il est mort. J’ai échoué. C’est fini. Demain, il sera enterré. Tu peux faire une dernière chose pour lui. Il faut laver son corps. Tu le feras ?

J’ai dit oui d’un signe. Le mot m’est resté coincé dans la gorge.

– Alors, demain à l’aube, nous nous rendrons dans la tente et nous le préparerons pour ses funérailles. Maintenant, tâche de dormir.

Je n’ai pas pu fermer l’œil, et l’aube m’a paru bien longue à venir. Grimalkin ne dormait pas non plus. Elle est resté assise toute la nuit en tailleur, se balançant d’avant en arrière, marmonnant je ne savais quoi. J’ai même cru entendre un bref sanglot, je n’en suis pas sûre.

Mais de cela je suis sûre : la tueuse, aussi cruelle et dangereuse qu’elle soit, a ressenti amèrement la perte de Tom. Ils avaient été longtemps alliés contre le Malin. Si j’ignorais bien des choses de leur

passé, je savais combien le lien entre eux était fort.

À sa manière, Grimalkin avait du chagrin.

Toilette mortuaire



Au lever du jour, une escorte de soldats menée par le Grand Intendant est venue nous chercher pour nous conduire au camp du prince Stanislaw. Comme d'habitude, deux hommes sont restés pour surveiller notre tente. Leur attitude était plus amicale. Majcher a salué Grimalkin d'une brève inclination du buste, non dénuée de respect. La victoire de Tom sur l'assassin avait changé leur regard sur nous.

Le corps de Tom avait été transféré dans un pavillon plus petit, près de la berge. Des soldats montaient la garde, beaucoup de gens étaient assis dans l'herbe alentour.

Qu'attendaient-ils ? Avaient-ils passé la nuit ici ?

J'ai suivi Grimalkin dans la tente. Des lanternes y luttaienent contre l'obscurité. Le corps de Tom, enveloppé d'une couverture, était allongé sur une table basse à tréteaux. Les yeux grands ouverts, il semblait fixer le plafond. Mais, quand j'ai touché son visage, il était d'une froideur de glace.

J'avais honte des pensées qui me traversaient la tête sans que je

réussisse à les chasser. Qu'advierait-il de moi, à présent ? J'étais là, seule, loin au nord, sans espoir de repartir vers le Comté. Grimalkin m'y ramènerait-elle ? Elle n'avait toléré ma présence que parce que j'étais l'apprentie de Tom. Elle serait bien capable de m'abandonner à mon destin.

Et si je rentrais chez moi, je devrais vivre à nouveau avec ma mère et mon père adoptifs à Grimsargh. Je n'avais guère d'espoir de poursuivre mon apprentissage, à moins qu'un épouvanteur inconnu accepte de me former. Ceux que j'avais rencontrés, Judd et Johnson, ne voudraient pas de moi. Et je ne voulais pas d'eux non plus. Alors, si je ne trouvais pas un moyen de gagner ma vie, je finirais mariée à un homme quelconque qui me prendrait pour faire la cuisine, le ménage et élever nos enfants, jusqu'à ce que je sois aussi vieille et aigrie que mes parents.

Repoussant cette perspective sinistre, je me suis concentrée sur la tâche qui m'attendait. On nous avait apporté de l'eau et des serviettes. Il fallait maintenant débarrasser Tom de ses vêtements. Grimalkin a dû utiliser une de ses lames pour couper ses pantalons. Quand elle lui a ôté sa chemise, elle a lâché une exclamation de surprise.

– Approche une lanterne ! m'a-t-elle ordonné.

Je me suis hâtée d'obéir. Quand je suis revenue près de la table, la sorcière suivait du doigt les contours de la blessure. Elle avait un aspect étrange. Presque refermée, elle formait un sillon sur lequel des sortes d'écailles s'étaient formées.

– Si seulement j'avais arrêté l'hémorragie plus vite ! s'est désolée la tueuse. J'ai peut-être retiré la lame trop tôt... Il aurait guéri de lui-même, j'en suis sûre. Tu vois ces écailles ? Le processus avait commencé, la mort y a mis fin.

– Pourquoi des écailles et pas de la peau ?

– Du sang de lamia coulait dans ses veines, le sang de sa mère.

– Du sang de lamia ? me suis-je écriée. Les lamias sont des espèces de sorcières, non ? Des créatures ailées ?

– Quelques-unes seulement peuvent voler. Généralement, elles marchent ou rampent. Quand elle vivait dans leur ferme, la mère de Tom gardait une forme humaine. Ce n'est que plus tard qu'elle lui a révélé la vérité. Elle est morte, à présent. Et il ne lui a pas survécu bien longtemps, hélas !

Je fixais Grimalkin, stupéfaite. Il y avait tant de choses que j'ignorais ! Si Tom avait vécu, il me les aurait sans doute révélées.

– Tu vas faire sa toilette pendant que je tiendrai la lanterne, a dit la tueuse.

J'ai plongé un linge dans l'eau et j'ai commencé à laver son corps, effaçant doucement la saleté et les traînées de sang. Grimalkin m'a aidée à le retourner. Après quoi, nous l'avons revêtu de sa tenue de prince. Avant de quitter la tente, j'ai regardé Tom une dernière fois. La tueuse lui avait fermé les yeux, on aurait presque pu le croire endormi.

Majcher nous attendait à l'extérieur. Il a échangé quelques mots en losta avec la sorcière.

– Les funérailles seront célébrées demain à midi, m'a appris celle-ci tandis que nous regagnions notre campement. Le prince Stanislaw y assistera pour rendre hommage à Tom. Il a été impressionné par sa bravoure et sa science du combat. La procession partira d'ici au matin. On prépare une stèle pour orner sa tombe, et on m'a demandé quelle épitaphe devrait être gravée dessus. J'ai laissé au prince le soin de décider. De toute façon, quoi qu'ils écrivent, ce ne sera pas vrai. J'aurais aimé l'enterrer près de son maître, dans le jardin de Chipenden. Malheureusement, c'est impossible.

Je me suis réveillée aux premières lueurs de l'aube ; j'avais dormi à peine une heure. Aussitôt, une aiguille m'a transpercé le cœur, et mes yeux se sont emplis de larmes.

Grimalkin était déjà éveillée, elle aiguisait ses lames. Je l'ai regardée faire en silence.

Il avait plu fort pendant la nuit. Le bruit des gouttes tambourinant sur notre toit de toile, associé au souvenir de ce qui s'était passé, m'avait plus d'une fois tirée de mon mauvais sommeil. Un lourd parfum de terre et d'herbes mouillées emplissait l'air.

– Demain, après l'enterrement, je te ramènerai chez toi, petite, a déclaré la sorcière.

– Je n'ai pas de chez-moi, ai-je soupiré avec amertume.

J'étais pourtant secrètement soulagée d'apprendre qu'elle n'avait pas l'intention de m'abandonner ici. Oui, j'avais grand désir de retourner dans le Comté.

– La maison de Tom est la tienne, désormais. Je suis sûre que Judd Brinscall s'y installera en tant que nouvel épouvanteur de Chipenden. Tu seras son apprentie.

– Il ne voudra pas de moi. Il a déjà refusé au moins cinq fois. Il ne m'aime pas. Il a lancé ses chiens sur moi, et il a ri quand l'un d'eux a déchiré ma jupe.

– Il fera ce que je lui dirai de faire, a répliqué Grimalkin d'un ton féroce. Tu as bien gagné le droit d'être formée et tu le seras !

Sa véhémence m'a laissée pantoise. Elle était donc décidée à

m'imposer comme apprentie à Brinscall ! Mais en avais-je vraiment envie ? Est-ce que je supporterais un tel maître ?

La sorcière a pris la Lame-Étoile et l'a posée en équilibre sur ses genoux, l'air songeur.

– Et vous ? Qu'allez-vous faire maintenant ? ai-je demandé.

– Je vais passer l'hiver dans le Comté. Tom est mort, et j'en suis profondément attristée. Cela contrarie mes plans, ça n'y met pas un terme. Je repartirai au printemps prochain et poursuivrai l'étude de nos ennemis. C'est nécessaire si nous voulons avoir une chance de survivre. La menace enfle un peu plus chaque jour. Les Kobalos pourraient attaquer les principautés du Nord dans les mois qui viennent.

Funérailles



Le matin des funérailles, Grimalkin et moi avons quitté notre tente une heure avant midi. La pluie avait cessé, mais des nuages montaient du sud, annonciateurs d'un nouveau déluge.

Le cercueil de Tom était posé dans l'herbe, devant le pavillon du prince Stanislaw. Le prince se tenait là, debout, une épée à la hanche, flanqué de deux gardes. Le visage dur, il semblait plus prêt pour la guerre que pour un enterrement. Il nous a saluées avant de faire signe à quatre de ses hommes, qui se sont avancés pour soulever le cercueil et le placer sur leurs épaules.

Le cortège s'est ébranlé aussitôt, le prince et son escorte marchant en tête. J'étais étonnée de voir autant de guerriers postés de chaque côté de la route, tandis que beaucoup d'autres rejoignaient la procession. Sans doute avaient-ils été impressionnés par l'exploit de Tom. Même s'il avait reçu une blessure fatale, il avait abattu l'assassin qui avait vaincu tant de leurs champions.

La route grimpait, et je me souviens avoir pensé que c'était logique : au printemps, la rivière grossie par la fonte de la neige et des glaces

devait inonder la vallée. La mise en terre se ferait donc sur une hauteur.

Nous sommes enfin arrivés devant une fosse ouverte surmontée d'une grande pierre tombale. Le fond en était déjà rempli d'eau. Il y avait d'autres tombes alentour, peut-être une vingtaine. Certaines étaient récentes, la terre formait encore un monticule ; d'autres s'étaient tassées, d'autres encore étaient déjà envahies d'herbe. Deux ou trois d'entre elles étaient ornées d'une stèle, sur la plupart était plantée une croix de bois grossière, quelques-unes étaient nues. Le défi du Shaiksa avait duré des mois. Ces sépultures étaient celles de ceux qui avaient péri en l'affrontant.

Nous avons entouré la fosse, Grimalkin à ma gauche, Majcher à ma droite et le prince Stanislaw devant. Les gardes se sont postés derrière nous.

Près de la stèle se tenait l'un des magowies barbus et gantés, probablement le conseiller du prince. Les bras écartés, il a entamé une psalmodie. J'étais contente de ne rien comprendre, car ça ne pouvait être qu'un tissu de faussetés. Seules des paroles silencieuses convenaient pour honorer un mort.

Je les ai donc prononcées en secret dans ma tête :

« Je te remercie de m'avoir prise pour apprentie, Tom Ward, et de m'avoir donné une deuxième chance après ma fuite devant les ombres de la maison hantée. Tu vas me manquer. Tu ne méritais pas de mourir ainsi. Tu serais devenu un grand épouvanteur, un des meilleurs. Ton maître aurait été fier de toi. Merci de m'avoir fait confiance... »

À cet instant, mes doutes se sont évanouis, et j'ai pris ma décision. Tom avait cru en moi, il avait voulu me former de son mieux. Alors, je continuerais, en dépit de ma haine envers Judd Brinscall.

« Moi aussi, je m'efforcerai de devenir un bon épouvanteur. Merci de m'avoir indiqué la voie. Merci pour tout. »

Le cercueil avait été déposé près de la fosse. J'avais du mal à croire que le corps de Tom gisait à l'intérieur, raide et froid, et serait bientôt enfoui dans la terre humide. Je retournerais à Chipenden avec Grimalkin tandis qu'il resterait ici, et l'hiver arriverait, et la neige recouvrirait sa tombe.

Je me suis efforcée de chasser ces pensées déprimantes en me rappelant que le cercueil ne contenait qu'une écorce vide. L'âme de Tom avait déjà traversé les Limbes pour partir vers la lumière. Il était si jeune ! Il n'avait pas eu le temps de vivre pleinement sa vie. Cette idée m'attristait, ainsi que la perte du maître qui m'aurait formée,

guidée, qui serait un jour devenu un collègue et – avec un peu de chance – un véritable ami.

J'ai lu l'építaphe qui avait été gravée sur la stèle :

CI-GÎT LE PRINCE THOMAS WARD
DE CASTER,
UN GUERRIER VALEUREUX
TOMBÉ AU COMBAT
MAIS QUI A TRIOMPHÉ
LÀ OÙ LES AUTRES ONT ÉCHOUÉ

Ces lignes me paraissaient tristement fausses. Je ne voyais rien de triomphal dans ce qui s'était passé. Ce n'était qu'une terrible erreur, et ce mensonge était inscrit dans la pierre pour toujours. Tom était un jeune épouvanteur qui avait lutté contre l'obscur... Voilà ce qui aurait dû être mentionné.

Un sourd grondement m'a fait lever la tête. Des nuages sombres s'amoncelaient au-dessus de nous. La tempête arrivait. La pluie s'est mise à tomber. Un éclair a déchiré le ciel, aussitôt suivi d'un coup de tonnerre qui a ébranlé le sol sous nos pieds.

Le magowie psalmodiait toujours, bien que sa voix ne puisse soutenir celle des éléments déchaînés. Le déluge trempait mes cheveux et transperçait mes vêtements. J'espérais que les prières seraient écourtées. Le prêtre n'aurait sûrement pas l'audace d'interrompre la cérémonie, mais un signe du prince suffirait.

Je me suis tournée vers lui. Son visage restait impassible ; se tenir là, debout, trempé jusqu'aux os semblait lui être indifférent. Il faisait de plus en plus noir, bientôt il nous faudrait des lanternes.

Enfin, le prince a levé la main et a désigné la tombe. Le magowie s'est tu instantanément, tandis que les quatre porteurs s'avançaient deux par deux de chaque côté du cercueil. À l'aide de cordes, ils ont commencé à le descendre dans la fosse. Leurs mains mouillées et glissantes leur rendaient la tâche difficile. Le cercueil se balançait, et ils ont failli le lâcher. Enfin il s'est posé au fond du trou dans un bruit d'éclaboussures. L'eau de pluie l'a presque recouvert.

Les cordes remontées, les quatre hommes ont saisi des pelles pour combler la fosse. Cela m'a étonnée. Au Comté, la coutume voulait que chacun lance une poignée de terre. Les fossoyeurs ne se mettaient à cette tâche qu'après le départ de l'assistance.

Nous avons donc contemplé les hommes au travail, la pluie leur dégoulinant sur le visage et le long du nez, dans le tumulte de la tempête.

Un cri étrange venu d'en haut m'a fait lever les yeux, et la lumière d'un éclair m'a aveuglée quelques secondes. Quand la vision m'est revenue, tous, autour de la fosse, regardaient le ciel en s'abritant de la pluie du revers de la main. Les quatre hommes eux-mêmes avaient cessé de manier la pelle.

Une silhouette planait dans les airs. Je distinguais ses ailes immenses, comparées à la finesse de son corps. Elle était déjà apparue lorsque les trois magowies prédisaient la venue d'un champion qui triompherait de l'assassin Shaiksa et conduirait les humains à la victoire.

Soudain, la créature a refermé ses ailes et a fondu sur nous comme une pierre. Quand elle s'est arrêtée, elle n'était plus qu'à trente pieds au-dessus de nous, assez près pour que soit visible son merveilleux visage nimbé d'une lumière d'argent.

Un autre bruit a alors attiré mon attention vers le sol.

Et j'ai cru que mes yeux me jouaient un tour.

Cependant, je n'étais pas la seule à regarder de nouveau la tombe. Le couvercle du cercueil avait bougé ; la mince couche de terre qui le recouvrait glissait, révélant le bois mouillé.

Grimalkin a lancé vers la créature ailée un sifflement de colère.

Quant à moi, un espoir fou m'a envahie.

Se pouvait-il que Tom soit vivant... ?

Notes de Grimalkin

Le contenu des bocaux

Tous baignent pour la plupart dans une sorte de gel conservateur et sont d'origine biologique : graines, petits mammifères, reptiles ainsi que des êtres hybrides.

Beaucoup sont encore vivants, conservés dans un état végétatif. Si on plante les graines, elles pousseront. C'est vrai aussi avec les animaux. J'en ai testé trois, ce qui a confirmé mon hypothèse. Tous sont certainement capables de grandir et de se développer, mais je ne saurais dire sous quelle forme sans poursuivre plus loin des expériences potentiellement dangereuses. Nous savons que les Kobalos ont usé de magie noire pour créer des entités très particulières : des constructeurs (les whoskors, qui ne cessent d'étendre les murs de Valkarky) et des combattants (comme le Haggengbrood). Ils pourraient utiliser d'autres créatures pour la guerre. C'est probablement ce que le mage mort préparait ici, en prévision d'une attaque à l'intérieur de nos frontières.

Le premier échantillon animal

J'ai sorti cet échantillon de son gel protecteur (le bocal était étiqueté « Zanti ») et l'ai plongé dans un mélange nutritif (deux dixièmes de sang humain, trois dixièmes d'os de truie écrasés, deux dixièmes de sucre, trois dixièmes de salive humaine).

J'ai placé l'ensemble dans l'environnement le plus puissant que j'aie pu générer – un vaste pentacle contenu dans un cercle de cinquante pieds de diamètre – au centre d'une prairie, à deux cents mètres de l'arbre le plus proche. J'ai également protégé le pentacle des regards scrutateurs grâce à des sorts d'invisibilité et d'intimidation.

Comme je l'avais prévu, l'échantillon a commencé à grandir la nuit de la pleine lune. Au début, ces entités ressemblaient à de petits insectes qui couraient çà et là dans l'herbe. Mais, juste avant l'aube, ils se sont enfouis dans le sol. Peut-être la lumière du jour ne leur convient-elle pas. Le lendemain au crépuscule, ils ont réapparu. J'ai alors remarqué deux choses : ils étaient moins nombreux, et les rescapés avaient grossi, ils avaient à peu près la longueur et l'épaisseur de mon index. Je suppose qu'ils s'étaient entre-dévorés, de sorte que seuls les plus robustes survivent.

Ce processus s'est poursuivi pendant plusieurs nuits avant que j'intervienne. Ne restaient alors que deux de ces créatures, d'apparence vaguement humaine, maigres, munies de pattes grêles et écailleuses, avec des crânes sans poil couverts d'écailles noires. Leurs petits yeux très écartés, comme ceux de certains oiseaux, leur permettaient une vision à 360 degrés. Ils m'arrivaient à l'épaule, mais le vainqueur aurait sûrement atteint au moins huit pieds de haut.

Je suis entrée dans le pentacle et les ai expédiés tous les deux avec mes lames. Au contraire du Haggenbrood que j'ai affronté à Valkarky, les zanti ne partagent pas un seul esprit et ne se battent pas comme une seule entité. Cependant, ils sont dotés de mains et de pieds griffus. Je suppose que leurs maîtres kobalos fabriquent pour eux des armes spécialement adaptées. Un zanti armé ayant atteint sa taille adulte serait un adversaire redoutable.

Le deuxième échantillon animal

Première expérience

J'ai plongé le deuxième échantillon (nommé « zingi » sur le bocal) dans le même mélange nutritif que le premier avant de le placer également dans un pentacle protégé de façon identique.

La croissance a commencé immédiatement, alors que le soleil n'était pas encore couché. J'en ai déduit qu'ils fonctionnaient à la lumière du jour, ce qui les rend encore plus redoutables que les zanti. Mon hypothèse s'est révélée fondée : ils se sont montrés actifs pendant vingt-quatre heures sans dormir.

Ces êtres, petits au départ, ont eux aussi grandi par étapes – en s'entre-dévorer – sans changer de forme. Couverts d'une fourrure brune, ils avaient six pattes musculeuses à triples articulations. Leur corps cylindrique était formé de trois segments. Du premier sortait une sorte de fine défense, sous laquelle s'ouvrait une large bouche. Dépourvus d'yeux et de narines, ils devaient utiliser quelque autre sens pour localiser leurs proies.

La première étape s'est poursuivie jusqu'à ce qu'il

n'en reste que cinq, de la taille d'un mouton, et au moins trois fois plus longs.

Ils se sont alors mis à la recherche de nourriture.

Le sort d'intimidation aurait dû repousser n'importe quelle créature susceptible d'approcher le bord du pentacle. Néanmoins, mes cinq bestioles (que j'avais surnommées « les long-dard ») ont réussi à attirer leurs victimes avec une force incroyable. Les premières furent des oiseaux.

Un gros corbeau noir s'est posé au centre du pentacle. Le premier long-dard a bondi et lui a enfoncé sa défense dans la poitrine. L'oiseau s'est effondré, secoué de violentes convulsions. En quelques secondes, les quatre autres l'avaient dévoré. Leurs larges mâchoires étaient garnies d'une double rangée de dents aussi fines que des aiguilles.

Des pigeons, des mouettes, des oies, des canards et des pies ont rapidement connu le même destin. Les créatures n'appelaient pas les oiseaux plus petits. Puis j'ai vu arriver des lapins, des lièvres, un daim. Aucun d'eux n'a reculé devant le sort d'intimidation ; tous sont entrés dans le pentacle pour y trouver la mort.

Au crépuscule, les long-dard se sont intéressés à moi. Ils se sont alignés au bord du pentacle, la défense menaçante. J'ai ressenti un désir violent de pénétrer dans le cercle magique. Ils m'attiraient.

J'étais leur prochaine proie.

Ils ne sont pas parvenus à leurs fins. Seul un fou s'aventure dans l'ancre de l'ours quand il peut le tuer de loin. J'ai repoussé leur sort d'attirance et les ai abattus tous les cinq avec mes armes de jet. Ils ont mis longtemps à mourir.

J'ai compris pourquoi en disséquant leurs corps. Chaque segment possédait ses propres organes : cœur, estomac, poumons et cerveau.

Deuxième expérience

Cette découverte m'a incitée à recommencer. Cette fois, je me suis emparée d'un des long-dard alors qu'il n'était encore pas plus gros qu'un chat. Je lui ai arraché la plupart de ses segments, je les ai brûlés et j'ai patienté.

Le résultat a été conforme à mon attente. Les blessures ont rapidement cessé de saigner, et au bout de quarante-huit heures, la créature avait régénéré ses segments manquants.

Une fois de plus, j'ai mis fin à l'expérience.

Le troisième échantillon animal

Ayant plongé le troisième échantillon (nommé « varketi » sur le bocal) dans le mélange nutritif, j'ai utilisé le même pentacle protégé par le même type de sorts. Ces précautions se sont révélées insuffisantes. Dès le début, les choses ont mal tourné.

Les créatures se sont enfouies dans le sol à une telle vitesse que je n'ai pas eu le temps de les compter.

Je m'attendais à les voir resurgir, comme les précédentes. Or, une seule est remontée à la surface, encore pas plus grosse qu'un lièvre. Je me suis demandé si elle avait atteint sa taille maximale : elle n'avait plus d'autres congénères à dévorer.

Ce vartek avait un long corps tubulaire au dos couvert d'écailles noires, une tête ronde, des mâchoires allongées, une large gueule et deux yeux proéminents. Avec sa multitude de pattes aussi fines que des brindilles, il évoquait une monstrueuse scolopendre.

Trois jours ont passé. Chaque nuit, la bête s'enfonçait dans le sol. Chaque matin, quand elle en émergeait, elle avait triplé de taille. Que pouvait-elle bien manger pour grossir aussi vite ? Perturbée, j'ai eu recours à la scrutation. Bien m'en a pris ! J'ai ainsi évité au Comté un grand nombre de morts violentes.

Il ne me restait que vingt-quatre heures pour me préparer. Je venais de prendre position près des arbres quand le vartek a surgi de terre, à l'extérieur du pentacle. C'était visiblement un puissant fouisseur, capable de creuser des tunnels à travers la roche.

La créature était à présent aussi grosse qu'un taureau et cinq fois plus longue. Je supposais néanmoins qu'elle n'avait pas encore atteint sa taille adulte. Au repos, son ventre touchait le sol. Dès qu'elle se mettait en mouvement, ses pattes se déplaçaient, et elle triplait de hauteur. Quand elle a ouvert la gueule, j'ai pu observer ses dents très particulières. Disposées en trois rangées, en haut et en bas des mâchoires, elles semblaient capables de s'allonger ou de se raccourcir, et de changer l'angle de leurs morsures.

Quand elle m'a poursuivie, elle a projeté un crachat brunâtre. Je me suis écartée à temps, et dès qu'il a touché le sol, celui-ci s'est mis à bouillonner en émettant une fumée toxique qui a flétri la

végétation alentour. Il m'est alors apparu que ces dents mobiles alliées à cette salive acide aidaient la créature à s'enterrer et lui servaient également d'armes.

Elle en possédait d'autres, tout aussi redoutables : trois tentacules qui lui sortaient du dos et fouettaient l'air autour de moi, munis chacun à leur extrémité d'un os plat, aiguisé comme une lame.

Je me suis enfoncée profondément dans le sous-bois, entraînant le vartek vers le piège que j'avais hâtivement creusé. L'ancienne tueuse des Malkin, Kernolde, se servait souvent de fosses dissimulées sous les feuilles, garnies de piques acérées, contre ses ennemis. J'ai fait comme elle : j'ai bondi par-dessus le long trou que j'avais préparé, et la créature est tombée dedans. Sa tête et une partie de son corps se sont empalées.

Il m'a fallu ensuite descendre au fond pour l'achever. Ce n'était pas facile, j'ai cependant réussi à la tuer avant qu'elle se soit libérée. Si les écailles qui protégeaient son dos étaient presque impossibles à transpercer, son ventre et ses yeux étaient vulnérables à mes lames. En la disséquant, j'ai appris qu'elle se nourrissait de terre et de roche. Je ne pouvais que subodorer sa taille définitive.

Cette troisième entité, le vartek (pl. varteki), est probablement la plus redoutable des trois échantillons que j'ai testés. Mais les autres bocalux contiennent peut-être des germes encore pires.

Dans la perspective d'un prochain conflit avec les Kobalos, ceci n'augure rien de bon.

Glossaire du monde des Kobalos



Texte établi par Nicholas Browne
Complété et annoté par Tom Ward et Grimalkin

Anatomie des Kobalos : un Kobalos possède deux cœurs. Le plus gros correspond à peu près à celui d'un humain. Le deuxième, environ un quart plus petit, est situé à la base du cou. S'il n'est pas possible de décapiter la créature, il faut percer ses deux cœurs. Sinon un guerrier kobalos agonisant reste dangereux.

Anchiette : mammifère fouisseur des forêts du Nord, à la lisière des neiges éternelles. Bien que peu charnu, c'est un des mets favoris des Kobalos, qui le mange cru. Les os de ses pattes, mâchés, seraient un délice.

Note : j'ai goûté une de ces créatures (à peine plus grosse qu'une souris), et je préfère de loin le lapin. Cela dit, elles sont

nombreuses et faciles à attraper. En ragoût avec des herbes aromatiques, elles sont mangeables. Grimalkin

Askana : lieu de résidence des dieux kobalos. Probablement un autre terme pour désigner l'obscur.

Note : Voilà qui est intrigant. Nicholas Browne a peut-être raison. Mais se pourrait-il que les dieux kobalos viennent d'un autre lieu que celui que nous nommons l'obscur ? Cuchulain habitait dans la Colline Creuse, en Irlande. Ce lieu lui non plus n'appartient pas directement à l'obscur.
Tom Ward

Baelic : langue populaire des Kobalos, utilisée de façon informelle en famille ou entre amis. La vraie langue des Kobalos est le losta, également parlé par les humains vivant à la frontière de leur territoire. Pour un étranger, s'adresser en baelic à un Kobalos est une marque de cordialité. Ce dialecte s'emploie parfois avant de conclure un marché.

Balkai : le premier et le plus puissant des trois Hauts Mages qui ont formé le Triumvirat après le meurtre du roi, et qui gouverne Valkarky.

Berserkers : guerriers kobalos tenus sous serment de mourir au combat.

Bindos : loi des Kobalos exigeant que chaque citoyen vende une purra à la foire aux esclaves au moins une fois tous les quarante ans. Y manquer fait du coupable un hors-la-loi, renié par tous ses semblables.

Boska : souffle d'un mage kobalos utilisé pour provoquer une brusque perte de conscience, la paralysie ou la terreur chez une victime humaine. Les mages varient les effets de la boska en modifiant la composition chimique de leur haleine. Elle peut aussi influencer sur le comportement d'un animal.

Note : j'en ai été victime. J'ai été vidé de mes forces. Mais j'avais été pris par surprise. Il est prudent de ne jamais

laisser un mage de haizda s'approcher trop près. Une écharpe sur la bouche et le nez ou des boules de cire dans les narines feraient peut-être des protections suffisantes.
Tom Ward

Bychon : terme désignant l'esprit appelé « gobelin » dans le Comté.

Note : il serait intéressant de découvrir si ces créatures entrent dans les catégories connues dans le Comté ou si elles sont d'un autre type. Tom Ward

Chaal : substance utilisée par les mages de haizda pour contrôler les réactions d'une victime humaine.

Cougis : dieu à tête de chien, dont l'étoile rouge est visible dans le ciel.

Crête de Cumular : haute chaîne montagneuse marquant la frontière nord-ouest de la péninsule Australe.

Dexturai : enfants mâles kobalos nés de mères humaines. Ces créatures, bien que d'apparence humaine, se plient aisément aux volontés des Kobalos. Hardis et vigoureux, ils ont les qualités requises pour faire de grands guerriers.

Eblis : le plus éminent des membres de la Shaiksa, la confrérie des assassins. Il tua le dernier roi de Valkarky à l'aide d'une lance magique, Kangadon. Il aurait, dit-on, plus de deux cents ans. Aussi désigné comme Celui Qui Ne Peut Être Vaincu ou Celui Qui Ne Peut Pas Mourir.

Erestaba : plaine qui s'étend au nord du fleuve Shanna, sur le territoire des Kobalos.

Faille de Fittzanda : aussi appelée la Grande Faille. C'est une région instable, soumise aux tremblements de terre, qui marque la frontière sud du territoire des Kobalos.

Note : elle se situe au nord de la Shanna, mais l'une et l'autre

ont été décrites par Browne comme formant la frontière entre les territoires des Kobalos et ceux des humains. Il est possible que cette frontière ait changé plusieurs fois de place au cours des longues années de conflit. Grimalkin

Ghanbala : arbre à feuilles caduques dans le tronc duquel les mages kobalos aiment à établir leur repaire.

Ghanbalsam : résine que les mages de haizda tirent du ghanbala, servant de base pour les onguents tels que le chaal.

Glacier de Gannar : large coulée de glace descendant de la Crête de Cumular.

Haggenbrood : créature guerrière née de la chair d'une humaine, destinée aux combats rituels. Ses trois corps partagent le même esprit, formant de ce fait une seule et unique entité.

Haizda : domaine d'un mage de haizda. Il y élève les humains qui lui appartiennent, se nourrissant de leur sang et s'emparant à l'occasion de leur âme.

Homoncule : minuscule créature hybride née dans les enclos de reproduction. Il a souvent plusieurs corps, contrôlés – comme ceux du Haggenbrood – par un unique esprit. Cependant, au lieu d'être identiques, chacun remplit une fonction particulière, et pour un seul d'entre eux l'esprit est capable de s'exprimer en losta.

Note : à Valkarky, j'en ai rencontré plusieurs qui servaient Sliter. Celui qui parlait ressemblait à un tout petit homme et faisait ses rapports au mage. Un autre, qui avait la forme d'un rat, lui servait d'espion. Je n'ai eu aucun mal à le contrôler et à le soumettre à ma volonté. Un troisième était capable de voler, mais je ne l'ai pas vu. Il est sans doute utilisé pour rassembler des informations sur nous à distance. Ces trois homoncules partageaient un unique cerveau (comme le Haggenbrood) ; ce qu'ils apprennent est aussitôt connu dans tout Valkarky. Grimalkin

Hubris : péché d'orgueil contre les dieux. Celui qui persiste dans cette faute en dépit des avertissements encourt la colère divine. Le simple fait de devenir mage est en soi un acte d'hubris, et peu de contrevenants survivent à leur période de noviciat.

Hyb ou Hybuski : type particulier de guerriers (hyb est leur dénomination commune). Hybrides de cheval et de Kobalos, ils possèdent un poitrail velu et musculeux, et des mains spécialement adaptées au combat. Doués d'une force et d'une rapidité exceptionnelles, ils sont capables de mettre en pièces n'importe quel adversaire.

Kangadon : aussi appelée Celle Qui Ne Peut Se Rompre ou Tueuse de Roi, c'est une lance magique forgée par les Hauts Mages kobalos – bien que certains la croient l'œuvre du dieu forgeron Olkie.

Note : Grimalkin m'a dit que cette lance a finalement été brisée par Sliter (le mage avec qui elle avait formé une alliance temporaire) avec une des armes à figure de skelt, Tranche Os. Tom Ward

Karpotha : kulad bâti dans les contreforts du mont Dendar où se tient, généralement dans les premiers jours du printemps, la plus importante des foires aux esclaves.

Kartuna : kulad bâti près de la Shanna. Sans doute celui où le mage Sliter s'est arrêté. Il s'en est échappé après avoir tué le Haut Mage Nunc, qui en avait fait sa demeure. Il semble que le second mage le plus puissant de l'actuel Triumvirat y réside à présent. La plupart de ses matériaux magiques sont stockés dans cette tour.

Kashilova : gardien de la porte de Valkarky, chargé d'autoriser ou de refuser l'entrée dans la cité. Cette énorme créature munie d'une centaine de pattes et d'une centaine d'yeux a été créée par magie pour remplir cette fonction.

Kastarand : Guerre Sainte. Les Kobalos la lanceront pour débarrasser le pays des humains. Toutefois, ils devront attendre la naissance de leur dieu Talkus.

Kirrhos : la « mort fauve », qui frappe les victimes du Haggengbrood.

Kulad : tour de défense marquant les positions stratégiques aux frontières des territoires kobalos. D'autres kulads, situés à l'intérieur des terres, abritent les foires aux esclaves.

Note : de nombreux kulads sont contrôlés par des Hauts Mages, qui y habitent. Ils y engrangent leur magie et leurs objets magiques. Grimalkin

Lenklewth : deuxième des trois Hauts Mages qui forment le Triumvirat.

Lieue : distance que peut couvrir un cheval au galop en cinq minutes.

Losta : langue parlée par tous les habitants de la péninsule Australe, y compris les Kobalos, qui prétendent que cet idiome leur a été volé par l'espèce humaine. Le fait que leur propre vocabulaire est trois fois plus riche que celui des humains donne à cette thèse une certaine crédibilité. Sur le plan linguistique, deux races aussi différentes partageant un langage commun est en effet une anomalie.

Note : le mage que j'ai tué près de Chipenden s'exprimait dans notre langue. Grimalkin dit que les mages kobalos ont de grandes capacités linguistiques et apprennent les langues de différents pays en prévision d'une future invasion. Tom Ward

Mage de haizda : mage kobalos vivant dans son propre domaine, loin de Valkarky. Ces mages, peu nombreux, tirent leur sagesse et leurs connaissances des terres leur

appartenant.

Mages : les humains ont plusieurs sortes de mages ; il en est de même pour les Kobalos, bien que, pour un étranger, il soit difficile de les décrire, de les classer et de mesurer leurs pouvoirs. Toutefois, le rang le plus élevé est sans conteste celui de Haut Mage. Les mages de haizda n'entrent pas dans cette hiérarchie, car ils vivent sur leurs propres territoires, loin de Valkarky.

Mandragore : racine de forme humanoïde parfois utilisée par les mages kobalos pour polariser le pouvoir enfoui dans son esprit.

Meljann : troisième des Hauts Mages formant le Triumvirat.

Note : lors de mon séjour à Valkarky, j'ai tué Meljann en combat singulier dans la Salle du Trésor pour y reprendre ce qui m'appartenait. J'ignore par qui il a été remplacé. Grimalkin

Mer de Galena : mer bordant les côtes au sud-ouest de Combesarke.

Mont Dendar : haute montagne située à soixante-dix lieues au sud-ouest de Valkarky. À ses pieds s'élève le grand kulad de Karpotha. On y vend et achète plus d'esclaves que dans toutes les autres forteresses réunies.

Noviciat : première étape de formation pour devenir mage de haizda, d'une durée d'environ trente ans. Le candidat étudie sous la direction d'un des mages les plus puissants et les plus âgés. Si le noviciat s'achève de façon satisfaisante, le mage doit ensuite développer ses talents par lui-même.

Note : je pense que le mage tué par Tom Ward près de Chipenden venait juste d'achever son noviciat. Une chance ! Celui que j'ai rencontré à Valkarky, Sliter, aurait été un adversaire autrement redoutable !

Olkie : dieu des Forgerons. Il a quatre bras de fer et des dents de cuivre. On dit qu'il forgea Kangadon, la lance magique que rien ne peut détourner de sa cible.

Oscher : avoine additionnée de substances particulières subvenant aux besoins d'une bête de trait au cours d'un long voyage, mais qui, au bout du compte, la tue. Cet aliment n'est à utiliser qu'en cas d'urgence.

Oussa : garde d'élite du Triumvirat. Ses membres escortent également les esclaves emmenés de Valkarky vers les kulads où elles seront vendues.

Purra (pl : purrai) : femelle humaine tenue en esclavage en vue de la reproduction. Ce terme s'applique également aux femelles d'une haizda.

Royaumes du Nord : nom donné à l'ensemble des petits royaumes, comme Pwodente et Wayaland, au sud de la Grande Faille. Il désigne le plus souvent tous les royaumes au nord de Shallotte et de Serwentia.

Note : je m'étonne que Nicholas Browne ne mentionne pas Polyznia, la plus vaste principauté du Nord, et la plus prospère, à la frontière du territoire des Kobalos. Elle possède une petite armée parfaitement disciplinée, ainsi que des archers et une cavalerie hors pair. Leur chef, le prince Stanislaw, est réputé pour sa bravoure. Grimalkin

Salamandre : dragon de feu tulpa.

Salle du Trésor : chambre forte où le Triumvirat entasse les biens confisqués par le pouvoir de la magie, la force des armes ou un moyen légal. Elle est impénétrable.

Note : pour récupérer mes biens, qui m'avaient été indûment volés, j'ai brisé sans grande difficulté les défenses de ce lieu, que Nicholas Browne décrit comme « impénétrable ». Probablement parce que les Kobalos ignoraient mes capacités magiques. Si je dois m'y aventurer une deuxième fois, ces défenses seront certainement renforcées. D'autant que la

naissance de leur dieu, Talkus, va tripler la puissance des mages kobalos.

Shaiksa : confrérie des assassins kobalos. Si l'un d'eux est tué, les autres membres de la confrérie sont tenus par l'honneur de poursuivre et d'abattre son meurtrier.

Note : Grimalkin m'a dit qu'à l'instant de sa mort, un assassin Shaiksa envoie un message mental à ses frères, leur apprenant comment et par qui il a été tué. Les membres de la confrérie se lancent alors sur les traces du coupable. Tom Ward

Shakamure : art magique des mages de haizda qui nourrissent leur pouvoir du sang et des âmes des humains.

Shanna : ce fleuve séparait autrefois les royaumes humains du nord du territoire des Kobalos. À présent, les Kobalos le franchissent souvent. Le traité garantissant cette frontière n'est plus respecté depuis longtemps.

***Note** : avant le défi lancé par l'assassin Shaiksa, les troupes kobalos se sont retirées sur leur propre rive, pour une raison que nous ignorons. Le comportement de ce peuple nous reste encore en grande partie mystérieux. Grimalkin*

Shatek (aussi appelé djinn) : guerrier possédant trois corps et un seul esprit, différent du Haggensbrood en ce sens qu'il a été spécifiquement créé pour le combat extérieur. Un certain nombre de ces êtres, s'étant rebellés, n'obéissent plus à l'autorité des Kobalos. Ils vivent loin de Valkarky, semant la mort et la terreur dans les terres entourant leur repaire.

Shudru : hiver rigoureux qui sévit dans les Royaumes du Nord.

Skaiium : état dans lequel un mage de haizda sent son naturel prédateur s'affaiblir dangereusement.

Skapiens : petit groupe clandestin de Valkarky, opposé au

commerce des purrai.

Skelt : créature vivant près de l'eau, qui tue ses proies en aspirant leur sang grâce à son long museau tubulaire. Les Kobalos croient que leur dieu Talkus naîtra sous cette apparence.

Skleech : enclos où les Kobalos gardent leurs esclaves humaines. Elles leur servent de réserve de nourriture ou leur permettent de se reproduire ainsi que de concevoir des espèces hybrides destinées à des tâches diverses.

Skutch : créature employée pour nettoyer les moisissures qui envahissent régulièrement les murs et les plafonds des maisons de Valkarky.

Skoya : matériau excrété par la bouche des whoskors, avec lequel Valkarky est bâtie.

Skulka : serpent d'eau venimeux dont la morsure entraîne une paralysie instantanée. Les assassins kobalos l'utilisent pour immobiliser leurs adversaires avant de les tuer. Son venin est indétectable dans le sang de la victime.

Slarinda : femelles kobalos. Leur espèce s'est éteinte il y a plus de trois cents ans, après leur massacre organisé par une secte qui haïssait les femmes. Désormais, les mâles kobalos naissent des purrai retenues prisonnières dans les skleech.

Talkus : dieu dont les Kobalos attendent la naissance, et qui aura l'apparence d'un skelt. Talkus – le Dieu Qui Sera – est parfois désigné comme le Non-Né.

Therkold : seuil défendu par un sort puissant, qu'il est dangereux de franchir, même pour un mage humain.

Note : Le repaire kobalos que j'ai pu examiner près de Chipenden n'était pas défendu. Sans doute parce que Tom Ward avait déjà tué le mage. Je n'ai donc encore pas pu tester

la solidité de ce sort. J'ignore si les barrières qui protégeaient la Salle du Trésor à Valkarky étaient un exemple de therkold. Elles ne m'ont cependant guère résisté. Grimalkin

Transaction : bien que la monnaie en cours soit le valcron, beaucoup de Kobalos – et en particulier les mages – pratiquent la « transaction ». Plus qu'un échange de bons services, c'est une question d'honneur. Chaque partie doit tenir son engagement, quel que soit le prix à payer.

Triumvirat : gouvernement de Valkarky, composé des trois plus puissants Hauts Mages de la cité. C'est une dictature qui se maintient au pouvoir par les moyens les plus violents. D'autres Hauts Mages attendent toujours de les remplacer.

Tulpa : créature conçue dans l'esprit d'un mage, pouvant à l'occasion prendre une forme visible.

Note : malgré ma grande connaissance des arts ésotériques, je n'ai encore jamais rien rencontré de semblable au cours de mes nombreux voyages. Si les mages kobalos possèdent un tel pouvoir, leurs créatures ne connaissent pas d'autres limites que celles de leur imagination. Grimalkin

Ulska : venin mortel qui brûle ses victimes de l'intérieur. Il est sécrété par une glande à la base des griffes du Haggengbrood. Il entraîne le kirrhos, communément appelé « mort fauve ».

Unktus : divinité mineure, vénérée par les classes subalternes de la cité, représentée avec de petites cornes recourbées.

Valcron : pièce de monnaie, souvent appelée *valc*, acceptée dans l'ensemble de la péninsule Australe. Faite d'un alliage comprenant dix pour cent d'argent, un valcron représente la solde journalière d'un fantassin kobalos.

Valkarky : la plus importante cité kobalos, située dans le Cercle Arctique. Son nom signifie « la Ville des Arbres pétrifiés ».

Vartek (pl. varteki) : la plus puissante des trois entités trouvées

dans les boccas du mage, et que j'ai fait grandir dans un mélange nutritif. Sa capacité à creuser des tunnels souterrains même à travers la roche lui permet de surgir n'importe où, et de semer la terreur au beau milieu d'une armée. Elle possède trois tentacules terminés par une sorte de lame osseuse, des dents mobiles redoutables, et elle crache un acide brûlant. Elle se déplace à une vitesse prodigieuse grâce à ses multiples pattes. Si son dos est protégé par des écailles, son ventre et ses yeux restent vulnérables. On ignore encore quelle taille peut atteindre un vartek adulte. C'est certainement la bête de guerre la plus impressionnante que les Kobalos déploieront contre nous.
Grimalkin

Whalakai : brève vision intérieure accordée à un Haut Mage ou à un mage de haizda, où une situation leur apparaît dans toute sa complexité. Selon la croyance des Kobalos, elle serait un don de Talkus, le Dieu Qui Sera, dans le but de faciliter sa naissance.

Whoskors : créatures soumises aux Kobalos, consacrées à la tâche jamais achevée d'étendre la cité de Valkarky. Les whoskors possèdent seize pattes, huit d'entre elles leur servant de bras aux multiples mains à neuf doigts, avec lesquelles ils modèlent la skoya, la pierre tendre qu'ils excrètent par leur bouche.

Widdershin : mouvement en sens contraire des aiguilles d'une montre – ou contraire à la course du soleil. Considéré comme une façon de s'opposer à l'ordre naturel des choses, il est parfois employé par les mages kobalos pour soumettre le cosmos à leur volonté. C'est évidemment un péché d'hubris, qui les met en grand danger.